Digitaliseret af | Digitised by



Forfatter(e) | Author(s):
Titel | Title: Receuil de pièces choisies du nouveau théatre françois et italien.
Bindbetegnelse | Volume Statement: Vol. 4
Udgivet år og sted | Publication time and place: A Copenhague : chez J.P. Chevalier, 1749-50
Fysiske størrelse | Physical extent: 8 bd.

DK

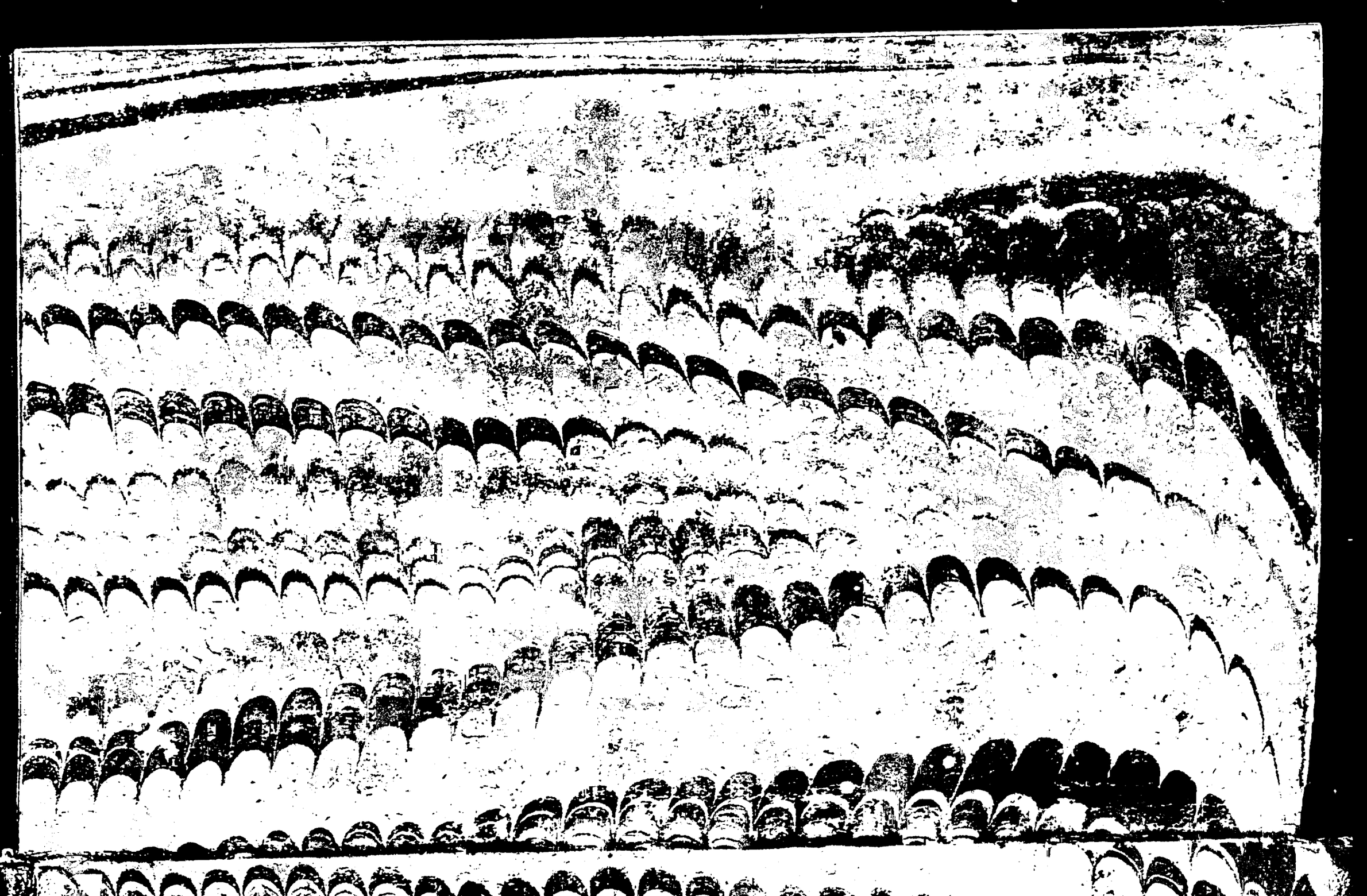
Materialet er fri af ophavsret. Du kan kopiere, ændre, distribuere eller fremføre værket, også til kommercielle formål, uden at bede om tilladelse. Husk altid at kreditere ophavsmanden.

UK

The work is free of copyright. You can copy, change, distribute or present the work, even for commercial purposes, without asking for permission. Always remember to credit the author.



DET KONGELIGE BIBLIOTEK
DA 1.-2.S 56 8°
1 1 56 0 8 01266 8



56,-163.-8°

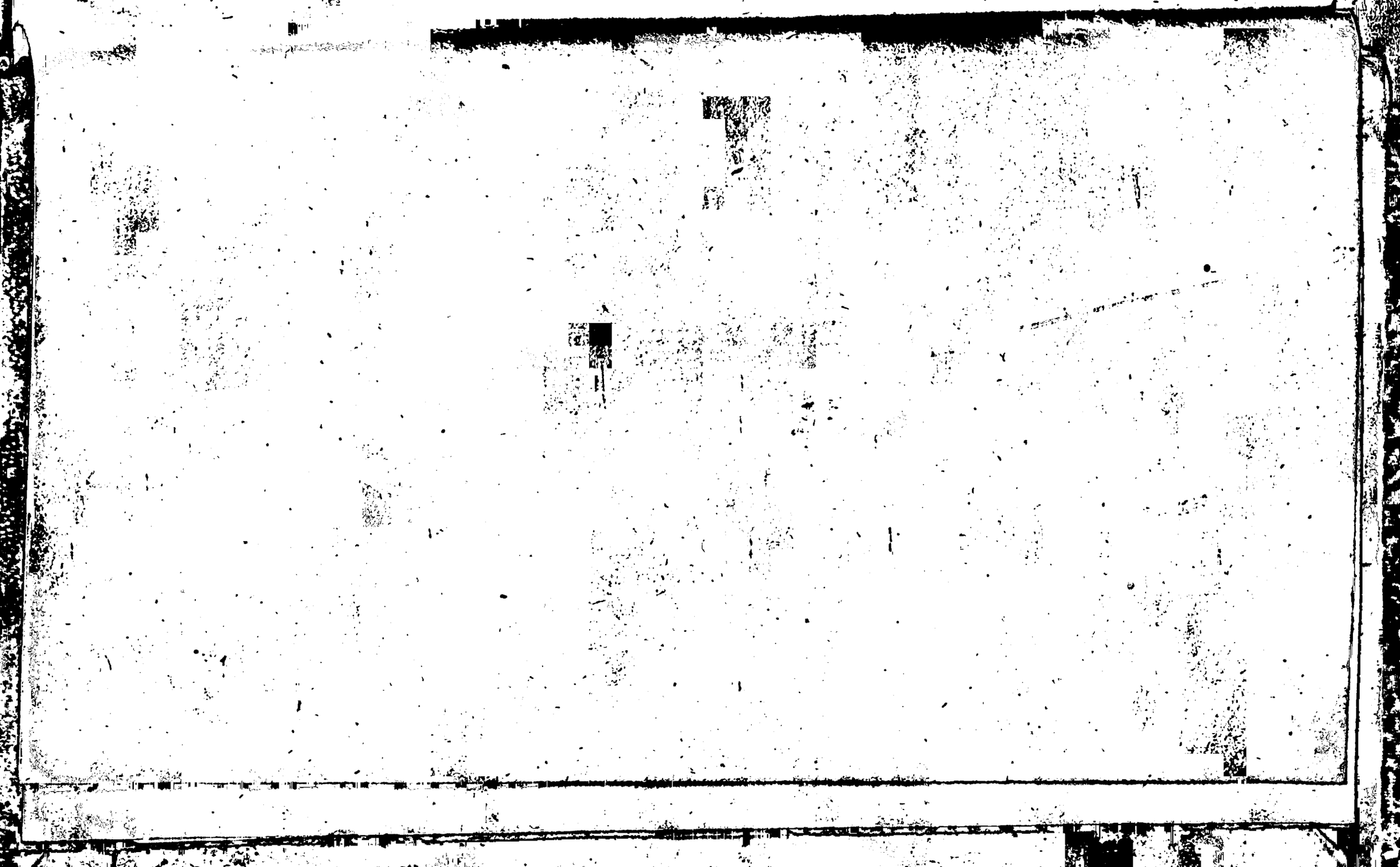
Dan. afd.

+REX

34.d

BIBLIOTHECA REGIA HAFNIENSIS





RECUEIL
DE
PIECES CHOISIES
DU
NOUVEAU THEATRE
FRANÇOIS
ET
ITALIEN.

TOME IV.



A COPENHAGUE
Chez J. P. CHEVALIER, dans le Skiden-ſtræde, à l'Enſeigne du Cavalier.

MDCCXLIX.

BIBLIOTHECA REGIA HAFNIENSIS

Piéces contenuës dans ce quatriéme Volume.

Samſon, Tragi-Comédie.

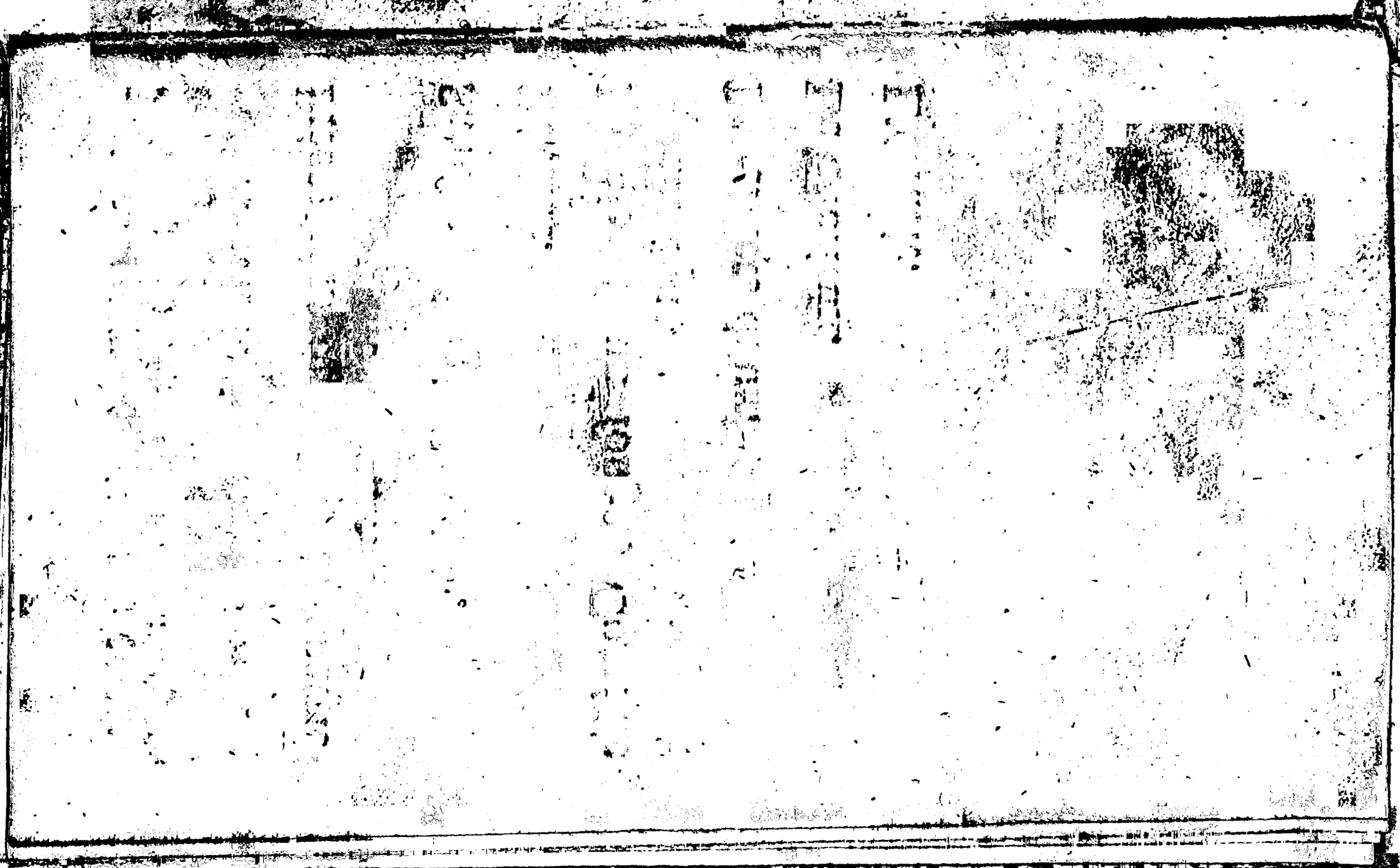
Zénéide.

La vie eſt un ſonge, Comédie Héroïque.

Les Billets doux.

Le Glorieux.

L'Oracle.



SAMSON,

TRAGE'DIE,

EN VERS ET EN CINQ ACTES.

Par le Sieur

ROMAGNESI.



Se vend

A HAMBOURG

Chez J. P. Chevalier, dans la Cour de l'Opera.

MDCCXLVII.

BIBLIOTHECA REGIA HAFNIENSIS

ACTEURS.

PHANOR, Roi des Philiſtins.

SAMSON, Juge d'Iſraël.

EMANUEL, Pére de Samſon.

DALILA, Princeſſe parente de Phanor.

ACAB, Général de l'Armée & favori de Phanor.

AZAEL, Confident de Samſon.

ARMILLA, Confidente de Dalila.

ZAMEC, Capitaine des Gardes de Phanor.

ASCALON, Eſclave d'Acab.

TROUPE DE PHILISTINS.

La Scene eſt à Gaza, & aux environs.

SAMSON,

TRAGE'DIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente un bois, dans l'enfoncement duquel on découvre le Temple de Dagon.

DALIA, ARMILLA.

ARMILLA.

VOTRE ame en ce moment doit être raſſurée,
Dalila, nous entrons dans la forêt ſacrée,
Et vous voyez le Temple où jadis nos ayeux
Invoquoient en tremblant le plus grand de nos Dieux.

Vos ſoupirs vont ceſſer aux pieds du ſanctuaire,
Offrez un ſacrifice à ce Dieu tutelaire :
Il eſt des Philiſtins l'inébranlable appui ;
Et vos vertus, Princeſſe, obtiendront tout de lui.

DALILA.

De cet azile ſaint, l'approche redoutable,
Augmente les remords qui preſſent le coupable ;
Mon cœur, chere Armilla, plein de trouble & d'effroi,
N'oſe invoquer un Dieu dont il trahit la loi.
Pour diſſiper l'erreur où mon ame eſt tombée,
De la Cour de Gaza je me ſuis dérobée ;
Je viens par tes conſeils dans ces lieux écartez,
Implorer de Dagon les ſuprêmes bontez !
Mais comment pourra-t-il recevoir mon offrande,
Si je crains d'obtenir ce que je lui demande,
Et ſi je n'oſe éteindre un feu ſéditieux !
Ah ! lorſque nous affrons un ſacrifice aux Dieux ;
Notre encens les offenſe, à moins que notre crime
Par nous-même immolé, n'y ſerve de victime.

ARMILLA.

Que dites-vous, Madame ?

DALILA.

Hélas ton amitié,
Honore mes malheurs d'une tendre pitié :
Mais ſi tu connoiſſois la ſource de ma peine,
La pitié feroit place à la plus juſte haine.

ARMILLA.

Si j'oſois pénétrer au fond de votre cœur,
Je croirois que d'Acab vous dédaignez l'ardeur ;
Que le Roi malgré vous ordonne l'hymenée,
Dont cet illuſtre Amant voit enfin la journée ;
Oui, vous êtes ſans doute inſenſible à ſes feux,
Et votre indifférence eſt un crime à vos yeux.

Mais ceſſez d'en rougir, la vertu la plus ſainte
De l'amour à ſon gré ne reçoit pas l'atteinte.

DALILA.

Armilla, dans un cœur que la vertu conduit,
Sans l'aide du penchant le devoir le produit.
J'aurois de ce Héros partagé la tendreſſe,
Sans les égaremens d'une indigne foibleſſe;
Ce triſte cœur qu'envain il a voulu toucher,
Aux fers d'un autre objet ne ſe peut arracher.
Et quel objet encore me force d'être ingrate!
C'eſt pour un ennemi que mon amour éclate:
Si je puis me réſoudre à t'en entretenir,
Je ne le nommerai que pour mieux me punir.

ARMILLA.

Confiez à ma foi le feu qui vous devore.

DALILA.

Helas! c'eſt un Hébreu que ta Princeſſe adore;
Les Dieux pour l'accabler du ſort le plus cruel,
En ont fait triompher le fils d'Emanuel.

ARMILLA.

Samſon!....

DALILA.

Oh jour fatal, malheureuſe victoire,
Qui d'Acab triomphant conſacra la mémoire!
Les Hébreux ſurmontez au champs de Sephala,
Rendirent par ſon ordre hommage à Dalila:
Pour paroître ſenſible au bonheur de nos armes,
Je parcourus des yeux tous ces captifs en larmes;
Le dirai-je? un d'entre eux, qu'entouroient mille dards,
S'attira malgré moi de trop tendres regards;
De nos ſoldats vainqueurs il bravoit la menace,
Un coup d'œil de l'Hébreu confondoit leur audace.
Ce Guerrier dont le ſort trahiſſoit la valeur,

Tout Captif qu'il étoit me parût le Vainqueur.
Helas! depuis ce tems, inquiéte abatuë,
Mon lâche cœur ſe livre au poiſon qui le tuë,
Il chérit un tourment qu'il devroit déteſter,
Et même l'accroîtroit, s'il pouvoit s'augmenter.
Tout éloigné qu'il eſt, cet Hébreu dans mon ame.
Du fond de ſon exil lance des traits de flâme,
Je n'y puis oppoſer que de foibles efforts,
Et j'ai preſque perdu le ſecours des remords!
Non, je ne ferai point éclater dans ce Temple,
Des crimes dont moi ſeule ai pû donner l'exemple,
Pour éteindre mes feux & terminer mes jours,
A mes ſeules douleurs je veux avoir recours.

ARMILLA.

Ah! du Ciel offenſé n'irritez point la haine:
La main ſeule d'un Dieu peut briſer votre chaîne,
Hâtez-vous d'implorer le ſecours de Dagon,
Moins pour aimer Acab, que pour haïr Samſon.
Quoi! du ſang de nos Rois Dalila deſcenduë,
Sur un Hébreu profane oſe porter la vuë?
Que la honte du moins au fond de votre cœur
Au défaut des remords combatte votre ardeur.

DALILA.

Non, c'eſt à ma vertu d'en diſſiper le charme,
Ne me reproche plus un penchant qui t'allarme:
Laiſſe le tems d'agir à ton zéle, à mes ſoins;
D'un heureux changement tes yeux ſeront témoins.
Garde bien mon ſecret, toi ſeule en es inſtruite;
Si cet Hébreu!..... Grands Dieux où ſerois-je réduite!
Fuis-amour, que tes traits ſur d'autres malheureux,
Exercent loin de moi ton pouvoir rigoureux;
A tes trompeurs appas Dalila ſe refuſe;
Envain de tes erreurs nous te croyons l'excuſe,

Nos foibles cœurs en vain cherchant à s'abuſer;
Ton coupable aſcendant ne peut les excuſer.
Viens, ne retardons plus cet heureux ſacrifice:
Suis-moi, que de nos vœux ce Temple retentiſſe;
Tu m'y verras reprendre un cœur tout Philiſtin.
Et recouvrer ma gloire en dépit du deſtin.

SCENE II.

SAMSON, AZAEL.

AZAEL.

CE ne ſont point, Seigneur, les périls de la chaſſe,
Qui doivent de Samſon éterniſer l'audace;
Les monſtres de ces bois deshonorent vos coups!
Domptez des ennemis qui ſoient dignes de vous.
La force dont le Ciel arma votre courage,
Peut-elle nous laiſſer gémir dans l'eſclavage?
Quoi! vous abandonnez à la honte des fers,
Le peuple du vrai Dieu qui forma l'Univers!
Vous faites plus; vos feux pour une Philiſtine,
Pour Tamnatée enfin ſcellent notre ruine;
Quand vous pourriez, Seigneur, par d'illuſtres exploits,
Relever notre eſpoir, nos Autels, & nos Loix.

SAMSON.

Dans vos calamitez que pouvez-vous attendre,
D'un captif malheureux qui n'a pû vous défendre:
Sous le poids de leurs fers les Hébreux languiſſans
Feroient, pour les briſer, des efforts impuiſſans.

Nous étions tous élus, chers Hébreux, mais nos crimes
Sous nos pas égarez ont ouvert des abîmes;
Et les bras enchaînez nous voyons triompher
Des monstres, que par nous, Dieu vouloit étouffer.
Peuples, n'aspirez plus à ces douceurs parfaites,
Dont vous avoit flatez la voix de nos Prophêtes:
Notre endurcissement a sçû la démentir;
Que nos cœurs soient du moins ouverts au repentir!
Du Dieu qui nous punit respectons la puissance:
J'éprouve en l'adorant les traits de sa vengeance,
Et je ne porterois que des coups criminels,
Si je les opposois aux décrets éternels.

AZAEL.

Ce n'est point s'opposer aux volontez célestes,
Que sauver d'Israël les déplorables restes;
Et cette inaction où nous languissons tous,
De ce Dieu qui nous frape entretient le courroux.
S'il faut un répentir pour fléchir sa justice,
Croyez qu'il faut aussi que notre zéle agisse;
Que l'unique moyen de terminer nos maux,
Est d'appaiser le Ciel à force de travaux.

SAMSON.

On le peut adoucir quand son courroux menace;
Mais dans le tems qu'il frape il ne fait plus de grace:
Et lorsqu'il nous punit, ses justes châtimens
Ainsi que nos erreurs, doivent avoir leur tems.
Sa main nous fait subir un joug qui nous accable,
Fléchissons, Azaël, c'est l'emploi du coupable.
Le Roi des Philistins, Phanor est trop puissant,
Il observe nos pas d'un regard menaçant;
Et des moindres projets, la trame découverte,
Des Hébreux désarmez acheveroit la perte.

AZAEL.

Seigneur.....

SAMSON.

Laiſſe-moi ſeul un moment en ces lieux,
Je ſens qu'un doux ſommeil apeſantit mes yeux.
Cherchons à la fraîcheur de ce ſombre boccage,
Une tranquilité dont j'ai perdu l'uſage,
Et ſous cet Olivier, ſimbole de la paix,
Dans le ſein du repos, goûtons en les attraits.

SCENE III.

SAMSON, UNE VOIX.

LA VOIX. (*Cantate,*)

LA gloire en d'autres lieux t'appelle,
Samſon, briſe ton arc, abandonne ces bois,
Que ſans tarder le Philiſtin rebelle,
De ton bras triomphant éprouve tout le poids.
Que ton cœur à ce bruit de guerre.....
A ces éclairs.... A ce tonnerre....
Du Ciel reconnoiſſe la voix.
Et que cet Olivier paiſible
Diſparoiſſe à l'aſpect terrible,
De ce laurier, garant de tes exploits.

SCENE IV.

SAMSON *ſeul.*

Dieu! quelle voix s'eſt fait entendre,
Quels en ſont les divins appas,
Et quelle ardeur pour les combats,
Dans mes eſprits vient-elle de répandre?
Cherchons la gloire ou le trépas,
Samſon, c'eſt trop long-tems ſuſpendre,
Les coups que doit porter ton bras.

Nais d'un ſonge l'image vaine,
Ne ſéduit-elle point mes ſens?
Non, le tranſport que je reſſens,
D'un vrai prodige eſt la preuve certaine.
Et je viens d'ouïr des accens,
Dont mon ame ne peut qu'à peine,
Soutenir les charmes puiſſans!

Quel eſt donc ce nouveau ſpectacle!
Et comment ſous un Olivier,
Me vois-je à l'ombre d'un Laurier?
N'en doutons plus, Auguſte, Saint Oracle,
M'eſt-il permis de vous nier,
Lorſqu'en produiſant un miracle,
Dieu daigne vous juſtifier?

Exécute ce qu'on t'ordonne.
Quitte la chaſſe & les forêts,
Ce Dieu te fournira des traits, Contre

Contre un Tyran que ſa main t'abandonne :
Mais ſonge que les plus hauts faits,
Doivent mériter la Couronne,
Qui t'honore avant ton ſuccès.

Croiſſez toujours brillans feuillages,
Que ſur mes belliqueux travaux,
S'étendent vos divins rameaux,
Vous, Philiſtins, redoutez en l'ombrage,
Oui, votre ſang à longs ruiſſeaux,
Doit accomplir l'heureux préſage,
Que me donnent de tels Drapeaux.

SCENE V.

SAMSON, AZAEL.

AZAEL.

AH! Seigneur, pardonnez à l'ardeur de mon zéle,
L'éclat de votre voix en ces lieux me rappelle.
Mais eſt-ce bien Samſon qui paroît devant moi ?
Sa démarche, ſon front, glacent mon cœur d'effroi.
Il paroît animé d'un courroux magnanime,
Et tout prêt à briſer le joug qui nous opprime ;
Son arc & ſon carquois, diſperſez loin de lui.....

SAMSON.

Iſraël, tes malheurs finiſſent aujourd'hui.
Je ne m'étonne point de ta ſurpriſe extrême,
Samſon en ce moment ſe méconnoît lui même.
Oui, de l'eſprit Divin ton maître eſt agité :

Cher Azaël, prend part à ma félicité.
Une voix qui du Ciel ſans doute eſt l'interprête,
Des cruels Philiſtins m'a promis la défaite.
Pour vous en affranchir Dieu ne veut qu'un Guerrier.
Il a choiſi mon bras; & ſoudain ce Laurier,
Au ſon de la Trompette, aux éclats du Tonnerre,
Pour couronner mon front eſt ſorti de la terre,

AZAEL.

Ce miracle promet de changer nos deſtins.

SAMSON.

Pour en être aſſurez, cherchons les Philiſtins.

SCENE VI.

ARMILLA, L'ESCLAVE D'ACAB.

L'ESCLAVE.

Au ſecours, au voleur, au meurtre, miſérable!
Je ſuis perdu, fuyons ce monſtre épouvantable.

ARMILLA.

A mon cher, attens-moi!

L'ESCLAVE.

Je t'attens au logis,
Si je puis l'attraper.

SCENE VII.

DALILA, *dans la Couliſſe.*

Ciel écoutez mes cris,
Sauvez-moi du péril qui menace ma vie!

SCENE VIII.

SAMSON, DALILA.

SAMSON.

De quel bruit . . .

DALILA.

Ah Seigneur! d'un Lion pourſuivie.....

SAMSON.

Ne craignez rien, Madame, & ne me quittez pas,
Ce monſtre va périr ſous l'effort de mon bras.
(*Il combat le Lion, & le tuë.*)
Tombe, meurs: ç'en eſt fait. Raſſurez-vous, Madame.
Banniſſez la frayeur qui ſaiſiſſoit votre ame;
Vous pouvez à loiſir contempler à vos pieds,
Ce tyran des forêts qu'à l'inſtant vous fuyez.

DALILA.

Quoi! mon Libérateur..,... Ah malheureuſe! où ſuis-je?
C'eſt Samſon que je vois! quel eſt donc ce prodige?

Juſtes Dieux, dont mes cris imploroient le ſecours,
Quel bras choiſiſſez-vous pour conſerver mes jours ?

SAMSON.

Quel éclat ! quels attraits frapent ici ma vuë,
Et pénétrent mon ſein d'une ardeur inconnuë ?
Par quel événement ces lieux inhabitez,
Offrent-ils à mes yeux de ſi rares beautez ?

DALILA.

L'étonnement ſuccede aux plus vives allarmes,
Quoi, Seigneur, un mortel ſans ſecours & ſans armes
A-t-il pu me ſauver de cet affreux danger,
Qu'avec moi, ſa valeur lui faiſoit partager ?
Veillai je ? ou mes eſprits abuſez par un ſonge.... (*à part.*)
Dans quels nouveaux malheurs ſon aſpect me replonge.

SAMSON.

Non, Madame, un mortel ne doit point aſpirer,
Au triomphe éclatant qui vient de m'honorer ;
Le Ciel dont la faveur ſecondoit mon courage,
A voulu conſerver ſon plus parfait ouvrage.

DALILA.

Ceux que le Ciel choiſit pour de pareils exploits,
Doivent s'enorgueillir de l'honneur de ſon choix :
Et j'avouerai, Seigneur, que ma reconnoiſſance,
Se partage entre vous & la toute-puiſſance.
Quand on a vû combattre avec tant de valeur,
Pourroit-on refuſer ſon hommage au Vainqueur ?
Que ne puis-je égaler en un jour ſi propice,
La louange au Héros & le prix au ſervice !

SAMSON.

Un ſeul de vos regards ſuffit pour l'acquitter,
Quel prix plus glorieux pourroit-on ſouhaiter ?

Jamais tant de beautez....

DALILA.

Il faut que je vous quitte,

(*La ſuite de la Princeſſe paroît.*)

Seigneur, à quelques pas j'avois laiſſé ma ſuite;
Nous allons à Gaza rendre graces aux Dieux,
Des jours que m'a ſauvez ce bras victorieux:
Et j'obtiendrai du Roi que ſur vous il répande,
Tous les bienfaits qu'exige une action ſi grande.

SAMSON.

Que pourroit-il m'offrir qui flatât mon eſpoir?
Madame, mon bonheur n'eſt qu'en votre pouvoir.
Ah ne détournez point une ſi chere vuë!
Si je céde aux tranſport d'une ardeur imprévuë,
Ce n'eſt point par l'orgueil d'avoir ſauvé vos jours,
Que des miens à vos pieds je conſacre le cours.
Malgré moi, j'obéïs à la flâme rapide,
Qui même en me guidant, m'arrête & m'intimide:
Je vous demande un cœur que je n'oſe eſpérer,
Mais c'eſt l'unique prix où je puis aſpirer.

DALILA.

Pour étouffer des feux qu'à regret je vois naître,
Seigneur, il me ſuffit de me faire connoître;
Je ne vous dirai point que par les droits du ſang,
Dalila doit prétendre au plus illuſtre rang,
Et que je ne ſçaurois diſpoſer de moi-même,
Sans conſulter du Roi la volonté ſuprême;
Des obſtacles plus forts s'oppoſent à vos vœux,
Et les Loix pour jamais nous ſéparent tous deux:
Des Hébreux, avec nous, l'alliance eſt bannie,
Le Roi nous la défend.....

SAMSON.

Eh quoi! ſa tyrannie
N'a-t-elle pas encore aſſouvi ſes rigueurs,

Et prétend-elle auſſi s'étendre ſur les cœurs?
Je brave les Décrets de cette Loi barbare,
Et la révoque enfin, puiſqu'elle nous ſépare.
Raſſurez-vous, Madame, & ſçachez que Samſon
Ne feroit point de honte au plus illuſtre nom:
Si du fier Philiſtin ma race eſt oppreſſée,
Si le Ciel a détruit ma fortune paſſée;
De ſa punition le cours eſt limité,
Il nous guide par elle à la félicité.
Ne me regardez point languiſſant dans les chaînes:
Trop de jours malheureux ont éclairé mes peines;
Elles ceſſent enfin: & l'amour, & mon bras,
Vous feront un deſtin digne de vos appas.

DALILA.

Cet amour ne ſeroit qu'une ſource de crimes,
Tous deux nous brulerions de feux illégitimes
Quand la Religion s'oppoſe à nos déſirs,
Nous devons étouffer des criminels ſoupirs.
Je vous dirai bien plus, vous voyez la journée,
Qui d'Acab à mon ſort unit la deſtinée,
Un ordre ſouverain m'a forcée à ce choix....

SAMSON.

Ce ſont-là vos devoirs, votre rang, & vos Loix;
Vous épouſez Acab! ah vous deviez, Madame,
Sans chercher de détour m'oppoſer cette flâme.
Votre cœur étoit libre; il s'eſt laiſſé toucher;
Quel droit aurois-je, helas, de vous rien raprocher!

DALILA.

Que vous connoiſſez mal le fond de ma penſée;
Plût aux Dieux que pour lui mon ame fut bleſſée!
Ou que libre du moins de diſpoſer de moi,
Je pûſſe avec mon cœur donner auſſi ma foi!
Mais, Seigneur, ma naiſſance autrement en ordonne.

Elle a mis Dalila trop près de la Couronne,
Et vous n'ignorez pas que dans ce haut éclat,
Nous ſervons de victimes aux intérêts d'Etat,
J'y dois être attentive, & j'en donne un exemple,
Que d'un œil ſatisfait tout l'Empire contemple.
En effet, ſi l'on doit attacher des vertus,
Aux égards, aux devoirs, qui nous coûtent le plus,
Jamais d'aucun effort la gloire conſacrée,
Ne mérita, Seigneur, d'être plus admirée!
J'en dis trop, & ce ſoin de calmer votre eſprit.
Marque un tendre penchant dont la vertu rougit;
Mais tant d'événemens confondent ma prudence,
Mon malheur me pourſuit avec tant de conſtance,
Un aſtre ſi cruel s'oppoſe à mes projets,
Que l'on doit pardonner l'aveu que je vous fais.
Oui, Seigneur, je vous vis après cette défaite,
Qui des Hébreux vaincus entraîna la retraite:
Depuis ce triſte jour je n'ai pu parvenir
A chaſſer de mon cœur un fatal ſouvenir.
A l'inſtant de nos Dieux j'implorois l'aſſiſtance,
Je les priois d'éteindre un feu qui les offenſe;
Mais helas, pour tout fruit d'un encens malheureux,
Samſon me voit, me ſauve, & devient amoureux.

SAMSON.

Ah Princeſſe..,

DALILA.

Ecoutez: qu'un éternel ſilence,
De votre amour naiſſant étouffe l'eſpérance:
Qu'un tel aveu, Seigneur, m'acquitte pour toujours,
Et de votre tendreſſe, & de votre ſecours.
Il ne ſort qu'à regret d'une timide bouche;
Mais je vous le devois puiſqu'enfin il vous touche;

Dussai-je même y prendre un plaisir séducteur,
Je devois ce triomphe à mon Libérateur.
Toutefois s'il m'estime & veut que j'y survive,
Il ne me verra plus.....& vous que l'on me suive.
(*Elle sort.*)

SAMSON.

Quoi! vous m'aimiez, Madame....

SCENE IX.

SAMSON *seul.*

ELle quitte ces lieux,
C'est à moi d'assurer le bonheur de mes feux,
Ah puisque ma Princesse à mes vœux est sensible,
Pour obtenir sa main tout me sera possible,
Je cours y travailler, & je veux que le Roi
Lui fasse dès ce jour un devoir d'être à moi.
S'il m'ose refuser, qu'il craigne ma vengeance,
Lui, tous les malheureux qui prendront sa défense.
Acab, renonce au bien qui t'étoit destiné,
Le nom d'époux n'est dû qu'à l'Amant fortuné....
Mais il faut donc trahir l'espoir de Tamnatée?
D'un hymen solemnel mon pere l'a flattée,
Un pareil changement.... n'importe, évitons-la,
Pourrois-je balancer entre elle & Dalila!
(*Il sort.*)

SCENE X.

ARMILLA, L'ESCLAVE D'ACAB.

ARMILLA.

AH nous ſommes enfin échappez à ſa rage;
Il ne nous pourſuit plus.

L'ESCLAVE.

L'effort de mon courage
Eût ſans doute arrêté la fougue de ſes pas;
Mais je n'ai pas voulu hazarder tes appas.

ARMILLA.

Tu crois te diſculper par une vaine excuſe,
Ne t'ai-je pas vû fuir?

L'ESCLAVE.

Bon, c'étoit une ruſe
Pour l'attirer à moi.

ARMILLA.

Quel ſera ton deſtin,
Chere maîtreſſe, helas.

L'ESCLAVE.

Ce lion inhumain,
Sans avoir nul égard à la foi qui l'engage,
Aura d'un coup de dent, caſſé ſon mariage.
Je pleure amérement ſon deſtin rigoureux;
Mais je ne pouvois pas vous ſauver toutes deux.

ARMILLA.

Il te ſied bien de faire encor le magnanime;
Tu crois donc par la fuite acquérir mon eſtime?

Il falloit du lion combattre la fureur,
Oppoſer à ſa rage une mâle vigueur;
Te livrer à ſes coups pour ſauver ma maîtreſſe.

L'ESCLAVE.

Compte ſur ma valeur comme ſur mon adreſſe,
Si jamais il revient.... que ne puis-je à préſent
Le tenir tête à tête & d'un bras pourfendant?
(*Appercevant le Lion mort.*)
Ohimé!

ARMILLA.

Qu'as-tu donc?

L'ESCLAVE.

Le voici.

ARMILLA.

Je ſuis morte.

L'ESCLAVE.

Je ne vaux gueres mieux.

ARMILLA.

La frayeur me tranſporte.
Au ſecours!...

L'ESCLAVE.

Eh paix donc, tu vas le réveiller.
Il s'agit de s'enfuir, & non de babiller.

ARMILLA.

Sa gueule eſt tout en ſang.

L'ESCLAVE.

Vrayment il ſort de table,
Et fait un ſomme après.

ARMILLA.

O deſtin favorable,
Il eſt mort! quelle main a pû le terraſſer?

L'ESCLAVE.

Ah c'eſt moi qui l'aurai tué ſans y penſer;
Mais l'eſt-il bien auſſi? car... quelquefois....

ARMILLA.

Regarde.

L'ESCLAVE.

Oh non, quand j'ai vaincu je mépriſe.

ARMILLA.

Prend garde,
Il vient de remuer.

L'ESCLAVE.

Quoi? que dis tu?

ARMILLA.

Non, non:
Je me trompois.

L'ESCLAVE.

Peut être eſt-ce un juſte ſoupçon.

ARMILLA.

Je m'abuſois, te dis je.

L'ESCLAVE.

Ah tant mieux: mon courage
Ne ſçauroit s'amuſer deux fois au même ouvrage;
Je l'aurois laiſſé-là.

ARMILLA.

Je ne vois nul débris,
Nulles traces.....

L'ESCLAVE.

Vrayment, il mange les habits
Avec le reſte.

ARMILLA.

Helas! qu'eſt-elle devenuë?

L'ESCLAVE.

Elle eſt en racourci dans ſa pance veluë:
Il nous l'aura croquée, & pour punition
Le gourmand ſera mort d'une indigeſtion.
Mais je veux la venger comme épouſe future
D'Acab mon maître.

ARMILLA.

Quoi?

L'ESCLAVE.

Je vais couper sa hure,
La porter en triomphe au Palais, & de-là
(*Le Lion remuë.*)
J'en veux faire une daube; y mettre... Qui va-là?
Comment! tu n'es pas mort? ah la maudite bête!
Ma foi nous ferions mieux de lui laisser sa tête.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DALILA, ACAB.

Le Théâtre repréſente le Palais du Roi des Philiſtins.

ACAB.

CEtte ſombre triſteſſe où je vois votre cœur,
Doit-elle empoiſonner un ſi parfait bonheur ?
Charmante Dalila, que votre trouble ceſſe,
Et paroiſſez du moins approuver ma tendreſſe ;
Acab va recevoir au pieds de nos Autels,
Une main qui l'éleve au deſſus des mortels.
Pour rendre ma fortune & ma gloire achevée,
Il manque à ma valeur de vous avoir ſauvée !
Je le ſçais ; mais le ſort, que j'éprouve ſi doux,
Epuiſa ſes faveurs en me donnant à vous.

DALILA.

Aux plus parfaits plaiſirs ſuccedent les allarmes.
Ce jour d'un doux hymen vous promettoit les charmes,
Mais je crains que Samſon, guidé par ſa fureur,
Ne le rempliſſe, helas ! de tumulte & d'horreur.

ACAB.

Que pourroit cet Hébreu ? quelle eſt ſon eſpérance ?

DALILA.

Il exige du Roi ma main pour récompenſe,
Et de tout autre prix ſon courage bleſſé,
Menace de venger ſon amour offenſé.

ACAB.

L'inſolent juſqu'à vous éleve ſon audace !
Quel que ſoit ſon ſervice, un tel orgueil l'efface ;
Qu'il tremble....Mais, Madame, avec tranquillité
Vous m'anoncez l'excès de ſa témerité ;
Cet affront cependant, comme moi, vous offenſe :
Et loin que votre gloire en preſſe la vengeance,
Je ne remarque en vous aucune émotion,
Vous ſemblez approuver ſa folle paſſion.
Ah ! raſſurez du moins ma tendreſſe allarmée....
Ou contre cet Hébreu ma colere allumée....
Madame, pardonnez à ces tranſports jaloux,
Et de ces yeux charmans moderez le courroux.
Je ſçais que mes ſoupçons vous feroient une injure ;
Je ne puis me réſoudre à vous croire parjure :
Non, vous ne l'êtes point ; un cœur né vertueux,
Juſques dans le tombeau porte ſes premiers feux.

DALILA.

Quelle eſt cette raiſon qui vous oblige à croire,
Que mon amour pour vous intéreſſe ma gloire ?
Il eſt vrai, j'obéis aux volontez du Roi,
Lorſque en votre faveur il exiga ma foi :
Mais aux empreſſemens que vous fites paroître,
Je ne reſſentis point ceux que l'amour fait naître ;
Vous-même mille fois me peignant votre ardeur,
Vous m'avez reproché l'excès de ma tiédeur :
Et s'il faut ſans détour que ma bouche s'exprime,
Vos ſoins les plus preſſans n'ont eu que mon eſtime.

D'un œil indifferent je vois votre ſoupçon,
Puiſque ſans vous trahir je puis aimer Samſon.

ACAB.

Vous l'aimez? juſtes Dieux! quelle eſt mon infortune!

DALILA.

Etouffons, s'il ſe peut, une flame importune:
Pour venger ton amour j'immolerai le mien,
Imite mon exemple en immolant le tien;
Ne nous arrêtons point à d'inutiles plaintes.

ACAB.

Voila donc le malheur que préſagoient mes craintes.
Quoi! vous êtes ſenſible, & lorſque vous aimez,
Par un autre que moi vos feux ſont allumez!
C'étoit pour un rival que brilloient tant de charmes,
Ils ne me réſervoient que d'affreuſes allarmes!
Oui, je ne ſçais que trop qu'en vous donnant à moi
Ce ne fut point l'amour qui vous en fit la loi.
J'eſpérois par mes ſoins, par ma perſévérance,
Vaincre cette froideur, ſeul fruit de ma conſtance.
Dieux! faut-il qu'un Hébreu qu'a ſuſcité le ſort,
Ne conſerve vos jours qu'en me donnant la mort!
Vous aimez cet Eſclave! eut-on jamais pû croire,
Qu'un triomphe pareil honora ſa victoire!
Ah, Madame, ce cœur ſi long-tems attendu,
Aux vœux d'un autre Amant peut-il s'être rendu!

DALILA.

Acab, de notre cœur les mouvemens rapides,
Naiſſent des paſſions qui leur ſervent de guides;
Sur nos foibles eſprits leur empire abſolu,
Malgré tous nos efforts a toujours prévalu.
Pour l'un indifférens, pour l'autre pleins de flâmes,
Nous ne diſpoſons point du penchant de nos ames,
Sous les traits de l'amour lorſque nous fléchiſſons,

Ce Dieu nomme l'objet, & nous obéiſſons.
Reſpectez toutefois une illuſtre foibleſſe;
J'en ferois vanité ſans nos Loix qu'elle bleſſe.
Le Juge d'Iſraël, avant d'être opprimé,
Eut offert un haut rang à qui l'auroit aimé.
Mais il vient en ces lieux: Phanor le veut entendre;
En ce funeſte état quel parti puis-je prendre?

ACAB.

Le mien eſt pris, Madame: & je dois en ce jour
Immoler mon rival & non pas mon amour.
(*Appercevant Samſon.*)
Voyez couler le ſang....

DALILA.

Que veux-tu faire? arrête:
Suis mes pas, vient ſçavoir ce que le ſort t'apprête.

ACAB.

Qu'il me ſoit favorable; ou mon bras à vos yeux
Perce de mille coups un rival odieux.

SCENE II.

EMANUEL, SAMSON.

EMANUEL.

MOn cœur ne peut ſuffire aux tranſports d'allegreſſe,
Dont le Ciel adouci, anime ma vieilleſſe.
Quoi! du Dieu d'Iſraël la ſuprême bonté
T'a nommé l'inſtrument de notre liberté?
Ah! mon fils, cher appui d'une race proſcrite,
Sur ton front fortuné ma joye étoit écrite;
Et je reçus en toi, lorſque tu vis le jour,

L'objet de mon bonheur comme de mon amour.
Détrui donc l'ennemi que le Ciel t'abandonne:
Il veut qu'on obéiſſe auſſitôt qu'il ordonne ;
Et j'avouerai mon fils que tes retardemens,
Me font craindre pour toi ſes juſtes châtimens.
Tu ne devois entrer dans ce ſéjour funeſte,
Que pour y ſignaler la vengeance Céleſte.
Ce n'étoit que le fer, & la flâme, & les cris,
Qui devoient m'anoncer l'approche de mon fils.

SAMSON.

Des objets trop chéris arrêtoient mon courage,
J'ai dû les affranchir des horreurs du carnage,
Et craindre que ſur eux, les Philiſtins domptez,
Ne vengeaſſent les coups....

EMANUEL.

Vaines perpléxitez.
Croyez que ces égards & cette prévoyance
Pour vos freres & moi deviennent une offenſe.
Avez-vous dû penſer que nos timides cœurs,
Craigniſſent une mort d'où naîtroient vos honneurs?
Il falloit, animé d'une aveugle furie,
Ne faire qu'un bucher d'une Cour ennemie;
Il falloit tout confondre en ce juſte courroux,
Euſſions-nous dû périr, & même par vos coups.
Vous vous ſervez ici d'une inutile excuſe,
Et je crois entrevoir.... Faitez que je m'abuſe,
Juſte Ciel! mon eſprit rappelle en frémiſſant,
Les ſoupçons d'un amour que votre cœur reſſent.
Dalila....

SAMSON.

Quoi! Seigneur?

EMANUEL.

Ce nom fatal vous trouble;
Vous rougiſſez, mon fils, & mon effroi redouble.

SAMSON.

Je rougis, il eſt vrai; mais cette émotion,
Ne part point des effets de la confuſion;
Et lorſqu'on eſt épris du beau feu qui m'anime,
Craindre de l'avouer en ſeroit le ſeul crime.
Le nom de Dalila peut cauſer mes tranſports,
Mais mon amour pour elle eſt exempt de remords.
Tout ne m'apprend-il pas que cette ardeur extrême,
A paſſé dans mon cœur par l'ordre du Ciel même;
Et que, pour la ſauver d'un péril éminent,
Il ſuſcitoit ma main en la lui deſtinant?
C'eſt le prix des travaux où ſa faveur m'engage;
De ſes bontez pour moi cet objet eſt le gage:
Et vous devez connoître à la grandeur du prix,
Que Dieu ſeul récompenſe aujourd'hui votre fils.

EMANUEL.

Samſon, que parlez-vous de prix, de récompenſe?
Quoi! vous taxés déja la ſuprême Puiſſance?
Quels que ſoient vos travaux, oſez-vous vous flater
Que Dieu daigne ſur eux deſcendre & s'arrêter?
Mais, que dis-je? ce fils qu'un fol amour entraîne,
Ne fera nul effort pour briſer notre chaîne.
Lui-même retenu par d'indignes liens,
Me verra lâchement expirer dans les miens.
Le Ciel d'un ſaint devoir vous ouvre la carriere,
Votre erreur en referme auſſi-tôt la barriere:
Et loin de réſiſter à de lâches amours,
Vos ſoins juſques au Ciel leur cherchent du ſecours
Le croyez-vous Auteur d'une telle foibleſſe?
Ah! le caprice ſeul fait naître la tendreſſe,
Mais le charme impoſteur bien-tôt s'évanouit,
Et le même caprice à ſon tour le détruit.

SAMSON.

A l'amour, le plus pur rendez plus de juſtice,

La raiſon le ſoutient & non pas le caprice;
D'un objet ſi charmant quels que ſoient les attraits,
Ses vertus dans un cœur portent les premiers traits:
Et le mien pénétré de leurs vives atteintes,
En gardera toujours les profondes empreintes.
Mais croyez que Samſon ſoumis à leur pouvoir,
N'en reſpecte pas moins les Loix de ſon devoir.
Lorſque par notre himen Dalila garantie,
Pourra voir ſans péril ambraſer ſa patrie,
Que l'aveugle fureur qui préſide aux combats,
Sur de vrais ennemis pourra guider mon bras;
J'immolerai ſans choix de coupables victimes,
Et leur ſang criminels effacera nos crimes.
Oui, je jure, Seigneur, par vos jours précieux,
De briſer, de venger nos fers injurieux;
Et ſi je ne remplis toute votre eſpérance,
Puiſſe, pour m'en punir, la Céleſte vengeance
Me livrer en opprobre aux Philiſtins cruels:
Que traîné par leurs mains aux pieds de leurs Autels;
J'y ſerve de jouet à tout ce peuple impie,
Et que j'y meure enfin, couvert d'ignominie.

EMANUEL.

C'en eſt aſſez, mon fils, après de tels ſermens;
Je puis de votre hymen avancer les momens:
Puiſque des Philiſtins il preſſe la défaite,
Qu'il en eſt le garant, mon ame eſt ſatisfaite.
Mais Phanor voudra-t-il accorder à vos vœux....

SAMSON.

Je brave le mépris d'un Monarque orgueilleux.
Qu'il ſoit à mon amour, favorable ou contraire,
Dalila m'apartient, puiſque j'ai ſçu lui plaire.
Mais il faut aujourd'hui pour la juſtifier,
Que Samſon la demande & s'abaiſſe à prier.

EMANUEL.

Je vais, ſans plus tarder, anoncer à tes freres,
Et ta gloire prochaine, & nos deſtins proſperes.
Mais, mon fils, ſonges-tu que pour d'autres appas,
Pour la fille d'Aram....

SAMSON.

Seigneur, n'achevez pas:
Le Roi vient; mon rival & Dalila le ſuivent.

SCENE III.

LE ROI, DALILA, ACAB, ARMILLA, ZAMEC, *Suite.* SAMSON *au fond du Théâtre.*

ACAB.

OUi, Seigneur, un Hébreu que vos ordres proſcrivent,
Fier d'avoir fait tomber un Lion ſous ſes coups,
Oſe aimer Dalila, veut être ſon époux.
Déja nos ennemis, flatez d'un vain augure,
Font entendre en ces lieux un inſolent murmure;
Prétendent que lui ſeul peut changer leurs deſtins.
Hâtez-vous d'enlever cet eſpoir aux mutins:
De leur coupable chef puniſſez l'arrogance;
Ainſi que ſon amour, ſa valeur vous offenſe,
Les maximes d'Etat en cet événement,
Défendent que Samſon triomphe impunément.

PHANOR.

D'un rival généreux reſpectez le courage.
La vertu doit toujours s'attirer notre hommage;
Ma gloire ni l'Etat n'ont rien à redouter.

Quel que ſoit cet Hébreu je ſçaurai l'arrêter,
Et toute ſa valeur ne pourra me contraindre
Qu'à l'admirer, Acab, & non pas à le craindre.
Prévenons cependant de perfides complots :
Des chefs, & des ſoldats reveillez le repos,
Zamec, allez au camp: je marche ſur vos traces,
Et je ſçaurai bien-tôt d'où partent ces menaces.
(*Zamec ſort.*)

DALILA.

Seigneur, je ſuis en proye aux plus vives douleurs,
Rien ne ſçauroit tarir la ſource de mes pleurs.
Quoique déterminée en cette concurrence,
Je trahis le devoir ou la reconnoiſſance ;
Tous deux également tyranniſſent mon cœur:
Dans ce cruel combat, quel ſera le Vainqueur ?
Au généreux Acab ma promeſſe me lie ;
Le bras de ſon rival m'a conſervé la vie ;
Je ne puis m'acquitter de ce que je leur dois,
Sans devenir ingrate, ou manquer à ma foi.

ACAB.

Princeſſe, de quels ſoins êtes-vous agitée ?
Eh quoi ! pour un Hébreu votre ame inquiettée ;
Ne peut-elle payer un ſervice fatal,
Sans l'honorer ici du nom de mon rival ?
A mes tendres déſirs dès long tems réſervée,
N'étiez vous pas à moi quand il vous a ſauvée ?
Votre cœur pour Samſon doit-il s'intéreſſer,
Lorſque c'eſt à moi ſeul de le récompenſer ?
Banniſſez des égards dont mon amour s'irrite :
Juſques dans un Hébreu je chéris le mérite,
Et ſçais donner, Madame, au ſervice rendu
Tout le prix, tout l'honneur, qui lui peut être dû.
De nos Dieux par ſon bras la faveur ſe ſignale,
Il peut tout eſpérer d'une main libérale.

Mais de la même main ardente à s'acquiter,
Si juſques à ma flâme il oſoit attenter,
Je punirois bien-tôt ſa téméraire audace.

SAMSON.

Le voici cet Hébreu que ton courroux menace;
Il vient te diſputer de ſi charmans appas,
Eprouver ta valeur, & défier ton bras.
Je viens d'entendre, Acab, ce que tu te propoſes,
Et vais t'ouvrir le champ, entres-y ſi tu l'oſes.
Prince des Philiſtins, que le Dieu d'Iſraël
A choiſi pour punir ſon peuple criminel,
Miniſtre de ſes Loix & de notre ſupplice,
Il t'a commis auſſi pour nous rendre juſtice,
Pour connoître nos droits, & pour m'être garant
Du prix qui cauſe ici ce fameux différend.
Aujourd'hui Dalila par mon bras t'eſt renduë;
Nous prétendons tous deux que ſa main nous ſoit duë:
Décide maintenant; mais ſur-tout ſouviens-toi,
Pour ton propre intérêt, de décider en Roi.

PHANOR.

Eſt-ce un Hébreu qui parle, eſt-ce un Roi qui l'écoute!
Avec un tel diſcours tu prétendrois ſans doute,
Sortir de la miſere où te plonge le ſort,
Et finir tes malheurs par une illuſtre mort?
Enyvré de l'eſpoir d'une frivole gloire,
Tu crois en m'outrageant conſacrer ta mémoire?
Mais non: Loin de punir ta folle ambition,
Tu n'excites en moi que la compaſſion.
Les Hébreux à mes yeux ſont ſi peu redoutables,
Qu'il peuvent ſans péril y paroître coupables.
Renonce cependant à l'inutile eſpoir,
Qu'un indiſcret amour t'avoit fait concevoir:

Le ſang des Philiſtins, l'orgueil de leur naiſſance,
Tout défend à Samſon une telle alliance.
Mes Décrets....

SAMSON.

De tes Loix je ſuis aſſez inſtruit.
Ton pouvoir les dicta: ma force les détruit.
D'un Prince généreux j'attendois la réponſe;
Mais puiſque c'eſt ici le Tiran qui prononce,
Qu'il ſçache que les Loix ne peuvent ſubſiſter,
Qu'autant que la raiſon nous les fait reſpecter:
Qu'il faut que la juſtice aux hommes les propoſe,
Pour leur faire ſubir le joug qu'on leur impoſe.
Inflexible Vainqueur d'un peuple infortuné,
Penſes tu qu'à jamais le Ciel l'ait condamné,
Et qu'il te ſoit permis d'augmenter ſa miſére,
Par les Arrêts cruels que préſcrit ta colére!
Tu nous mépriſes? crains qu'un funeſte revers,
Ne te faſſe tomber du Trône dans les fers.
C'eſt en vain qu'à fléchir tu voudrois nous contraindre;
Les Hébreux déſarmez n'en ſont pas moins à craindre.
N'eſpére pas long-tems jouir de leurs regrets;
Le Ciel a limité le cours de tes forfaits:
Et lorſqu'il nous punit par une main coupable,
Le ſupplice eſt cruel, mais il n'eſt pas durable.

PHANOR.

Gardes, répondez-moi de cet audacieux,
Qu'une obſcure priſon....

DALILA.

Que faites vous, ah Dieux!
Quoi! mon Libérateur gémiroit dans les chaînes,
Et pour comble de maux je cauſerois ſes peines?
Seigneur, épargnez moi le douloureux affront,

Dont ſa captivité feroit rougir mon front.
Je ſçais qu'a le punir l'équité vous convie,
Samſon eſt criminel, mais je lui dois la vie;
Et quoique ſon audace ait pû vous offenſer,
Ne ſoyez Souverain que pour récompenſer.

ACAB.

Quel jaloux mouvement m'agite & me dévore!
Ingrate Dalila: quoi! vous pouvez encore
Faire éclater vos ſoins pour un vil étranger,
Et retenir le bras qui doit nous en venger?

PHANOR.

J'admire les effets de la reconnoiſſance:
Je ſçais ſur les grands cœurs ce qu'elle a de puiſſance,
Et le vôtre, Madame, en cette extrêmité,
M'apprend qu'il les ſurpaſſe en généroſité;
Puiſque nos Loix, l'amour, votre Roi qu'on outrage,
Ne peuvent de Samſon balancer l'avantage.
Hé bien, ou ſoyez donc le prix de ſa valeur,
Ou couronnez d'Acab l'impatiente ardeur:
Décidez ſur le champ.

DALILA.

Moi, Seigneur?

PHANOR.

Je l'ordonne.

DALILA.

Vos droits ſur Dalila....

PHANOR.

Je vous les abandonne,
Mais quel que ſoit le ſort de cet ambitieux,
Qu'une fuite ſoudaine en délivre ces lieux;
Ou je ſçaurai punir l'inſolent qui me brave,
Ou comme votre époux, ou comme mon Eſclave.
C'eſt à vous maintenant à vous déterminer,
Madame, prononcez....

SAM-

SAMSON.

Bien loin de m'étonner
Un ſemblable diſcours m'anonce ta foibleſſe :
Madame, l'amour ſeul ici vous intéreſſe.
Phanor de vos devoirs a briſé les liens,
Il vous remet ſes droits, & je renonce aux miens,
Libre de tous égards, que votre cœur décide.

ACAB.

Quelle eſt l'aveugle erreur où ton orgueil te guide?
Crois-tu que Dalila, par un honteux aveu,
Voulut à ſon Amant préférer un Hébreu ?
Eſclave dans ces lieux, peux tu t'y méconnoître?

SAMSON.

Apprend qu'un tel Eſclave eſt ici le vrai maître:
Que toi-même déja n'y reſpirerois plus,
Si Samſon de ta part avoit craint un refus.

DALILA.

Seigneur, que vos bontez pour moi ſe renouvellent,
Suſpendez le couroux dont vos yeux étincellent:
Ne précipitez point un Arrêt inhumain.
Que réſoudre!... il s'attend à recevoir ma main:
Juſtes Dieux! de quel œil verriez-vous un tel crime!
Amour de tes fureurs ſois ſa ſeule victime :
Je n'épouſerai point Samſon: cruel devoir,
Sur un cœur vertueux connois tout ton pouvoir.
(*Elle ſort.*)

PHANOR.

Ses ſoins, & ton ſervice emportent la balance,
Tu peux dans mes tréſors puiſer ta récompenſe,
Je le veux: mais ſur tout qu'un exil éternel,
Dérobe à mes regards le fils d'Emanuel.
Acab, venez au camp.

SCENE IV.

SAMSON *seul.*

L'Ai-je bien entenduë!
Quel charme tient ici ma fureur ſuſpenduë!
Ils me jouoient ſans doute, & par un faux aveu
L'ingrate m'a flatté pour mieux trahir mon feu.
Maîtreſſe de ſon choix.... ah perfide Princeſſe!
Tu vas payer bien cher cette feinte tendreſſe!
Ton Amant & ton Roi vont bien-tôt éprouver
Ce que peut mon courroux quand on l'oſe braver.
Mais devois-je ſi tard attendre à me réſoudre!
Quoi! le Ciel à mon bras a confié la foudre,
Et j'ai pû differer!... Courons aux ennemis,
Méritons les honneurs qui m'ont été promis:
Vengeons de ces Tyrans nos Tribus opprimées;
Un ſeul homme, guidé par le Dieu des armées,
Peut ſoutenir un Trône ou le mettre en éclats,
Et changer à ſon gré la face des Etats.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente le camp des Philiſtins, & une tour dans l'éloignement.

PHANOR, ACAB.

ACAB.

DE tous vos ennemis la perte inévitable,
Nous vengera bien-tôt d'un Eſclave coupable,
Où lui-même en nos mains livré dans un moment,
Recevra de ſon crime un juſte châtiment.
Mille ſoldats mourans n'ont pû laſſer ſa rage,
Déja de toutes parts il portoit le carnage;
Il venoit dans ce camp répandre la terreur,
Et peut-être ſur vous aſſouvir ſa fureur;
Quand du grand Prêtre Heli j'ai ménacé la tête:
" Que tes ſoins, ai-je dit, écartent la tempête,
" Délivre les Tribus d'un dangereux appui,

« Ou tu vois Iſraël périr dès aujourd'hui.
Le Pontife effrayé d'une telle menace,
De ſes peuples tremblans m'a demandé la grace:
Il promet de livrer Samſon aux Philiſtins.

PHANOR.

Sera-t-il moins à craindre étant entre leurs mains?
Il a reçu du Ciel des forces invincibles;
J'ai cru lire ma perte en ſes regards terribles.
Nous pourrions, il eſt vrai, de toute autre valeur,
Par de nobles efforts repouſſer la chaleur;
Le courage & la force ont des bornes préſcrites;
Une force oppoſée en reſtraint les limites:
Mais les faits ſurprenans qu'il vient d'exécuter,
M'apprennent qu'à Samſon rien ne peut réſiſter,
Et que l'ordre du Ciel le conduit & l'inſpire.

ACAB.

Quoi! Seigneur, à trembler il pourroit nous réduire?
Nos Dieux entre ſes mains voudroient ils dépoſer,
La foudre qui ne doit ſervir qu'à l'écraſer?
Ces Dieux que nous ſervons & que ſon culte offenſe,
L'accableront plutôt du poids de leur vengeance.
Vous l'allés voir ici ſous les fers abbatu,
Vous convaincre en tremblant de ſa fauſſe vertu,
Prendre d'un ſuppliant le timide langage,
Et porter en Hébreu le joug de l'eſclavage,
Mais que dis-je, Seigneur! après ſa cruauté,
Bornerez-vous ſa peine à la captivité?
La mort....

PHANOR.

Ah ne crois pas ſi le Ciel nous le livre,
Qu'à de tels attentats je le laiſſe ſurvivre;
Que dis-je, Dalila décide de ſon ſort.
Tu m'as dit qu'elle l'aime: Il mérité la mort.

Et puiſqu'à cet Hébreu l'ingrate eſt aſſervie,
Nous devons le punir d'avoir ſauvé ſa vie.

ACAB.

Ah! laiſſez m'en le ſoin, mon amour outragé,
Par un autre que moi ne peut être vengé.

PHANOR.

Non, ſans commettre Acab contre ce téméraire,
Je veux....

SCENE II.

PHANOR, ACAB, EMANUEL.

EMANUEL.

TRemble, Phanor, on t'amene ſon pere,
Redoute le moment de ma captivité,
Il t'anonce celui de ton adverſité:
Mon fils auroit déja réduit ton Trône en cendres,
Si d'un indigne amour il eut pû ſe défendre:
Dalila de Samſon ſuſpendoit le courroux,
Mais ſon pere opprimé détermine ſes coups.
Je le vois ſoutenu par des forces divines,
Relever Iſraël ſur tes propres ruines,
Renverſer tes faux Dieux, détruire leurs Autels,
Et noyer dans leur ſang tes peuples criminels.

PHANOR.

Pour impoſer un frein à leur cruelle rage,
Que de ce furieux le pere ſoit l'ôtage;
Et que dans cette tour il reçoive la mort,
Si Samſon contre nous tente le moindre effort.

EMANUEL.

Crois tu par mon trépas arrêter ſa victoire?
Il ſçait que de mon ſang j'acheterois ſa gloire.
Ah plût à l'Eternel, pour moi, pour tous les miens;
Que mes derniers ſoupirs entraînaſſent les tiens,
Tu me verrois courir au ſupplice avec joye,
Si des mêmes tourmens tu devenois la proye;
Et quoiqu'avec ton ſang le mien fut répandu,
Je n'aurois pas l'affront de l'y voir confondu.

PHANOR.

Je reconnois ton fils à ta haine farouche.
Eſſayons, puiſqu'enfin nul bienfait ne le touche;
Si ta mort peut au moins émouvoir ſon grand cœur.

EMANUEL.

Pour me faire périr tu crains trop ce Vainqueur.

PHANOR.

Je le crains? à l'inſtant tu m'en verras le maître.

EMANUEL.

Mon fils ſeroit le tien, s'il avoit voulu l'être;
Il en eſt tems encore & tu peux éviter
L'abîme où ton erreur va te précipiter.
Remets en liberté nos Tribus outragées,
Avant que par ta mort Samſon les ait vengées.
Tu peux lui dérober des triomphes certains,
Et relever un Sceptre échappé de tes mains.
Tu crois que la frayeur me dicte ce langage,
Reconnois les Hébreux au motif qui m'engage;
Ton bonheur m'obſtina dans mon inimité,
Et ta perte prochaine excite ma pitié:
Redoute... Mais ce cœur impie & téméraire,
Pourroit-il profiter d'un conſeil ſalutaire!
Adieu, j'entens tonner l'Eternel en courroux,
Et vais de ma priſon voir éclater ſes coups.
Iſraël, béniſſez cette ſainte journée.

PHANOR.

Déplore bien plutôt ta race infortunée.

SCENE III.

PHANOR, ACAB, ZAMEC, *Suite.*

L'ESCLAVE D'ACAB.

SEigneur, grande nouvelle: on amene Samſon
Enchaîné comme un Ours, & doux comme un mouton,

PHANOR.

Acab, je te remets & le fils, & le pere,
Diſpoſe de leur ſort au gré de ta colere;
Et ſonge en puniſſant ces Hébreux criminels,
A venger ton amour, mon Peuple, & nos Autels.

SCENE IV.

ACAB *ſeul.*

AH! je ne puis ſi loin porter mon eſpérance,
Ce n'eſt que pour les Dieux qu'eſt faite la vengeance;
Samſon à ce moment à mes pieds renverſé,
Ne ſçauroit appaiſer mon amour offenſé,
Et même après ſa mort, je crains que ſon image,

Dans le cœur d'une ingrate encore ne m'outrage.
C'eſt là que triomphant d'un rival malheureux,
Sans ceſſe il renaîtra pour traverſer mes feux:
Il ne peut au tombeau diſſiper mes allarmes,
Sa perte coûtera de précieuſes larmes,
Eh quel ſort plus heureux pourroit il ſouhaiter?
Je mourrois mille fois, pour me voir regreter....
N'importe, qu'il périſſe; & ſur-tout qu'il ignore
Juſqu'où va ſon bonheur, à quel point on l'adore,
(*Samſon paroît.*)
Le voici: ſur ſon front je vois avec horreur,
Les traits qui de l'ingrate ont embraſé le cœur;
Ses funeſtes regards redoublent ma colere:
Qu'un rival eſt affreux lorſqu'on nous le préfere!

SCENE V.

SAMSON, ACAB, ZAMEC, PHILISTINS.

SAMSON.

POur punir mes Tyrans ma haine a profité,
Du ſtratagême heureux qu'eux-mêmes ont inventé;
Traîtres, qui n'avez pû me vaincre à force ouverte,
Votre propre artifie avance votre perte,
Puiſqu'il m'approche enfin de ces lâches ſoldats,
Que la peur de mourir déroboit à mon bras.

ACAB.

Le Ciel entre nos mains a remis le coupable;
Voici de ſes fureurs le terme redoutable:

Philiſtins, que ſon ſang à vos yeux répandu,
Vous venge de celui que vous avez perdu.

SAMSON.

De mon Pere captif quel peut être le crime?
Contre un foible vieillard, quel intérêt t'anime,
Acab? dans la priſon pourquoi le retenir?

ACAB.

C'eſt de tes attentats que l'on doit le punir,
Qui peut chérir un fils ſi digne du ſupplice,
Partage ſes forfaits, en devient le complice.
Ce vieillard dont l'orgueil nous bravoit à l'inſtant,
Dans cette affreuſe tour & t'appelle, & t'attend.
Chaſſes-en, ſi tu peux, la mort qui l'y menace,
Viens briſer des liens où gémit ſon audace,
A ta ſeule valeur il veut avoir recours:
Hâte-toi, ſon état a beſoin de ſecours.

SAMSON.

J'obéis aux décrets, que mon ame reſpecte:
Oui, je vais vous venger de cette race abjecte,
Grand Dieu. Mais dans le rang où vous m'avez admis,
Pourquoi ne m'offrez-vous que de tels ennemis!
Mon indigne Rival ne ſçauroit ſe contraindre,
Il me brave au moment qu'il ceſſe de me craindre,
Que ferois-tu de plus pour aigrir ma douleur
Si tu devois mes fers à ta propre valeur?
Ne croi pas cependant ta victoire parfaite,
Il en doit plus couter, Acab, pour ma défaite,
Et malgré cette armée à qui tu fais la loi,
Ta fierté va bientôt faire place à l'effroi.
Philiſtins, à la mort rien ne peut vous ſouſtraire,
Ce jour eſt le dernier enfin qui vous éclaire:
Je détruis le pouvoir qu'on vous vit uſurper,
Tout ce camp eſt ma proye, il ne peut m'échaper.

Il vous reſte un moyen pour fléchir ma colere,
Je fais grace à tous ceux qui m'offriront mon pere:
Emanuel vivant pourra ſeul arrêter,
Les coups que par mon bras le Ciel va vous porter.

ACAB.

Penſes-tu qu'à ton gré, tes clameurs les ſéduiſent?
Ceſſe de vains diſcours que mes ſoldats mépriſent.
Tu jouis trop long-tems de la clarté des Cieux,
Péris avec ton pere aux Autels de nos Dieux:
Et pour mieux reſſentir le malheur qui t'oppreſſe,
A ces mêmes Autels contemple la Princeſſe,
Elle m'y donne un cœur que tu n'as pû toucher,
Et des feux de l'hymen allume ton bucher.

SAMSON.

Ah c'en eſt trop, je céde au courroux qui m'enflâme,
De traits les plus affreux tu déchires mon ame:
La perfide!... Il eſt tems de punir ton orgueil,
Et de mettre avec lui ton amour au cercueil:
Briſez-vous, fers honteux, laiſſez agir ma rage,
Eteignons dans le ſang un ſi cruel outrage.
(*Il rompt ſes chaînes, ramaſſe une machoire, & combat les Philiſtins.*)

ACAB.

Que vois-je!.. A quand le Ciel devroit te ſecourir,
Philiſtins, c'eſt ici que Samſon doit périr.

SAMSON.

Viens, Acab....,

ACAB.

Ne croi pas, Samſon, que je t'évite.
(*Après avoir combattu quelque tems.*)
Quoi! d'indignes ſoldats m'entraînent dans leur fuite.

SCENE VI.

SAMSON *ſeul.*

PEriſſez, Philiſtins, votre ſang en ce jour,
Doit cimenter ma gloire & venger mon amour.
Et toi, lâche Rival, du coup que je t'apprête,
Ne croi pas en fuyant mettre à couvert ta tête!
Quoi! ce vil inſtrument détruit vos bataillons!
Des plus braves ſoldats il couvre vos ſillons!
Philiſtins, rappellez ce courage intrépide,
Et qu'une noble ardeur contre Samſon vous guide.
La fuite à mon courroux ne peut vous dérober:
Combattez-moi du moins avant de ſuccomber;
Mais déja loin d'ici la terreur les entraîne,
Et la nuit va tromper ma pourſuite & ma haine.
Pour ne point arrêter le cours de mes exploits,
Soleil, ſuſpens le tien une ſeconde fois,
Je combats aujourd'hui pour la même querelle,
Qui jadis te fixa dans ta courſe éternelle.
Aux Juge d'Iſraël mêmes droits ſont tranſmis:
Un autre Joſué te commande: obéis.
Achevons de répandre un ſang que je déteſte,
De ce camp fugitif détruiſons ce qui reſte;
Coupables ennemis, Samſon, pour ſe venger,
Juſques dans votre azile ira vous aſſiéger.
Sous mes coups redoublez que vos guerriers ſuccombent,
Que vos murs, vos remparts, à mon ſeul aſpect tombent.
Je veux que déſormais vos ſuperbes Citez;
Soient des lieux par l'horreur & la mort habitez.

Courons....Mais, juſte Ciel! quelle ſoif dévorante!
Je me ſens embraſé d'un haleine brulante,
Et mon corps accablé du plus affreux tourment,
Entraîne mes eſprits dans ſon abattement.
Quel ſupplice imprévu! quelle cruelles peines!
Ah! tout mon ſang bouillonne, & tarit dans mes veines.
Cherchons quelque reméde à des maux ſi preſſans.
Quoi! l'herbe ſe flétrit ſous mes pas languiſſans!
Les ruiſſeaux deſſéchez ſemblent fuir un perfide,
Et la terre à mes yeux n'offre rien que d'aride.
Je ſuccombe, je meurs.... Grand Dieu! permettras-tu,
Que ſous ce feu cuiſant Samſon ſoit abbatu:
Ses triomphes ſont vains, ſa gloire eſt imparfaite,
Puiſque dans ſa victoire il trouve ſa défaite.
Mais quel aveuglement ſuit ta préſomption!
Tu n'as pu ſurmonter ta folle paſſion,
Et tu veux ignorer, lâche, quels ſont les crimes,
Qui rendent aujourd'hui tes tourmens légitimes!
Souviens-toi, que tu viens de combattre en ce lieu,
Pour venger ton amour, & non pas pour ton Dieu.
Malheureux! tu croyois ne devoir qu'à toi-même,
Le ſuccès que tu tiens de ſa bonté ſuprême:
Appuyé de ſon bras, tu faiſois tout trembler,
Mais ſans lui le plus foible auroit pû t'accabler.
Mon mal redouble... helas mes ſens s'évanouiſſent,
(*il tombe.*)
Mes yeux ſont obſcurcis, & mes genoux fléchiſſent:
Je vois l'horrible mort errer autour de moi;
C'en eſt fait.... Dieu puiſſant! j'eſpére encore en toi:
Sur les maux de Samſon jette un regard propice,
Ta clémence toujours balança ta juſtice.

Indigne

Indigne des honneurs que tu m'as préſentez,
Que je partage ici tes immenſes bontez.
Ah ſi le repentir fait deſcendre ta grace,
Je ne ſçaurois périr, & mon crime s'efface.
Ce foudre deſtructeur de tant de Philiſtins,
Produira ſi tu veux, une ſource en mes mains.
C'eſt toi qui me l'offrît contre ce peuple impie:
Il lui donna la mort: qu'il me rende la vie;
Semblable à ce Rocher, dont Moïſe autrefois
Vit jaillir un torrent ſur ton peuple aux abois.

(*Il ſort de l'eau d'un des côtez de la machoire, & Samſon boit.*)

On t'exauce, Samſon! ſource délicieuſe! ...
Tu répend dans mon ſein une eau miraculeuſe.
O tourmens précieux! je bénis mes douleurs,
Puiſque les ſoins d'un Dieu terminent mes malheurs:
Employons dignement des jours qu'il renouvelle.
Cherchons ſes ennemis, & vengeons ſa querelle.
Mais mon pere gémit dans ces cachots obſcurs,
Pour aller juſqu'à lui, pénétrons dans ces murs.

(*Il veut enfoncer les murs de la tour où eſt ſon pere.*)

SCENE VII.

SAMSON, EMANUEL *dans la prison.*

EMANUEL.

GArde-toi, mon cher fils, d'user de violence;
Ou ma mort toute prête en ces lieux te devance.

SAMSON.

Qu'attendez-vous, soldats? ouvrez, sans plus tarder,
Ou tremblez pour vos jours....

SCENE VIII.

SAMSON, *au fond du Théâtre*, EMANUEL *dans la prison*, L'ESCLAVE D'ACAB.

L'ESCLAVE *tenant des clefs.*

IL croit m'intimider,
Ouvrez, dit-il: les clefs sont en des mains fidelles
Et je n'espere pas que l'on t'ouvre sans elles.
Quel terrible frapeur! on peut assurement
Dire que cet Hébreu rosse fort proprement.
Que je suis fortuné d'avoir par mes soupleſſes
Esquivé dans le choc ses brutales careſſes!
S'il m'avoit pû tenir....

SAMSON.

Ouvre....

L'ESCLAVE.

Je ſuis perdu!
Seigneur, je ne le puis, cela m'eſt défendu.

SAMSON.

Connois-tu bien Samſon?

L'ESCLAVE.

Que trop?

SAMSON.

A l'heure même.
Obéis, ou tu meurs.

L'ESCLAVE.

Il parle ſans emblême:

(*Samſon le prend par le bras.*)

Que faire? ahy, ahy.

SAMSON.

He bien!

L'ESCLAVE.

Je ne réſiſte plus
Vous êtes trop poli pour craindre mes refus.
Il entre ſans façon: à propos, je m'aviſe;
Enfermons-le. Je crains.... Mais quelle eſt ma bêtiſe,
Et quelle ſotte peur vient ici me ſaiſir!
Puiſqu'il veut voir ſon pere, il aura tout loiſir.

(*Il ferme la porte.*)

Pour le coup je le tiens, & la porte eſt fermée:
J'aurai plus fait, moi ſeul, que toute notre armée.

Courons donner au Roi cet avis important.
Une telle nouvelle eſt de l'argent comptant ;
Mais d'un fâcheux ſouci mon ame eſt poſſedée.
Mon bras eſt allongé de plus d'une coudée,
Il me l'a tant tiré, ce maudit furibond....
Ah! voyez de combien plus que l'autre il eſt long!

SAMSON *dans la priſon.*

Qu'on ouvre cette porte.

L'ESCLAVE.

Oh, oh quel fier langage!
Je ne l'ouvrirai point: vous êtes bien en cage,
Tenez-vous-y, Seigneur.

SAMSON.

Redoute mon courroux.

L'ESCLAVE.

Je ſuis en ſnreté; je connois mes verroux;
Mais puiſque vous avez une parte ſi forte,
Allons, ſervez-vous-en pour enfoncer la porte;
Elle n'eſt que de fer: que vois-je!..c'en eſt fait!
La porte eſt diſparuë... ah je ſuis ſtupéfait!
Détalons au plutôt, ſa bile eſt échauffée.

SAMSON, *avec ſon pere, & les portes de la priſon ſur ſes épaules.*

Honorable fardeau, ſervez-moi de trophée,
Ne perdons point de tems, courons, Emanuel,
Rendre de mon triomphe hommage à l'Eternel.
Ce jour pour votre fils eſt un jour de miracles;
Allons nous proſterner aux pieds des Tabernacles:
Et je vole à Gaza, remplir l'Ordre Divin.

En répandant le ſang du dernier Philiſtin.

EMANUEL.

Hâte-toi, mon cher fils!

L'ESCLAVE.

Tuchoux! comme il l'emporte!
Tenez, prenez auſſi les clefs avec la porte ;
Il devoit bien encor pour faire un plus beau tour,
Emporter ſur ſon dos, ſon Pere avec la tour.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente le Palais du Roi des Philiſtins.

PHANOR, L'ESCLAVE D'ACAB.

PHANOR.

DU camp des Philiſtins Samſon ſeroit Vainqueur!
Puis-je le croire, ô Ciel!

L'ESCLAVE.

N'en doutez point, Seigneur;
Les fuyards ont raiſon, leur récit eſt fidelle
A toute votre Armée il a cherché querelle;
Vos ſoldats ont fondu ſur lui par pelotons;
Il les a diſperſez comme des hannetons:
Non ſans les affliger de mortelles bleſſures
Qu'il leur diſtribuoit à fort bonnes meſures.
D'abord le Sieur Acab a fait le fanfaron,
Mais un moment après il a fait le poltron;
Et laiſſant nos Guerriers ſur le champ de bataille,
A prudemment du Fort regagné la muraille,
Je ſuis demeuré ſeul avec votre ennemi:

De plus, le croiriez-vous, Seigneur, j'en ai frémi!

PHANOR.

Sort fatal!

L'ESCLAVE.

Mais bien-tôt par un coup d'induſtrie
La force de Samſon céde à mon grand génie.
Politiques, aux Rois vous valez des tréſors,
Les heureux changemens ſont dûs à vos efforts!
Pour délivrer ſon pere, il veut entrer lui-même
Dans la priſon, qu'on garde avec un ſoin extrême.
Il me force à l'ouvrir: à peine eſt-il entré,
Qu'à plus de douze tours je l'enferme à mon gré.
Il éclate, il fulmine, il commande, il menace;
Mais je tiens ſous la clef ſon orgueilleuſe audace.

PHANOR.

J'ignorois le ſuccès de ton activité,
Sois ſur que par mes dons...

L'ESCLAVE.

Je m'en ſuis bien douté.

PHANOR.

Mais pourquoi me cacher...

L'ESCLAVE.

Seigneur, c'eſt que perſonne
Ne pouvoit vous donner l'avis que je vous donne,
J'étois ſeul.

PHANOR.

Quoi! Samſon ſeroit en mon pouvoir!

L'ESCLAVE.

Ne vous preſſez point tant, Seigneur, vous allés voir.

PHANOR.

As-tu les clefs ſur toi?

L'ESCLAVE.

Les voici: mais qu'importe,

PHANOR.

Puiſque tu tiens les clefs...

L'ESCLAVE.

Oui: mais il tient la porte
Lui.

PHANOR.

Comment?

L'ESCLAVE.

Oui, vous dis-je: & ſans plus diſcourir,
Voyant qu'avec les clefs je refuſois d'ouvrir,
Il a fort prudemment uſé d'un ſtratagême.

PHANOR.

De quel?

L'ESCLAVE.

D'ouvrir la porte, avec la porte même.

PHANOR.

Mais je ne comprens pas...

L'ESCLAVE.

Vraiment je le crois bien;
Je ne le comprens pas non plus: & le moyen?
Cependant, je l'ai vu d'une démarche fiere,
Emporter à la fois & la porte & ſon pere:
Si vous ne m'en croyez allez à la priſon,
Vous n'y trouverez plus, ni porte, ni Samſon.
(*Il ſort.*)

SCENE II.

PHANOR, ARMILLA.

PHANOR.

LEs destins conjurez contre nous se déclarent,
Je pressens, mais trop tard, les maux qu'ils nous préparent;
Les Hébreux vont renaître, & je lis sur leurs fronts
L'âpre ressentiment qui venge les affronts.
Un seul homme, Armilla, renverse mon Empire;
Et ces Dieux immortels qui semblent y souscrire,
Loin de me seconder en ce désordre affreux,
Favorisent le bras qui s'éleve contre eux.
Ah! puisque leur secours au besoin m'abandonne...

ARMILLA.

Il est d'autres moyens que le hazard vous donne.
Employons l'artifice à perdre un criminel:
Tout n'est-il pas permis pour détruire Israël?
Samson trop aveuglé de son amour extrême,
Vous offre des secours contre sa valeur même:
Il aime Dalila, qu'elle flatte l'Hébreu;
Du secret de sa force il lui fera l'aveu.
Pour vaincre les rigueurs d'une Amante rebelle,
Il n'est point de secrets qu'un Amant ne revelle.
Engagez la Princesse à flatter son espoir,
Et Samson dès ce jour est en votre pouvoir.

PHANOR.

Dalila le trahir? la perfide l'adore.

ARMILLA.

Je ſçais quelle eſt pour lui l'ardeur qui la dévore;
Mais c'eſt ce même amour qui doit l'embarraſſer,
Dans le piége fatal que je vais leur dreſſer.
Oui, d'un ſoupçon jaloux il faut frapper ſon ame;
Attaquons avec art l'intérêt de ſa flâme:
Qu'elle apprenne aujourd'hui que pour d'autres attraits
D'un violent amour l'Hébreu reſſent les traits.
Samſon long-tems épris d'une autre Philiſtine,
A former ce projet, Seigneur, me détermine:
Feignons qu'à Tamnatée il a donné ſa foi;
Dalila va le perdre en ſon aveugle effroi.
Qu'elle céde un moment à ce ſoupçon funeſte,
Et les ſoins d'Armilla vous répondent du reſte.

PHANOR.

L'artifice peut-il entrer dans mes projets?

ARMILLA.

Vous le devez, Seigneur, au bien de vos Sujets.

PHANOR.

Qu'elle perde Samſon: mais dans cette entrepriſe
Que l'amour du devoir s'il ſe peut la conduiſe.

ARMILLA.

Je la vois.

SCENE III.

PHANOR, DALILA, ARMILLA.

PHANOR.

DAlila, Samſon victorieux
Arrive triomphant de nous, & de nos Dieux?
Mon camp eſt diſperſé, ce Guerrier implacable,
A tour fait ſuccomber ſous ſon bras redoutable.
Un reſte de ſoldats qui defendent le Fort,
Va bien-tôt à ſon tour ſubir le même ſort:
Acab lui-même en vain s'oppoſoit à ſa rage;
Contre un tel ennemi qu'auroit pû ſon courage?
Je n'ai plus à choiſir dans cette adverſité
Que la fuite, la mort, ou la captivité.
La mort eſt mon recours, & je dois une marque
Qui montre à mes Sujets le cœur d'un vrai Monarque;
Je vais, contre Samſon conduiſant mes débris,
Offrir à ſa fureur...

DALILA.

A Seigneur, je frémis!
N'expoſez point des jours....

PHANOR.

Que dites-vous, Princeſſe?
Quelle fauſſe pitié pour moi vous intéreſſe?
Epargnez-vous des pleurs forcez & ſuperflus:
Mon ſort n'eſt point l'objet qui vous touche le plus:
Et quoique votre amour cauſe nos infortunes;

Mes disgraces ici, ne nous sont pas communes.

DALILA.

Ah! ne m'accablez point de reproches affreux:
Si j'ai suivi, Seigneur, un penchant malheureux,
Mon amour immolé malgré sa violence,
Rend plus à la vertu, qu'il n'ôte à l'innocence.

PHANOR.

Ne pas s'abandonner au feu qui le surprend,
N'est point pour votre cœur un effort assez grand;
Dalila doit encor, pour effacer sa honte,
Perdre sans balancer l'ennemi qui la domte.
Ah du moins si vos yeux ont été destinez
A causer le trépas de tant d'infortunez.
Réparez-en le crime, & que ces mêmes charmes,
Qui causerent nos maux, finissent nos allarmes.
La force dont Samson nous accable aujourd'hui,
Consiste en un secret qui n'est sçu que de lui.
Flattez-le d'un himen, pour percer ce mistére,
Il est vaincu.

DALILA.

Non, non: c'est envain qu'on l'espére.
Pourrois-je, juste Ciel! par un coupable effort,
Luir ravir son secret, & lui donner la mort?
Quoi! de tant de Guerriers la valeur atiédie,
Ne sçauroit-elle agir que par ma perfidie,
Pourriez vous profiter de cette trahison?
Je vous ferois rougir en vous livrant Samson.

PHANOR.

Est-il contre un Hébreu de trahison honteuse?
Je connois les devoirs d'une ame généreuse,
Madame, & j'avois sçu même vous le tracer;
Mais une funeste amour vient de les effacer.
Osez-vous hésiter à trahir un impie?
Le Ciel en vous formant, vous fit son ennemie:

Ce ſont-là les égards qui doivent prévaloir;
Et la Religion eſt le premier devoir.
Les intérêts des Dieux ſont des ordres ſuprêmes.

DALILA.

Ils ont la foudre en main, qu'ils ſe vengent eux-mêmes;
Oui, les Dieux ſeuls ont droit d'exercer leur courroux,
Ce qui pour eux eſt juſte, eſt un crime pour nous.

PHANOR.

Du ſang de mes Ayeux vous avez reçu l'être:
A quelle marque helas! le faites-vous connoître?
Mon Trône chancelant, mes Sujets terraſſez,
Nos Autels abattus, & mes jours menacez;
Des Hébreux révoltez les barbares outrages,
Tout, n'offre à vos regards que de vaines images.
Pouvez-vous immoler à de coupables feux,
La Nature, les Loix, le devoir & les Dieux?
Ah Dalila! quel aſtre à votre ſort préſide,
Vous n'oſez vous réſoudre à punir un perfide,
Qui peut être à l'inſtant couronne ſes forfaits?
Et vous laiſſez périr de fideles Sujets?
Ce peuple dont le ſang coule pour vous défendre,
D'une main qu'il chérit ne peut-il rien attendre?
Qu'oppoſer à Samſon? nos plus braves ſoldats
Ont-ils pû ſoutenir les efforts de ſon bras?
Oui, ſans doute, un Démon anime ſon courage,
Lui donne cette force, & l'excite au carnage.
A perdre ce cruel tout vous doit inviter;
Cet amour que pour vous il faiſoit éclater,
Porte lui-même atteinte à votre renommée,
Puiſqu'enfin vous avez une Rivale aimée.
Eh quoi! vous vous troublez?

DALILA.

Dieux! qu'eſt-ce que j'entens?

SCENE IV.

PHANOR, DALILA, ACAB, ARMILLA.

ACAB.

AH Seigneur, menagez de précieux inſtans,
Samſon dans ſes projets n'a plus rien qui l'arrête,
A ſa témérité dérobez votre tête:
Je l'attens, & bien-tôt il marche ſur mes pas:
Conduiſez la Princeſſe, & ſauvez tant d'appas.

PHANOR.

Non, Acab, le deſſein que votre Roi médite,
Nous réſerve au triomphe, & non pas à la fuite.
Dalila, demeurez....

ACAB.

Vous me glacez d'effroi.

DALILA.

Seigneur.

PHANOR.

Voyez Samſon.

ACAB.

Ah grands Dieux!

PHANOR.

Suivez moi.

SCENE V.

DALILA, ARMILLA.

DALILA.

IMpitoyable ſort, ta fureur eſt comblée!
Des coups les plus affreux je me ſens accablée,
Mon courage y ſuccombe, & tu me fais ſouffrir!
Tous les maux qu'aux mortels ta rage peut offrir;
Tu me força d'aimer l'Hébreu qui nous opprime,
De cette paſſion volontaire victime,
Je ſuivis un devoir tyran de mes ardeurs:
Tout, juſqu'à ma vertu, ſignala tes rigueurs.
Cet amour toutefois, quoique ſans eſpérance,
Régnoit ſur mes eſprits avec tant de puiſſance,
Que mon cœur dégagé des vulgaires déſirs,
De ſa ſeule conſtance eut fait tous ſes plaiſirs.
Il falloit donc encor pour aſſouvir ta haine,
M'apprendre que Samſon vient de briſer ſa chaîne,
Et que trop foible, helas! pour pouvoir m'imiter,
D'un ſi parfait exemple il n'ait pû profiter.
L'ingrat en aime un autre? ô nouvelle fatale....
Dalila, croyois-tu trouver une Rivale?
(*à Armilla*)
Mais quel eſt cet objet qui trouble mon repos?

ARMILLA.

On dit que Tamnatée a ſoumis ce Héros.
Quel que ſoit ce rapport, il bleſſe votre gloire;
Mais ſans l'approfondir, gardez-vous de le croire:
Peut-être que le Roi, pour accabler Samſon,
Jette dans votre eſprit un injuſte ſoupçon;

Peut-être qu'enchanté d'une flâme nouvelle,
Samſon le juſtifie & vous eſt infidelle:
Ce doute en un inſtant peut-être dévoilé:
Exigez le ſecret dont on vous a parlé.
L'aveu d'un tel ſecret par qui ſeul il peut vaincre,
De ſa fidélité pourra ſeul vous convaincre;
Alors, ſans le trahir, vous tiendrez en vos mains
Et la gloire & le ſort du plus grand des humains.

DALILA.

Que me propoſes-tu....

ARMILLA.

S'il vous aime, Madame,
Doit-il rien menager pour vous prouver ſa flâme?

DALILA.

Et s'il peut réveler ce ſecret important,
J'en dois aux Philiſtins l'avis au même inſtant?

ARMILLA.

Non: deſabuſez-vous, & malgré nos maximes,
Vos ſoupirs pour Samſon deviendront légitimes.
Vous lui devez la vie: il faut qu'à ce bienfait,
Dans les cœurs généreux, céde tout autre objet.
Je dirai plus, Madame, envain nos loix s'oppoſent
A l'himen que les Dieux ſans doute vous propoſent:
L'état ſur ſon déclin vous oblige à ce choix,
Et Samſon triomphant impoſe d'autres Loix.
Ah! plût aux Immortels qu'un aveu ſalutaire
Vous fit de ſon ſecret ſeule dépoſitaire!
Vous ne douteriez plus du cœur de votre Amant,
La paix dans ces climats naîtroit en un moment;
Dalila garderoit ce ſecret qui le lie,
Et ſans perdre Samſon, ſauveroit ſa patrie.
Mais il vient, vos ſoupçons peuvent être éclaircis...

DALILA.

En ce cruel inſtant, mes vœux ſont indécis.

ARMILLA.

Ecoutons leurs discours... faites qu'il se déclare
Dieux que nous implorons, livrez-nous ce Barbare!

SCENE VI.

SAMSON, DALILA, *assise.*

SAMSON *sans voir Dalila.*

JE n'ai jusqu'à présent triomphé qu'à demi,
Si je ne vois tomber mon plus grand ennemi;
Envain à mes regards sa lâcheté le cache,
Du sein de son Palais il faut que je l'arrache;
Et je ne puis du Ciel accomplir les Décrets,
Qu'en joignant aujourd'hui le Monarque aux Sujets.
Oui, tu verras périr, trop ingrate Princesse,
Les indignes objets de toute ta tendresse,
Toi-même tu devrois en proye à ma fureur...

DALILA.

Ne cherche pas plus loin, frape, voila mon cœur:
Que ta main par pitié me prive de la vie;
Termine les malheurs dont elle est poursuivie:
De tes bontez pour moi j'attens ce dernier trait,
Bien plus cher à mes yeux que ton premier bienfait.

SAMSON.

Qu'anonce ce discours? est-ce remords ou crainte?
Est-ce un nouvel effet de quelque lâche feinte?
Ou le jour qui nous luit te paroît-il affreux,
Parce que tu le dois à mes soins généreux?
Mais dis-moi cependant, qui te forçoit cruelle,
A feindre les transports d'une ardeur mutuelle?
Pourquoi flatter l'espoir de mon amour naissant,

Et redoubler mes feux en les applaudiſſant?
Car enfin tu m'as fait l'aveu de ta tendreſſe,
Et quoiqu'alors ton cœur condamnât ſa foibleſſe,
M'en invitoit-il moins à ſuivre tes apas?
Toute femme à nos vœux oppoſe des combats;
Mais malgré les terreurs dont elle eſt allarmée,
Quand elle dit qu'elle aime, elle veut être aimée.
Etoit-ce pour orner le char de mon Rival,
Que tu feignois....

DALILA.

Samſon, que tu me connois mal:
De quoi m'accuſes-tu, parle, quel eſt mon crime?
Oſes tu m'en faire un d'un effort magnanime?
J'ai refuſé ta foi; loin de t'en irriter,
Plains moi, puiſque mon cœur brûloit de l'accepter?
Mais pouvois-je, au mépris de nos Loix, de ma gloire,
Aux yeux de l'Univers avouer ta victoire?
Ce plaiſir m'eſt ravi par les Dieux ennemis,
Et flattoit trop mes vœux pour qu'il me fut permis.

SAMSON.

Ce dehors ſpécieux n'a rien qui m'éblouiſſe,
Et ne peut me cacher le fond de l'artifice;
Si tu te crus forcée à refuſer ma foi,
Il falloit tout quitter, ne pouvant être à moi;
Il falloit renoncer à l'hymen qui te lie,
Pour impoſer ſilence à ma flâme trahie:
Victime, comme toi, des Loix, de ton devoir,
J'aurois en gémiſſant admiré leur pouvoir.
Mais accepter la main d'un Rival que j'abhorre....

DALILA.

D'un ſoupçon outrageant tu m'accables encore?
Barbare, n'ai-je pas ſuivi ſans héſiter,
Les leçons qu'avant toi, mon cœur ſçut me dicter?
Que parles-tu d'hymen....

SAMSON.

Je ſçais tout, infidelle!
De la bouche d'Acab je tiens cette nouvelle.
Tu voudrois me cacher un ſi honteux ſecret,
Mais il a trop d'orgueil pour être Amant diſcret.
Cours, & que ſans tarder, cette union parfaite
Aux Autels de tes Dieux célébre ma défaite:
Va lui donner le prix de ſes nobles travaux!

DALILA.

Les amans doivent-ils en croire leurs rivaux?
J'épouſerois Acab! moi, dont l'indifférence
A ſes feux pour jamais ravit toute eſpérance?

SAMSON.

Acab ne ſera point ton Epoux?

DALILA.

Qu'à tes yeux,
Puiſſe m'anéantir la colere des Cieux....
Dois-je te raſſurer par un ſerment terrible?
Crois-en plutôt ce cœur, pour toi ſeul trop ſenſible,
D'autres feux que des tiens peut-il être ſurpris?

SAMSON.

Vous redoublez celui dont le mien eſt épris;
Mon bonheur eſt parfait, & Dalila fidelle
A mes tendres regards paroît encor plus belle.
(*Il ſe jette à ſes genoux.*)
Princeſſe, à mon amour pardonnez mon courroux,
Que j'en puiſſe expier le crime à vos genoux,

DALILA.

Ah foible Dalila! le ſoin de me défendre
M'entraînoit malgré moi vers un penchant trop tendre,
Et l'ingrat, dont mon cœur devroit ſe défier,
Me force à cet inſtant à me juſtifier.
Samſon à mes genoux...Quoi! j'y ſouffre un impie!

Un meurtrier! couvert du ſang de ma patrie:
Va, porte à ma Rivale un criminel encens:
Sur mon cœur déſormais qu'eſt-ce que tu prétens?
Ceſſe de décevoir une Amante irritée.

SAMSON.

Oui, Madame, il eſt vrai, j'ai ſervi Tamnatée,
Et mon pere forçant mes vœux à ſe trahir,
M'ordonna de l'aimer, je feignis d'obéir,
Mais....

DALILA.

Qui m'aſſurera qu'elle n'eſt point aimée,
Et que pour Dalila ton ame eſt enflâmée?
Mais que dis-je: comment pourrois-je m'en flatter?
Par quels traits ton amour prit-il ſoin d'éclater?
L'horreur, le deſeſpoir, qui ſuivent tes ravages,
Le meurtre, la fureur, te tiennent lieu d'hommages;
Le ſang des Philiſtins qui coule ſous mes pas,
Eſt le ſeul ſacrifice offert à mes apas.
Tandis qu'en ta faveur la plus vive tendreſſe,
Contre un Héros qui m'aime aujourd'hui m'intéreſſe;
Que pour mieux te garder une conſtante foi,
Je trahis les bontez de Phanor, de mon Roi;
Et tandis qu'inſenſible aux maux de ma patrie,
Je ſemble en t'écoutant approuver ta furie;
Et que ſçais-je! tandis qu'on te laiſſe eſpérer
Une main dont le tems auroit pû t'aſſurer...
Qu'ai-je dit!

SAMSON.

Ah, Madame! ah Princeſſe charmante,
Je ſerois poſſeſſeur de ce bien qui m'enchante!
Dalila, commandez, il n'eſt point de devoir
Que je ne puiſſe enfraindre après un tel eſpoir;
Mon bras aux Philiſtins ne ſera plus funeſte,

D'un peuple assez puni j'épargnerai le reste.
Je promets tout.

DALILA.

Samson, ces transports empressez,
Pour rassurer mon cœur ne parlent point assez:
Ma défiance exige une preuve plus forte;
Sçachons si ton ardeur sur mes doutes l'emporte?
Je veux que mon Amant développe à mes yeux
Des forces de son bras le point mistérieux.
Dois-tu ce don funeste aux Puissances suprêmes?

SAMSON.

Que me demandez-vous! ô Ciel!

PHANOR.

Rien, si tu m'aimes:
Pourquoi frémir Samson? un Amant généreux
A-t-il quelque secret pour l'objet de ses vœux?

SAMSON.

Le mien ne peut céder à l'excès de ma flâme:
En vous le confiant je me perdrois, Madame.

DALILA.

Que crains tu? que ma bouche ose le publier?
Que jusqu'à te trahir je puisse m'oublier?
Cruel, plus ce secret intéresse ta vie,
Et plus à le garder, mon amour me convie.

SAMSON.

Princesse, épargnez-vous un inutile effort.
Si ce fatal secret n'entraînoit que ma mort.....
Mais, Madame, à lui seul ma gloire est attachée,
D'une honte éternelle elle seroit tachée;
A tout autre péril je m'offre sans regret,
Je vous accorde tout, laissez-moi mon secret.

DALILA.

Perfide! c'en est trop: je vois ce qui t'arrête,
Ton infléxible cœur méprise sa conquête:

Je t'offrois un moyen de me désabuser,
Je n'exigeois qu'un mot, tu m'oses refuser!
Grace au Ciel, tes mépris de mon sort m'éclair-
cissent:
C'est par eux il est vrai que les Dieux me punissent;
Mais qui pouvoit choisir un Hébreu pour Amant,
Etoit digne en effet, d'un pareil châtiment.
Va loin de mes regards remplir ta destinée,
Je suspens trop long-tems ta fureur effrénée;
Hâte-toi de porter la mort en ce Palais,
Retourne à ma Rivale: & ne me vois jamais.
(*Elle sort.*)

SAMSON.

Dalila, demeurez: où fuyez-vous, cruelle?
Suivons-la...que résoudre?....on me croit infidelle.
Allons...il faudra donc tout lui sacrifier?
Non. Mais employons tout pour nous justifier.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre représente le Palais du Roi des Philistins.

PHANOR, ARMILLA.

PHANOR.

SE peut-il qu'à ce point les Dieux me faforisent!
Ton oreille, ou tes yeux, sans doute te séduisent.

ARMILLA.

Non, Seigneur, si le sort ne trahit mon espoir,
Votre ennemi sans force est en votre pouvoir;
C'en est fait, il périt, & le même artifice
Qui trompe Dalila, le conduit au supplice.
Je l'ai vu quelque tems prêt à se dérober
Au piége dangereux où je l'ai fait tomber;
J'ai vu de ses refus la Princesse irritée,
Lui reprocher ici, ses feux pour Tamnatée:
Elle sort: il la suit dans son apartement;

Et ce Guerrier farouche y vole en foible Amant.
Dans les détours obſcurs d'une ſecrette iſſuë,
J'écoute leurs diſcours ſans crainte d'être vuë.
Il tombe à ſes genoux, tremblant, irréſolu;
Et je le vois enfin où je l'avois voulu.
Pour ſe juſtifier plus ſes tranſports éclatent,
Et plus de Dalila les ſoupçons les combatent;
Il ne peut la convaincre à moins de réveler,
Ce ſecret important qu'il s'obſtine à céler.
Il feint de s'y réſoudre, & ſa trompeuſe adreſſe,
Croit par de faux aveux éblouir la Princeſſe;
Mais elle en reconnoît auſſi-tôt le détour,
Et l'on ne peut tromper un véritable amour.
Aux larmes, aux ſoupirs, les reproches ſuccédent;
Samſon en eſt troublé, ſes intérêts y cédent,
Il avouë en tremblant que c'eſt dans ſes cheveux,
Que réſide ſa force & l'eſpoir des Hébreux.
On eut dit, que du Ciel la foudre toute prête,
Attendoit cet aveu pour fondre ſur ſa tête;
Il tombe enſeveli dans un profond ſommeil,
Et ſemble de vos coups attendre ſon reveil.

PHANOR.

Acheve.

ARMILLA.

En ce moment, je cours à la Princeſſe,
J'affecte en lui parlant une ſombre triſteſſe,
Ah Madame! lui dis-je, épargnez vous des ſoins
Qui vous feroient rougir s'ils avoient des témoins;
Envain de ſon amour vous vous étiez flattée,
Et ſi l'on croit le bruit que répend Tamnatée,
Elle ſeule en ſon ſein renferme ce ſecret,
Et vos larmes ici n'auront eu nul effet.
L'Hébreu, s'il a parlé, doit vous avoir trompée.
D'un doute vraiſemblable elle eſt ſoudain frappée,

Et

Et rappellant alors, tout ce qui s'eſt paſſé,
Oui, dit-elle, il me trompe, il a trop balancé,
Le perfide à l'inſtant, pour raſſurer mes craintes,
Se ſervoit lâchement des plus honteuſes feintes;
Son eſprit inventoit mille détours nouveaux,
Et ſon dernier aveu ſans doute eſt le plus faux.
Je ſaiſis ce moment qui me paroît propice:
Que ſans perte de tems Dalila s'éclairciſſe,
Ajoutai-je; voyez ſi l'Hébreu vous dit vrai,
Votre repos, Madame, exige un tel eſſai:
S'il vous a découvert le fonds de ce miſtere,
A tous les Philiſtins votre amour doit le taire,
Vous garderez alors le ſecret d'un époux;
Si Samſon eſt ſincere, il eſt digne de vous.
Je la vois chanceler, & mon adreſſe étale,
Le plaiſir de confondre une indigne Rivale:
Là, divers mouvemens agitent ſon eſprit,
D'amour, de ſoins jaloux, de honte, & de dépit:
Elle ſe rend enfin, & ma main généreuſe,
A tranché par ſon ordre une treſſe odieuſe,
Et par ce coup heureux je rends ce que je dois,
A ma Religion, à l'Etat, à mon Roi.

PHANOR.

Que ne te dois-je point? ma garde diſperſée,
Doit par les ſoins d'Acab, être ici ramaſſée,
Allons voir ſi le Ciel appaiſe ſes rigueurs,
Et ſi ce jour augmente, ou finit nos malheurs.

(Il ſort avec Armilla.)

SCENE II.

Le Théâtre repréſente l'apartement de Dalila.

SAMSON *endormi*, DALILA.

DALILA.

QUelle ſoudaine horreur, quelles triſtes images,
Rempliſſent mes eſprits de funebres préſages!
Qu'ai-je fait, malheureuſe! & pourquoi ce Héros
Eſt-il enſeveli dans un ſi long repos?
Quoi! je l'aurois trahi! funeſte jalouſie,
Soupçons injurieux, vous lui coutez la vie....
Il ne m'a point trompée: & s'il a combattu,
Il prévoyoit le coup dont il eſt abattu.
Cruelle! applaudi-toi, contemple ta victoire,
Tu viens de lui ravir ſa ſureté, ſa gloire.
Ah perfide Armilla! tes conſeils odieux
Lui raviſſent un don qu'il a reçu des Cieux:
Ma crédule foibleſſe a donné dans le piége,
Et je me ſuis fiée à ta main ſacrilége.
Mais, quels troubles nouveaux agitent mes eſprits!
Sans doute aux Philiſtins elle aura tout appris.
Et je les vois déja fiers de leurs avantages,
Venger cruellement leur fuite & leurs outrages,
Aſſouvir leurs fureurs, & combler mon effroi,
Ils viennent tous en foule... Ah Samſon ſauve-toi!
Pourroit-elle à ce point porter la barbarie?
La fidelle Armilla ne m'aura point trahie,
Elle ſçait qu'un ſeul mot cauſeroit mon trépas,
Je la ſoupçonne à tort... Mais je ne la vois pas

Juſte Ciel! en ces lieux quelle troupe s'avance,
Et garde en approchant un farouche ſilence?
Mon Amant va périr.... arrêtez Aſſaſſins!
Samſon éveille toi, voila les Philiſtins!

SCENE III.

PHANOR, SAMSON, DALILA, ACAB, ZAMEC, PHILISTINS *qui ſaiſiſſent Samſon.*

SAMSON *veut ſe défendre & tombe.*

Dieu, je l'avois prévû, mon imprudence impie,
A fait tomber ſur moi ta main appeſantie:
A mon indigne ardeur, ce prix étoit bien du:
Triomphe Dalila, c'eſt toi qui m'as perdu.
N'affecte point, cruelle, une douleur frivole;
Qui commet les forfaits aiſément s'en conſole.

PHANOR.

Qu'on rempliſſe, ſoldats, l'ordre que j'ai donné:
Au temple, où je l'attens, que l'Hébreu ſoit traîné,
Que ſes yeux ſoient privez du jour qui les éclaire,
Que ſans perdre la vie il perde la lumiere,
Qu'il ſente par dégrez les rigueurs de ſon ſort.
Il eſt trop criminel pour recevoir la mort.

DALILA.

Demeurez un moment! un autre ſacrifice
Doit ici de l'Hébreu devancer le ſuplice,
Et Dalila, Seigneur, va l'offrir à vos yeux:
Reçois en cet inſtant mes éternels adieux,
Samſon, mais garde-toi d'outrager ma mémoire,

Impute à d'autres mains une action ſi noire :
De funeſtes ſoupçons lâchement ſuſcitez,
Dans un piége imprévu nous ont précipitez.
La perfide Armilla conduiſoit cette trame,
Ses diſcours impoſteurs, ont effrayé mon ame ;
Elle a tout obtenu de mon cœur allarmé,
Et je te perds enfin, pour t'avoir trop aimé.
Je voulois de tes feux une entiere aſſurance,
J'ai fait de ton ſecret l'affreuſe expérience,
Elle nous a trahie : & nos Dieux en courroux
Puniſſent un amour qui les offenſoit tous.
Tu m'as donné du tien une marque évidente,
Et je te dois du mien une preuve éclatante :
La voila.

(*Elle ſe tuë.*)

PHANOR.

Juſtes Dieux !...

ACAB.

Princeſſe !

DALILA.

Laiſſez moi :
Je ne rends à Samſon qu'un ſang que je lui dois.
N'euſſai-je aucune part aux revers qu'il eſſuye,
Ses malheurs ſuffiroient pour m'arracher la vie...
Deſtin, ſois ſatisfait, ton abſolu pouvoir,
Malgré moi ma forcée à ſuivre un faux devoir ;
Ainſi de tes décrets l'injuſte violence
Sur les foibles humains ſignale ta puiſſance,
Et me fait immoler en ce funeſte jour
Mon Amant à mes Dieux, ma vie à mon amour.

(*On l'emporte.*)

PHANOR.

Falloit-il que ta mort, Princeſſe infortunée,
Marquât d'un deuil ſiniſtre une telle journée ;

Et que mon triſte cœur ne goutât qu'à demi,
Le plaiſir d'accabler un barbare ennemi!

ACAB.

C'en eſt donc fait, le Ciel, pour me livrer la guerre,
Après tant de rigueurs n'a plus que ſon tonnerre.
Lancez-le, Dieux cruels, j'en attens les éclats,
Moins terribles pour moi que cet affreux trépas.
A quels regrets honteux la perfide me livre!
Quoi! c'eſt pour mon Rival qu'elle ceſſe de vivre!
Et le fatal objet de mon juſte courroux,
N'eſt plus qu'un vain fantôme, indigne de mes coups.

(*Il ſort.*)

SCENE IV.

SAMSON, PHILISTINS.

SAMSON.

SI des crimes, helas! j'ai rempli la meſure,
Vous égalez, Seigneur, la vengeance à l'injure.
Quel ſpectacle ſanglant a frapé mes regards?
Vos juſtes châtimens s'offrent de toutes parts,
Et votre main ſe ſert pour augmenter ma peine,
De l'objet de mes vœux, & de ceux de ma haine.
Tout eſpoir m'abandonne, & mes eſprits confus...
(*Appercevant ſon pere.*)
O Ciel! voila le coup que je craignois le plus.

SCENE V.

SAMSON, EMANUEL, PHILISTINS.

EMANUEL.

JE ne vous croirai point, vous me trompez, perfides....
Offre-toi, cher Samson, à mes regards avides:
Mais c'est lui que je vois ... quoi! mon fils enchaîné!
L'esprit du Dieu vivant, l'a donc abandonné?
Par quel crime... Israël, ç'en est fait: tu succombes;
Et dans tes premiers fers pour jamais tu retombes,
Ce traître t'y retient malgré l'ordre du Ciel.
Malheureux, qu'as-tu fait!...

SAMSON.

Cessez Emanuel:
Les maux dont je prévois les horribles approches,
M'ont déja fait sentir l'aigreur de vos reproches;
Et si vous me voyez en proye à la douleur,
Ce n'est pas de Samson que je plains le malheur.
Adieu, je vais subir le sort qu'on me prépare,
Et braver les rigueurs d'une supplice barbare:
Quoique leur cruauté puisse s'être promis,
Je ne tremblerai point devant mes ennemis!
Je suis toujours le même, & la main qui m'outrage
M'a privé de ma force, & non de mon courage:
Ne me retirez point votre amour paternel:
On est assez puni quand on est criminel.

(On l'emmene.)

SCENE VI.

EMANUEL *ſeul.*

OH terrible moment ! mon fils, tu me déſarmes ;
Malgré tout mon courroux tu m'arraches des larmes :
Je ne puis ſans frémir enviſager l'horreur....
Mais, dois-je reſſentir une indigne terreur ?
Non, ce n'eſt plus mon fils, c'eſt un lâche, un profane,
A d'éternels affronts lui-même ſe condamne ;
Il ſera le mépris de la poſterité,
Lorſqu'il pouvoit prétendre à l'immortalité.
Hé bien ! va recevoir le prix qu'on te deſtine,
La perte d'un méchant n'eſt point notre ruine.
Epuiſe ton courroux ſur ce fils malheureux,
Mais épargne, Seigneur, le reſte des Hébreux !
Je verrai d'un œil ſec, ſa honte & ſon ſuplice,
Puiſqu'ils pourront du moins ſervir à ta juſtice.

SCENE VII.

L'ESCLAVE D'ACAB *ſeul, avec les cheveux & le caſque de Samſon.*

MA force redoutable, & mon courage altier,
Brulent de s'eſcrimer par quelque exploit guerrier.
Ces cheveux que je viens de greffer ſur ma tête,
Vont me faire marcher de conquête en conquête;
Si je tenois l'Hébreu! nous verrions à préſent,
De ſon bras ou du mien quel eſt le plus peſant.
Il m'a fait un affront qu'à peine je digere:
Je ſuis très-délicat ſur pareille matiere.
Je vais pour me venger attaquer ce félon,
De mon bras allongé lui demander raiſon.
(*Il feint d'être attaché.*)
Il eſt bon cependant de connoître ma force,
Donnons à cette chaîne une terrible entorſe:
Briſez-vous, fers honteux...La peſte! quel poignet!
(*Il fait comme s'il étoit entouré de ſoldats.*)
Pour mieux les écarter, faiſons le moulinet.
Périſſez Philiſtins... Mais vraiment je m'abuſe,
Non, ne périſſez pas; je vous demande excuſe,
Vous êtes mes amis, & c'eſt ſur les Hébreux
Que doit tomber l'effort de mon bras valeureux?
(*Voyant un fauteuil.*)
Courons....mais quel rocher s'oppoſe à mon paſſage?
A prendre le grand tour crois-tu que l'on m'engage?
(*Il le renverſe.*)
Renverſons cet obſtacle, applaniſſons ce roc.

Quelle force! il n'a pu réſiſter à ce choc.
(*Il aperçoit un poulet d'Inde.*)
Ne tardons plus... ahy, ahy, quel monſtre ſe préſente!
Malepeſte! un griffon... cet aſpect m'épouvante.
Ses griffes & ſon bec pourroient m'incommoder...
Que dis-tu Samſonnet? Il le faut aborder:
Quel qu'en ſoit le péril... c'eſt à moi d'en découdre,
Par derriere, en poltron?... je ne puis m'y réſoudre.
Mais il me poche l'œil ſi je vais par devant,
Il eſt ferme par tout... il faut le prendre en flanc.
Je le tiens... ces cheveux produiſent des merveilles!
Et pourrons déſormais garantir mes oreilles.
Eh bien, te voila pris, malheureux animal;
Tu touches à préſent à ton terme fatal:
Car enfin aux griffons je ne fait point de grace,
Et je vais d'un ſeul coup, t'aſſommer ſur la place.
Déchirons-le... ah je ſuis attendri de ſes pleurs,
Et toujours la pitié régna dans les grands cœurs.
Je te garde une place en ma ménagerie.
Si pourtant nous allions dans quelque hôtellerie,
J'y pourrois retrouver mon apétit perdu,
Ce griffon paroît tendre, il eſt aſſez dodu.
Allons..., mais dans le temple ils m'attendent... n'importe:
La raiſon de la faim eſt toujours la plus forte.
Que j'aurai de plaiſir à plumer cet oiſeau!
Servez-moi de trophée agréable fardeau.
(*Il met ſur ſes épaules le dindon & ſa batte, à l'imitation de Samſon, qui porte ſon pere & les portes de la priſon.*)

SCENE DERNIERE.

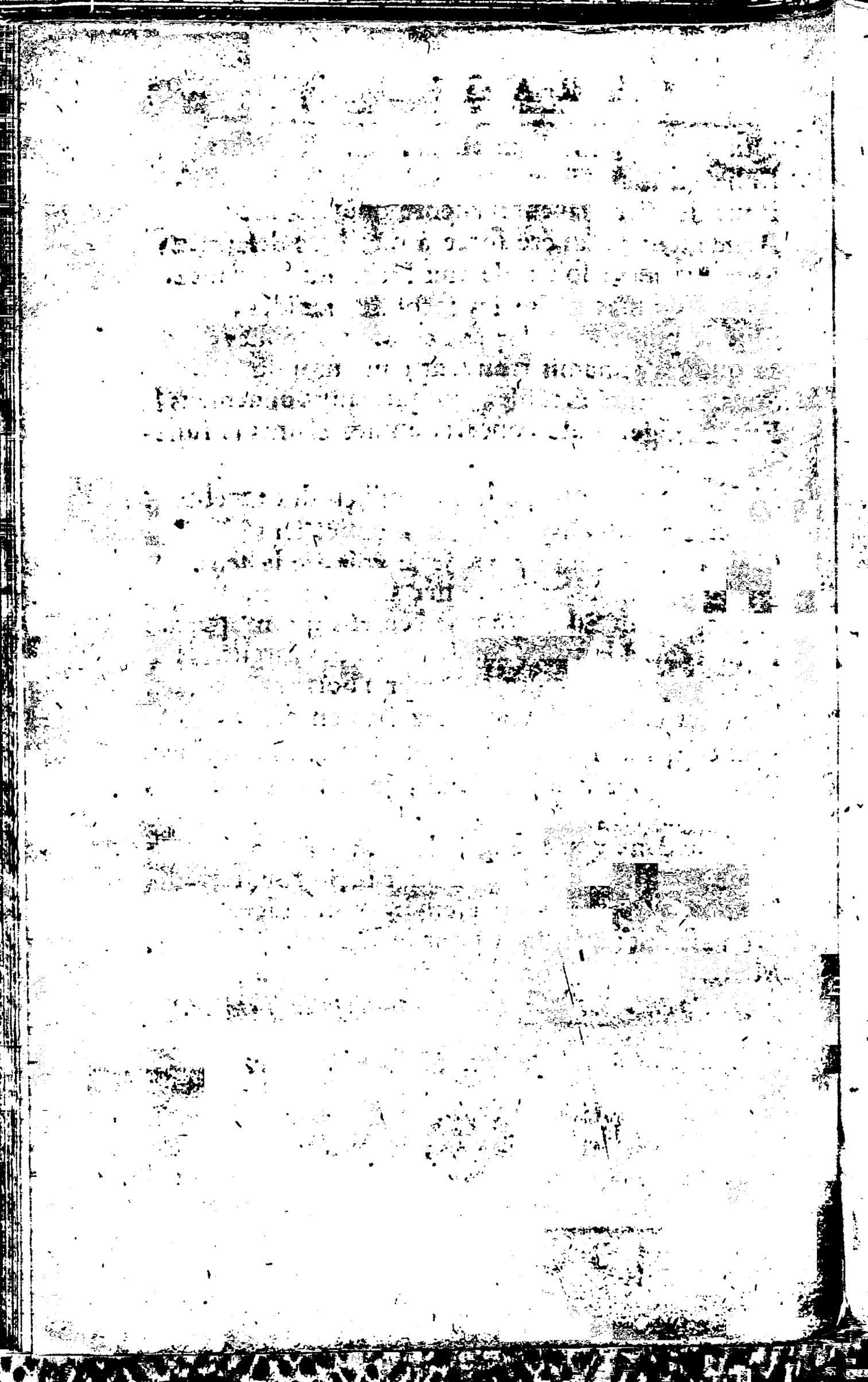
Le Théâtre repréſente le Temple de Dagon, où le Roi & toute ſa Cour ſont aſſemblez.

SAMSON *ſeul.*

ENfin tout eſt détruit, & ma gloire effacée,
N'offre qu'un dur reproche à ma triſte penſée:
Samſon qui ſe voyoit l'effroi des Philiſtins,
Lui-même à ſes Tyrans a livré ſes deſtins.
Il pouvoit d'Iſraël rétablir la puiſſance,
Et du Dieu qu'il adore achever la vengeance...
O regrets ſuperflus!... les Hébreux conſternez,
N'en ſeront déſormais que plus infortunez,
C'eſt ta juſtice, ô Ciel! qui creuſa les abîmes
Où m'ont fait trébucher des feux illégitimes!
Oui, quel que ſoit le poids dont m'accable leur faix,
Mes malheurs ſont encor trop doux pour mes forfaits.
Mais c'eſt ici le Temple où ce peuple infidelle,
Vient offrir à Dagon une foi criminelle;
Où moi-même, je ſuis en eſclave attaché,
Victime des remords qu'enfante le péché:
Grand Dieu! dont les décrets du haut de l'Empirée
Réglent de notre ſort la gloire & la durée,
Dont le moindre regard juſqu'au fond de nos cœurs
Dévoile l'artifice & confond les erreurs!
Si le mien eſt rempli de cette confiance,
Que le vrai repentir donne avec l'eſpérance;
Si je n'aſpire plus qu'aux ſublimes plaiſirs,

Qui du juſte Abraham enflâmoient les déſirs ;
Enfin, ſi mes projets ne tendent qu'à ta gloire,
Pour derniere faveur : encore une victoire !
Rends leur premiére force à mes bras deſarmez,
Que ma mort ſoit utile aux Hébreux opprimez.
Anime de mes mains les ſecouſſes rapides,
Que je puiſſe ébranler ces colomnes ſolides,
Et que tes ennemis trouvent leurs monumens,
Sous ces murs écroulez, juſques aux fondemens !
Fais changer leurs concerts en des clameurs funébres !
Mais, quel rayon me luit au milieu des tenébres ?
Eſt-ce l'Eſprit Divin qui ranime mes ſens ?
Oui, je n'en doute plus, je le vois, je le ſens.
Sa bonté daigne encor ſe fier à mon zéle,
A venger ſon Saint Nom je l'entens qui m'appelle :
Il me rend à la fois, ma force & ma fureur....
Je vais de votre culte enſevelir l'horreur,
Funeſtes ennemis ! vous allez être en proye,
Aux coups du bras vengeur qui ſur vous ſe déploye.
Plein de joye, aujourd'hui, je deſcens chez les morts,
Puiſque dans votre ſang je lave mes remords.
Trop heureux, ſi le Dieu dont la main vous terraſſe,
Vouloit avec mes jours éteindre votre race.
C'en eſt fait : périſſons pour le Dieu des Hébreux.
Meurent les Philiſtins ! & Samſon avec eux !
(*Il ébranle les colonnes & renverſe le Temple.*)

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



ZENEIDE

COMÉDIE

EN VERS

ET

EN UN ACTE

Avec un divertissement.

Par Mr. de CAHUSAC, Sécrétaire des Commandemens de S. A. S. Monseigneur le Comte de Clermont, Prince du Sang.



A LA HAYE,
Chez P. Gosse & Compagnie.

MDCCXLVII.

BIBLIOTHECA REGIA
MONACENSIS

ACTEURS.

LA FE'E.

ZE'NE'IDE.

GNIDIE.

OLINDE.

Troupe de Danseurs.

ZE'NE'IDE

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LA FE'E, ZE'NE'IDE.

LA FE'E.

VOus voila, Zénéide, un peu dédommagée,
De la retraite où vous vivez ici.
Mais d'où naît le nouveau ſouci,
Où votre ame paroît plongée?
Je vous ai tranſportée en des lieux embellis,
Par l'Art, la Nature & les Graces:
Et cependant dans vos yeux attendris,
D'une vive douleur je retrouve les traces?....
Vous ſoupirez? Avouez franchement,
Que la Fête pour vous avoit quelque agrément.
Le Bal vous amuſoit; ce Palais vous ennuie.

ZE'NE'IDE.

Fée aimable, il eſt vrai; tous ces nouveaux objets,
Avoient pour moi quelques attraits:
Mais je vous ai d'abord ſuivie.

LA FE'E.

J'en conviens; mais en ſoûpirant,
Vous regardiez, en le quittant,
Avec des yeux de deſir & d'envie,
Ce Bal pour vous trop attrayant. . . .
Zénéïde, je vois votre ame toute nuë;
J'y lis des ſecrets dangereux,
Qui ſe dérobent à vos yeux,
Et qui tous ont frappé ma vûë.

ZE'NE'IDE *troublée.*

O Ciel! Qu'ai-je donc fait de mal?
Auprès de vous j'ai vû le Bal,
Sur le Gradin, où vous m'aviez placée.
C'eſt tout, je crois. . . .

LA FE'E.

Et cet air de courroux,
Que vous m'avez montré, quand je vous ai forcée
De garder ce maſque jaloux,
Qui malgré la foule empreſſée,
Des curieux qui rodoient près de nous,
Et plus encore malgré vous,
Aux regards vous tenoit cachée?

ZE'NE'IDE.

Il eſt vrai, vous m'avez fachée. . . .
Et la chaleur du Bal. . . .

LA FE'E.

Vous ne la ſentiez plus,
Quand pour cette raiſon j'ai voulu diſparoître.

ZE'NE'IDE *vivement.*

Mais pourquoi ces ſoins ſuperflus?
Pourquoi refuſez vous de me faire connoître?
Je vous dois tout; & je ne vis jamais,
Ceux de qui le Ciel m'a fait naître:
C'eſt de votre pouvoir que je tiens mes attraits.
Puis-je trop chérir vos bienfaits?
M'en parer, c'eſt les reconnoître.

LA FE'E.

Et vos vœux ſeroient ſatisfaits,
Si vous aviez fait voir cette reconnoiſſance,
A ce jeune inconnu, dont l'aimable préſence...

ZE'NE'IDE.

Oh! Madame, je ſçais ſon nom.

LA FE'E.

Sçait-il le votre; & de quelle façon
Ma tendreſſe a pris ſoin d'élever votre enfance?

ZE'NE'IDE.

Il m'a tout demandé; mais avec tant d'inſtance...

LA FE'E.

Que vous avez tout dit?

ZE'NE'IDE.

Olinde eſt ſi preſſant,
Il me prioit ſi tendrement,
Qu'il a vaincu ma réſiſtance.
Mais j'ai mal fait peut-être?

LA FE'E.

Il eſt donc à vos yeux

Bien intéreſſant, bien aimable?

ZE'NE'IDE.

Madame, il eſt charmant.

LA FE'E.

Peut-être dans ces lieux,
Il s'eſt montré dans un jour favorable:
Et ſi vous le connoiſſiez mieux....

ZE'NE'IDE.

Il me plairoit ſans doute davantage.
Bien d'autres m'ont parlé; mais leur air, leur langage,
Leur gayeté, leur ton & leurs ſoins,
Leur empreſſement à me plaire,
Ont juſtement fait le contraire.
Ils avoient tant d'eſprit....

LA FE'E.

Olinde en a-t-il moins?

ZE'NE'IDE.

Je ne ſçai (car je ſuis ſincére)
Mais avec lui je croyois en avoir.
Quand je parlois, ſes yeux me faiſoient voir
Qu'il goûtoit un plaiſir extrême.
Tous les autres de bonne foy,
Me paroiſſoient contens d'eux-même;
Lui ſeul ne l'étoit que de moi.

LA FE'E.

Je le vois, il eſt temps de rompre le ſilence;
Votre ſort va ſe déclarer.
On peut ſouvent par la prudence,
Des Aſtres corriger la maligne influence,
L'éviter, ou la réparer.

Et si votre bonheur n'est pas en ma puissance,
Je dois au moins vous éclairer.
Dans un moment Olinde va paroître.

ZE'NE'IDE,

Quoi, Madame, dans ce Palais? ...
Quoi, tout-à-l'heure je verrois? ...

LA FE'E.

Il vous verra trop tôt peut-être.
Zénéïde, vous ignorez
Que ce penchant qui vers lui vous entraîne,
En le quittant cette cruelle peine,
Ce plaisir à le voir que vous vous figurez,
Tous ce que vous craignez, ce que vous désirez,
Est le premier accès d'une passion vive
Dont votre ame tendre & naïve
Brûlera tant que vous vivrez.
L'Amour, dans votre cœur, en un mot, vient d'éclore.

ZE'NE'IDE.

L'amour! Seroit-ce un mal? Est-ce un bien? Je l'ignore.

LA FE'E.

Il peut causer le malheur de vos jours.

ZE'NE'IDE.

Vraiment ma frayeur est extrême.

LA FE'E.

Mais si votre Olinde vous aime
D'un amour qui dure toûjours,
Comptez sur un bonheur extrême
Dont rien n'alterera le cours.

ZE'NE'IDE.

Mais en ce cas l'Amour n'eſt pas ſi redoutable?

LA FE'E.

Vous ſçavez, je le vois, que vous êtes aimable?

ZE'NE'IDE.

Eh mais... Peut-être Olinde m'aimera,

LA FE'E.

Puiſqu'il eſt homme, il changera.

ZE'NE'IDE.

Ah! je n'en doute point, je ſerai malheureuſe.
Je ne ſçaurai jamais changer.

LA FE'E.

Ce n'eſt pas tout. Une loi rigoureuſe
Menace vos jours d'un danger
Dont tout mon Art ne peut vous dégager.
Apprenez des ſecrets que je ne dois plus taire.
Dès que vous reçûtes le jour,
J'accourus; je vous vis avec des yeux de Mére;
Et trop aveugle en mon amour;
D'un préjugé fatal ſuivant l'extravagance,
Penſant en femme enfin, je crûs que la beauté
Pour notre ſexe étoit le bien par excellence,
La ſuprême félicité.
Ainſi j'épuiſai ma puiſſance,
Pour vous doüer de tous les vains attraits
De la plus brillante figure.
Tout mon art me ſervit pour embellir vos traits;
J'abandonnai le reſte à la nature.
La Fée Urgande en ce moment parut:
Mon ame à ſon aſpect s'émut;
Ses regards menaçans m'annonçoient ſa colére.

„Tu connoîtras un jour comme l'on doit aimer,
(Me dit-elle d'un ton ſévére)
Par mes reſpects je crus en vain la déſarmer.
Elle approche de vous, vous touche, vous embraſſe;
J'ignore ſi c'étoit ou faveur, ou diſgrace,
Q'Urgande alors verſoit ſur vous;
Mais par les maux dont elle vous menace,
Je dois juger de ſon courroux.

ZE'NE'IDE.

Je tremble. Achevez, je vous prie,
Quels malheurs ai-je à redouter?
Olinde, aurois-je à craindre pour ta vie!

LA FE'E.

Voici ſes propres mots: je vais les répéter:
Zénéïde, tu ſera belle;
Mais crains l'Amour: s'il bleſſe un jour ton cœur,
Ta beauté deviendra laideur,
Si tu ne plais à ton Amant ſans elle.

ZE'NE'IDE.

O Ciel! Je deviendrois? ...

LA FE'E.

Oüi, laide à faire peur.

ZE'NE'IDE.

Olinde me trouveroit laide!
Ah! Qu'il ne vienne point; je mourrois de douleur.

LA FE'E.

Au pouvoir de la Fée il faut que le mien céde.
Et puiſqu'Olinde vous a plû,

Il faut le voir, &, s'il ſe peut, lui plaire,
Comme Urgande l'a réſolu.
Sur votre Amour ſur tout ayez ſoin de vous taire.
Pour le projet que j'ai conçu
C'eſt le point capital.

ZE'NE'IDE.

Car enfin, s'il m'aimoit, pourrois-je lui céler?...
Je ne ſçai point diſſimuler,
Ma bouche garderoit un ſilence inutile,
Et malgré mois mes yeux ſçauroient parler.

LA FE'E.

Et la laideur?

ZE'NE'IDE.

Vous me fait trembler.
Inſtruiſez-moi; que faut-il que je faſſe?

LA FE'E.

Eh mais.... Votre état m'embaraſſe.
Les Hommes ſont ſi dangereux!
Il eſt ſi mal-aiſé d'en trouver un ſincére!
Tel qui le paroît à nos yeux
N'eſt qu'un fourbe qui cherche à plaire
Avec des dehors ſpécieux.
Le caprice régle leurs vœux,
Ou la vanité les fait naître.
Volages, Ingrats, Orgueilleux,
Le cœur préfére au plaiſir d'être heureux,
Le faux honneur de le paroître;
Et le plus modeſte d'entr'eux
Sur cet article eſt Petit-Maître.

ZENE'IDE.

ZE'NE'IDE.

Que c'eſt penſer bien fauſſement!
Ah! Si je joüiſſois du plaiſir d'être aimée,
Je ſçaurois renfermer ce ſecret important
Entre mon cœur & mon Amant.
Mais hélas! mon ame allarmée,
A d'autres ſoins doit ſe livrer.
Non, je ne dois plus eſperer
Un bonheur qui m'auroit charmée.

LA FE'E.

Pourquoi non? Il eſt un moyen.

ZE'NE'IDE *vivement.*

Un moyen! Quel eſt-il?

LA FE'E *malignement.*

J'aurois quelqu'eſpérance
Si par hazard Olinde penſoit bien,
La choſe ſeroit rare & paſſe l'apparence:
Elle eſt poſſible cependant.
On a vû quelque fois la nature propice
Faire par un heureux caprice
Des miracles en ſe jouant,

ZE'NE'IDE.

S'il penſoit bien enfin....

LA FE'E.

Il ne vous a point vûë,
Le maſque a voilé vos attraits,
Et cependant ſon ame s'eſt émûë?
Par ſes adieux, par ſes regrêts,
J'ai vû combien pour vous elle étoit prévenuë.

ZE'NE'IDE.

Je m'en étois auſſi-bien apperçûë,

D'ailleurs, ce qu'il m'a dit tout bas....
Tous les hommes n'ont point cet air tendre & timide.

LA FE'E.

A nous tromper ils trouvent tant d'appas,
Que ce plaiſir eſt le ſeul qui les guide.

ZE'NE'IDE *vivement.*

Tenez, s'il en eſt un qui ne ſoit point perfide,
Je gagerois qu'Olinde ne l'eſt pas.

LA FE'E.

Eh bien! éprouvons ſa tendreſſe.
Gardez-vous de lui découvrir
Combien pour lui votre cœur s'intereſſe.
Et cependant pour obéïr
Aux ordres abſolus d'Urgande,
A votre amant cachez votre beauté.
Tâchez de l'enflammer comme elle le commande,
Que le maſque avec fermeté
Dérobe à ſes regards....

SCENE II.

GNIDIE, *en habit négligé.* LA FE'E, ZE'NE'IDE.

GNIDIE.

à la Fee.

ZE'néide.... Ah! Madame,
Pardonnez-moi.... Je ne vous voyois pas.

LA FE'E.

Qu'avez-vous donc? D'où naît cet embarras?

GNIDIE.

Rien n'eſt égal au trouble de mon ame.
J'ai vû dans les Jardins .... Son aïr eſt enchanteur ....
Dieux! Que ſa figure eſt jolie ....
Mais je l'ai vû, vous dis-je, & j'en crois bien mon cœur.

LA FE'E.

Qui donc avez-vous vû, Gnidie?

GNIDIE.

Un jeune homme charmant. Faut-il le répéter?

ZE'NE'IDE *à la Fée.*

Ah! C'eſt lui; je n'en puis douter.

LA FE'E *à Gnidie.*

Et vous auroit-il apperçûë?

GNIDIE.

Je me flatte bien qu'il ma vûë;
Mais je n'oſerois l'aſſurer.
Il étoit encor loin.... j'étois ſi négligée....
J'ai fui pour aller me parer.
Si j'euſſe été mieux arrangée....

LA FE'E.

J'entens; vous auriez pris grand ſoin de vous montrer?

GNIDIE *vivement.*

Pour le revoir je vais me préparer.
(*à Zéné'ide.*
Si je prenois l'habit & la coëffure
Que je portois lorſqu'on fit mon portrait?

Je préfére cette parure.
(*à la Fée.*)
Elle eſt de votre goût, & me ſied tout-à-fait.
Adieu; je vole à ma Toilette.

SCENE III.
LA FE'E, ZE'NE'IDE.

ZE'NE'IDE *très-vivement.*

AH! Madame, elle lui plaira,
Deffendez-lui....

LA FE'E.

Quoi, ma fille, déjà
Un ſoin jaloux vous inquiéte?
Raſſurez-vous.

ZE'NE'IDE *avec dépit.*

Sans ce maſque importun....
Ou ſi Gnide en avoit un
Je ne la redouterois guére;
Mais elle eſt belle; elle voudra lui plaire;
Olinde verra ſes appas....

LA FE'E.

Qu'importe s'il vous aime?

ZE'NE'IDE.

Il peut changer pour elle.

LA FE'E.

Aux ordres d'Urgande, en ce cas,
Il eſt aiſé d'être fidelle.

Vous ſerez belle, au moins.

ZE'NE'IDE.

Et s'il ne m'aimoit pas,
Que m'importeroit d'être belle?

LA FE'E.

J'entens du bruit.

ZE'NE'IDE.

Le cœur me bat. C'eſt lui.
(*à la Fée.*)
Quoi! vous m'abandonnez;

LA FE'E.

Il vient. Soyez prudente.
Vous m'entendez.

SCENE IV.

ZE'NE'IDE *ſeule, en remettant ſon maſque.*

HElas! Je craignois aujourdh'ui
De le revoir trop tard au gré de mon attente;
Et maintenant inquiéte, tremblante....

SCENE V.

OLINDE, ZE'NE'IDE.

OLINDE.

JE la revois!... Zénéïde, c'eſt vous?

Que ce moment eſt flatteur pour ma flâme!
Je ſoûpirois après un bonheur auſſi doux;
Et je ſentois vers vous voler mon ame.

ZE'NE'IDE *à part.*

Tout ce qu'il dit, je le reſſens.

OLINDE.

Mais quoi? Pour prix d'une ardeur auſſi tendre,
Vous détournez de moi ces regards ſi touchans;
Vous paroiſſez ne pas m'entendre.

ZE'NE'IDE *en ſe retournant.*

Pardonnez-moi, je vous entens.

OLINDE.

Que vois-je? O ciel! ce maſque inſupportable
A mon amour encor dérobe vos attraits!
Eh! Ne dois-je vous voir jamais
Que ſous un voile impénétrable?

ZE'NE'IDE.

Hélas! j'en ſuis fâchée; & je deſirerois
Vous voir avec moins de myſtére;
Mais....

OLINDE.

Eh bien?

ZE'NE'IDE.

Oh! Je ſçai me taire.
(*à part, faiſant un mouvement pour ſortir.*)
Il faut le fuïr; je me perdrois.
Avec trop de plaiſir je ſens que je l'écoute.

(*à Olinde.*)
Olinde, laiſſez-moi. Par une feinte ardeur
Vous voulez me tromper, ſans doute.

OLINDE.

Moi vous tromper?

ZE'NE'IDE.

La Fée a, par bonheur,
Eu l'attention de m'inſtruire.
Ce deſir curieux, ce langage flatteur,
Sans elle auroient pû me ſéduire ....
Encore un coup, Olinde, laiſſez-moi.
Je ſçai que l'homme le plus ſage,
Eſt ingrat, perfide ou volage;
Et vous me manqueriez de foi.

OLINDE.

Ah, Zénéïde, quel langage!
Un tel ſoupçon m'accable de douleur.
On connoît peu les hommes à mon âge;
Mais croyez-en mon témoignage,
Ils vous ont été peints avec trop de rigueur.
Les vices ne ſont point leur unique appanage;
Quelques vertus parlent en leur faveur;
Et la conſtance au moins doit être leur partage,
Si je juge d'eux par mon cœur.
Daignez donc me rendre juſtice;
Arrachez ce maſque odieux;
A mes deſirs ſoyez enfin propice.
Zénéïde, ces traits qui combleroient mes vœux,
S'ils étoient offerts à mes yeux,
Par vos refus ſont mon ſupplice.

Eſt-ce par haine, ou par caprice,
Que vous me rendez malheureux?

ZE'NE'IDE *portant la main à ſon maſque.* (*à part.*)

Je céde à ſon ardeur extrême.
(*retirant ſa main avec précipitation.*)
S'il me trompoit! .... S'il ſe trompoit lui-même! ...

OLINDE.

Que vois-je? Ce trouble flatteur
Vous parle-t-il en ma faveur?

ZE'NE'IDE.

(*à part les deux premiers vers.*)
Je ne ſçais où j'en ſuis, & ma raiſon s'oublie.
Ah, s'il s'apperçevoit! ..., Me ſerois-je trahie?
(*à Olinde.*)
Je ne vous aime pas, au moins.

OLINDE.

Je ne le vois que trop, ingrate,
Je vous déplait; vous rejettez mes ſoins! ...

ZE'NE'IDE.

Que ditez-vous?

OLINDE.

Mon déſeſpoir vous flatte,
Vous me le faites trop ſentir.
Oui, vous me haïſſez.... Eh bien, il faut vous fuïr.

ZE'NE'IDE.

Mais je ne vous haïs point; je le ſçais bien, peut-être.

OLINDE.

Par mon amour laiſſez-vous donc fléchir.

ZÉNÉIDE *à part.*

De mon ſecret, mon cœur n'eſt plus le maître.

(*à Olinde.*)

Olinde, vous m'aimez?

OLINDE.

Pouvez-vous en douter?

ZÉNÉIDE.

Prouvez-le moi par votre obéïſſance.

OLINDE.

Commandez, je puis tout tenter.

ZÉNÉIDE.

Je dois cacher mes traits, & garder le ſilence.

OLINDE.

Ah! Zénéïde, voulez-vous
Déſeſperer un cœur qui vous adore?
Pourquoi voiler vos appas les plus doux?
Pourquoi ce maſque que j'abhorre,
Quand l'Amour ſeul eſt en tiers avec nous?
(*Il ſe met à genoux.*)
Je vais mourir à vos genoux,
Si je n'obtiens la faveur que j'implore.

ZÉNÉIDE.

Ah!

OLINDE.

Ce ſoupir eſt-il favorable à mes feux?
Montrez-vous, & ſuis-je heureux;
Cédez à mon impatience.

ZE'NE'IDE.

(*à part.*)

Hélas! S'ils ſont tous ſi preſſans,
Contre eux, de quel ſecours peut être la prudence?

OLINDE.

Ma chére Zénéïde!

ZE'NE'IDE.

Olinde!... Ah, quels momens!

OLINDE.

Qu'ils ſeroient doux pour moi ſans votre réſiſtance!

(*Il ſe leve pour lui ôter ſon maſque.*)

Ah! Permettez....

ZE'NE'IDE.

Non, je vous le défends.

OLINDE *continuant.*

O Ciel! Quelle injuſte défenſe!

ZE'NE'IDE *en ſe défendant.*

Olinde, finiſſez.

OLINDE *avec plus d'ardeur.*

Mes feux ſont trop ardens
Pour cet effort d'obéïſſance.
Je meurs des tranſports que je ſens.

ZE'NE'IDE *vivement.*

C'en eſt trop; arrêtez, ou craignez ma colére.

OLINDE.

Quoi? Ne peut-il m'être permis?....

ZE'NE'IDE.

J'ai le courage néceſſaire
Pour me cacher, & pour me taire,

Quand vous ceſſé d'être ſoûmis.

OLINDE.

Vous le voulez ; malgré moi j'obéïs:
Mais j'entrevois le fond de ce myſtére.

ZE'NE'IDE.

Eh ! Qu'entrevoyez-vous ?

OLINDE *à part.*

Piquons ſa vanité.

ZE'NE'IDE.

Parlez.

OLINDE.

Puiſque je ſuis forcé d'être ſincére ...
On ne ſe cache point quand on a de quoi plaire.

ZE'NE'IDE *piquée.*

Ainſi vous augurez fort mal de ma beauté?

OLINDE.

Mais ſans le croire.... Je ſoupçonne ....

ZE'NE'IDE.

Fort bien ; j'entends cette ſincérité.
(*à part.*)
Ah, Si j'oſois !.... Mais non : du moyen qu'il me donne.
Profitons pour ſonder les replis de ſon cœur.
(*haut.*)
Votre ſoupçon n'eſt que trop véritable.
Olinde à cet aveu vous forcez ma candeur.
Il eſt trop vrai pour mon malheur,
Que mes traits n'ont rien d'agréable.
Voilà tout mon ſecret.

OLINDE.

Non, je ne vous crois pas.

Mon cœur me parle, il me peint vos appas;
Et c'eſt lui ſeul que j'en veux croire.

ZE'NE'IDE.

Vos ſoupçons . . . .

OLINDE.

J'eſperois de vaincre vos refus,
En intereſſant votre gloire.

ZE'NE'IDE.

Ils ſont fondés.

OLINDE.

N'en parlons plus;
Ils étoient feints; perdez-en la mémoire.

ZE'NE'IDE.

Ils n'ont pour moi rien d'offenſant.
La beauté me rendroit peu vaine:
C'eſt une fleur qui flatte, & qui plaît un inſtant,
Mais qui périt preſqu'en naiſſant;
Et ma laideur ne me fait point de peine.

OLINDE.

Ah! vous avez beau dire, & je ne vous crois point:
Non, la femme la plus ſincére
Ne le fût jamais ſur ce point.
La plus laide croit le contraire.
Vous êtes belle, & très-ſure de plaire;
Votre miroir vous l'a dit trop ſouvent:
J'en jurerois, s'il étoit néceſſaire,
Sur votre diſcours ſeulement.

ZE'NE'IDE.

Votre obſtination m'excéde.
Je me connois, apparemment,

Et je vous dit que je ſuis laide.
Plus de diſpute, ou.... Je me fâcherai.

OLINDE.

Vous m'y forcez; eh bien, je vous croirai.

ZE'NE'IDE.

(*à part.*)

Vous me croirez! Il le penſe, le traître!
(*à Olinde, timidement.*)
Et cet amour, qu'avoit fait naître
Un vain phantôme de beauté
Dont votre cœur s'étoit flatté
Avant que de me bien connoître,
Apparemment va diſparoître
Avec l'erreur qui l'avoit enchanté?

OLINDE.

Non. Mon amour ſera toûjours le même.
Vous voulez en vain m'alarmer.
Fuſſiez-vous laide... Je vous aime,
Et je ne ceſſerai jamais de vous aimer.

ZE'NE'IDE.

Quoi! Si j'étois d'une laideur extrême....

OLINDE.

Mais vous ne l'êtes point.

ZE'NE'IDE.

Enfin ſi je l'étois!

OLINDE.

Je ſens que je vous aimerois.

ZE'NE'IDE.

(*à part.*)
Je joüis d'un bonheur ſuprême.

(*à Olinde.*)

Olinde, eſt-il bien vrai? Ne vous trompez-vous pas?
D'un tel effort un homme eſt-il capable?

OLINDE.

Soit que le maſque favorable
Vous prête à mes yeux des appas,
Soit qu'il couvre un viſage aimable,
Par un penchant inſurmontable
Auprès de vous je me ſens arrêté.
Ce ſon de voix, cette ingénuité,
Vos graces, votre eſprit, ce ſoûrire agréable,
Ces regards, qui malgré ce maſque qui m'accable,
Portent le ſentiment juſqu'au fond de mon cœur,
Me font trop éprouver que leur appas vainqueur,
Même ſans la beauté, vous rendroit adorable.

ZE'NE'IDE.

C'en eſt aſſez; je ſuis dans un raviſſement....
Olinde?... O ciel! Qu'elle eſt ma joie!...
Je vais trouver la Fée; il faut que je la voie....
Olinde, attendez un moment.

OLINDE.

Ah! Permettez-moi de vous ſuivre.

ZE'NE'IDE.

Non: demeurez; je reviens à l'inſtant.

(*Elle ſort.*)

(*Au fond du Théatre, avant de ſortir.*)

Ne vous en allez pas, au moins.

SCENE VI.

OLINDE *ſeul.*

AH quel tourment!
Dans cet état je ne ſçaurois plus vivre.
Eſt-il bien vrai qu'elle ait dit ſon ſecret?
Seroit-elle laide en effet?
Qu'importe après tout? je l'adore....
Pourvû qu'elle m'aime à ſon tour....
Je lui ferai garder le maſque tout le jour....
Mais quelqu'un vient..., Eſt-ce Vénus, ou Flore?

SCENE VII.

GNIDIE, OLINDE.

GNIDIE *à part.*

C'Eſt lui-même; approchons, qu'il puiſſe voir mes traits.

OLINDE *à part.*

Qu'elle parure, & quels attraits!
Que cet ajuſtement ſied bien à ſon viſage!....
Zénéïde ſans ces apprêts
Me plaît cependant davantage.
(*à Gnidie.*)
On doit goûter ici le bonheur le plus doux,

On doit y rencontrer tous les plaiſirs enſemble,
Si les objets divers que la Fée y raſſemble,
Sont tous auſſi charmans que vous.

GNIDIE.

Vous me trouvez donc bien? Ah, qu'un homme eſt aimable!
Croiriez-vous que dans ce ſéjour
Perſonne ne m'a dit encor rien de ſemblable?

OLINDE.

On eſt donc peu galant?

GNIDIE.

Et fort peu véritable.
La Fée a ſeulement des Femmes à ſa Cour:
Elles me controllent ſans ceſſe.
Vénus viendroit qu'elles ſe croiroient mieux.
Un rien aigrit leur eſprit envieux,
Et quelque choſe en moi toújours les bleſſe.
Je leurs rends bien auſſi tendreſſe pour tendreſſe,
Et je les juge à la rigueur.
Sur ce point-là je n'ai point de ſcrupules,
Par leur figure, ou leur humeur,
Je les vois toutes, par bonheur,
Sotes, laides, ou ridicules;
Et je les hais de tout mon cœur.

OLINDE.

(*à part.*)
Le charmant naturel? Elle reſſemble aux autres;
Elle eſt, de plus, de bonne foi.
(*à Gnidie.*)
Mais dans ce Palais, dites-moi,

Ne voyez-vous de charmes que les vôtres?
N'eſt-il point quelque objet que vous puiſſiez louer?

GNIDIE.

Mais j'y vois tant de monde; & d'ailleurs je ſuis bonne....
Je ſuis pourtant contrainte d'avouer
Que je n'y rencontre perſonne
Dont les défauts ne frappe mes regards.
La Fée eſt, par exemple, injuſte, impérieuſe;
Pour nous à tous momens elle manque d'égards.
Floride que l'on vante, eſt belle, généreuſe;
Et ſa taille majeſtueuſe
Au premier abord éblouit:
Mais la voit-on de près, bien-tôt le charme fuit.
Un dehors aprêté cache une ame orgeuilleuſe;
Son ton robuſte, choque, aigrit;
Elle eſt méchante, ingrate, dédaigneuſe;
L'impertinence, en un mot, l'enlaidit.
Ainſi des autres. La Nature
De mille attraits en vain les embellit:
Elles déparent leur figure
Par les travers de leur eſprit.

OLINDE.

Votre pinceau ne flatte guére.

GNIDIE.

Il eſt moins malin que ſincére.
Je peins d'après l'original.

OLINDE *avec timidité.*

Et Zénéïde?

GNIDIE.

Eh mais... elle eſt en droit de plaire.
Je la trouve aſſez bien; ſon eſprit eſt égal;
Elle a d'ailleurs un fort bon caractére.

OLINDE.

(*à part.*)

Elle eſt laide; la choſe eſt claire;
Puiſqu'elle n'en dit point de mal.
(*à Gnidie.*)
Vous l'aimez donc beaucoup?

GNIDIE.

Ouï, tout le monde l'aime.

OLINDE.

(*à part.*)

Voilà du moins mon goût juſtifié.

GNIDIE.

La Fée a pour nous deux des momens d'amitié.
Sa bonté pour lors eſt extrême.
Peindre & broder ſont ſes amuſemens.
Elle a voulu dans un de ſes momens.
Faire mon Portrait elle-même.
Il eſt vraiment joli. Les ornemens ſur tout...
Je vous le ferai voir. Je vous croit de bon goût.
Eh bien, dans ce Palais, ſoit baſſe jalouſie,
Ou défaut de diſcernement,
La ſeule Zénéide, oüi, ſeule exactement,
Fut aſſez juſte, ou bien aſſez polie,
Pour me trouver encore plus jolie
Que ce Portrait qu'on vantoit tant.

OLINDE.

Sans doute elle fut juſte autant que bonne amie:
Et pour peu qu'il ſoit reſſemblant....

GNIDIE.

Oh! ce n'eſt pas en beau qu'il me reſſemble,
Je vous l'ai dit, vous le verrez;
Comme elle vous en jugerez.
Nous nous trouverons quelqu'autrefois enſemble.
Mais, je vous prie, êtes-vous ſeul ici?
Nous n'allons que par compagnie:
Apparemment les hommes vont ainſi?
(*à part.*)
Où ſont vos Compagnons? Il me trouve jolie.
Ils auront de bons yeux auſſi.

OLINDE (*à part.*

Ah, quel fonds de conquetterie!
(*à Gnidie.*)
Je ſuis arrivé ſeul.

GNIDIE.

Quoi, ſeul dans ce Palais?

OLINDE.

Oüi, ſeul. Cela vous mortifie?
Pour la gloire de vos attraits
C'eſt trop peu que de mon ſuffrage?

GNIDIE.

Je ne dis pas cela; mais enfin, je voudrois....

OLINDE.

Forcer tout à vous rendre hommage?

GNIDIE.

La Fée approche; adieu. Je vous quitte à regret.

(*à part.*)

Je vois qu'il me trouve charmante.
Courons à Zénéïde apprendre ce ſecret;
J'en veux faire ma Confidente.

SCENE VIII.

OLINDE *ſeul.*

QUe Zénéïde eſt differente!
Les qualités du cœur ſont les ſeuls vrais tréſors:
Sans elles, la beauté ceſſe d'être piquante.

SCENE IX.

LA FE'E, OLINDE.

LA FE'E *en entrant.*

J'Ai pour un temps retenu ſes tranſports.
Je veux le voir moi-même, avant qu'elle s'expoſe...

OLINDE.

De mes chagrins vous connoiſſez la cauſe.

Le pouvoir de votre Art ſans doute dans mon cœur
Vous fait lire comme moi-même.
Vous voyez mon amour extrême.
J'attends de Zénéïde & de vous mon bonheur.

LA FE'E.

Je vous ai tranſporté dans ce ſéjour aimable
Dans le deſſein de vous unir tous deux.
Eſpérez tout, ſi d'un amour durable
Vous ſentez les ſincéres feux.

OLINDE.

Quoi! je pourrois me flatter d'être heureux...

LA FE'E.

J'ignore ſi pour vous ſon ame s'intéreſſe.
Il me ſuffit, pour vous unir,
De connoître votre tendreſſe.
Zénéïde eſt bien née, & ſçaura m'obéïr.

OLINDE.

Ah! Madame, qu'oſez-vous dire?
Sa main eſt le ſeul bien que mon ame deſire,
Mais de votre Pouvoir (en duſſai-je périr)
Je n'attens point le bonheur où j'aſpire.
Ce n'eſt que de ſon cœur que je veux l'obtenir.

LA FE'E.

J'aime à trouver en vous cette délicateſſe.
Mais examinez-vous. Parlez-moi franchement.
Zénéïde a de la jeuneſſe,
Des graces, de l'eſprit, beaucoup de ſentiment;
Mais voilà tout: & ſa laideur eſt telle...

OLINDE.

Elle eſt donc laide, abſolument?

LA FE'E.

Oui: je vous en ferois un Portrait infidelle
Si je la peignois autrement.

OLINDE.

Avec de ſi beaux yeux peut-on n'être pas belle!

LA FE'E.

Mais d'où naît cet étonnement?
Sur ce point, elle a dû vous parler ſans myſtére.

OLINDE.

Ah! je ne ſçais. Mon amour ſe flattoit...
J'eſpérois qu'elle me trompoit.
Sur ſa laideur, êtes-vous bien ſincére?

LA FE'E.

Vous en ſerez ſans doute révolté.

OLINDE.

Non. Ses graces, ſon caractére,
M'ont ſéduit; j'en ſuis enchanté.
Et dans le fonds, la ſolide Beauté
N'eſt autre que le Don de plaire.
Qu'elle paroiſſe donc; & je vais à vos yeux
Lui conſacrer mon amour & ma vie.

LA FE'E.

Si vous voyiez avant!... Oui... ce ſeroit bien mieux.
J'ai ſur moi ſon Portrait.

OLINDE *avec empreſſement.*

Madame, je vous prie,
Permettez-moi de le voir un inſtant.

LA FE'E.

(*à part.*)
Tenez. Il va ſubir une épreuve cruelle;

Mais le bonheur de tous deux en dépend.

OLINDE *preſque effrayé.*

Que vois-je? O ciel! Eſt ce bien elle?

LA FE'E *malignement.*

Elle eſt flatté un peu; mais un Peintre prudent
Doit quelque fois embellir ſon Modelle.

OLINDE.

Et ce Portrait, ditez-vous, eſt flatté?

LA FE'E.

Sans doute. Eh quoi? Déjà vous voilà rebuté?
A vos tranſports un froid mortel ſuccéde?

OLINDE.

Il faut en convenir, je la croyois moins laide.

LA FE'E.

Je vous l'avois bien dit; ces traits ſont odieux.
Avouez maintenant que cette ardeur ſi tendre
Eſt déjà loin...

OLINDE.

Ce ſont pourtant ſes yeux;
Et tous ſes traits, à le bien prendre,
Ne ſont point mal.

LA FE'E.

Mais l'enſemble eſt affreux.

OLINDE.

Affreux? C'eſt trop. Sa laideur...

LA FE'E.

Eſt extrême.

OLINDE.

Elle n'a rien dans le ſonds de choquant.

LA FE'E.

Quoi? Vous trouvez...

OLINDE.

Et j'y remarque même
Quelque choſe d'aſſez piquant.
Examinez, Madame, cette bouche.

LA FE'E.

La bouche eſt aſſez bien.

OLINDE.

Mais je vous dis fort bien.
Elle a ce ſourire qui touche
Qu'on ne peut comparer qu'au ſien.

SCENE X.

ZE'NEI'DE, GNIDIE, LA FE'E, OLINDE.

ZE'NE'IDE *toujours maſquee.*

MAdame, il me trompoit; il adore Gnidie.
(*à Olinde.*)
Ah, vous voilà!

GNIDIE *à Olinde.*

Vous me trouvez jolie?
N'eſt-il pas vrai que vous me l'avez dit?

OLINDE *froidement.*

Je vous l'ai dit, & je vous le répéte.

ZE'NE'IDE *à la Fée.*

Même à mes yeux il me trahit!

OLINDE *à Gnidie.*

Votre figure eſt ſans doute parfaite;

Pour

Pour la trouver ainſi le ſeul bon goût ſuffit.

GNIDIE *à Zéneïde.*

Eh bien, vous trompois-je, ma chére?
Allez, je ſuis ſure de plaire;
Et j'en crois mes attraits moins que votre dépit.

LA FE'E *à Zéneïde.*

Quoi, vous pleurez?

ZE'NE'IDE.

Je ſuis deſeſpérée.

OLINDE.

Zéneïde! ...

ZE'NE'IDE.

Que je la haïs!

LA FE'E.

Ici toutes vivoient en paix;
Un jeune homme ſurvint, la guerre eſt déclarée.

OLINDE.

Vous pouvez ſoupçonner? ...

ZE'NE'IDE.

Oh! je vous connois bien.
N'eſpérez pas de me tromper encore.
Mais quel eſt ce Portrait? c'eſt ſans doute le ſien?

OLINDE.

C'eſt le Portrait de celle que j'adore.

GNIDIE *d'un air reſerve.*

Quoi! Madame, ſi tôt vous a donné le mien?

OLINDE *à Gnidie.*

Vous vous trompez; & c'eſt celui d'une autre.

GNIDIE.

Il extravague; & je n'y comprend rien.

ZE'NE'IDE.

Mais ce Portrait, quel eſt-il?

OLINDE.

C'eſt le vôtre.

ZE'NE'IDE.

(Elle prend le Portrait.)

Le mien? Je veux le voir.

LA FE'E.

Il va lui faire peur.

ZE'NE'IDE *en jettant le Portrait.*

O ciel! qu'elle eſt cette impoſture?
C'eſt un vrai monſtre de laideur.

OLINDE.

Mais point du tout.

ZE'NE'IDE.

C'eſt elle, j'en ſuis ſure,
Qui m'a joué ce tour ſanglant.
Elle trouve ſon compte à m'avoir enlaidie.

GNIDIE.

Je lui plais ſans ſupercherie,
Et je triomphe en me montrant.

OLINDE.

Enfin ce Portrait, je vous prie,
Qu'a-t-il donc de ſi déplaiſant?
Tendrement.
Il eſt le vôtre; & mon ame ravie...

ZE'NE'IDE.

Finiſſez la plaiſanterie.

OLINDE.

Je ne plaiſante point.

ZE'NE'IDE.

Quel procédé choquant!

OLINDE *à la Fée.*

Madame, expliquez donc...

LA FE'E *en riant.*

Sur ce point important
Nous n'entendons point de raillerie.

ZE'NE'IDE.

Je ſuis outrée; & mon dépit...

LA FE'E.

(à Zéneïde.) *(à part.)*
Calmez-vous donc. Sa colére eſt plaiſante.

GNIDIE *ironiquement.*

De quoi ſe fâche-t-elle? On la trouve charmante.

OLINDE *fâché, en montrant le Portrait.*

Mais elle l'eſt ſans contredit.

ZE'NE'IDE.

Il me fait un outrage à chaque mot qu'il dit.
(à Olinde.)
C'en eſt trop. Je t'aimois...

LA FE'E.

Souvenez-vous d'Urgande.

ZE'NE'IDE.

Il n'eſt plus rien que j'appréhende.
Oui, je t'aimois...

OLINDE.

Eſt-ce vous que j'entends?

ZE'NE'IDE.

Mais ſon orgueil, ta perfidie
Change en haine pour toi mes tendres ſentimens.

OLINDE.

Plutôt arrachez-moi la vie.

ZE'NE'IDE.

Pour me venger en même temps
De ta légéreté, de ſa coquetterie,
Regarde, Ingrat; vois ſi Gnidie
Auroit dû l'emporter ſur moi.
(*Elle ſe démaſque.*)

OLINDE *reculant d'étonnement.*

Que vois-je? O ciel!

ZE'NE'IDE.

Sans doute Urgande m'a punie;
Je ſuis horrible, il recule d'effroi.
(*à la Fée.*)
Madame, ſuis-je bien affreuſe?

LA FE'E *en riant.*

Un peu moins que votre Portrait.

OLINDE.

Eſt-ce une illuſion flatteuſe?
Je n'ai rien vû de ſi parfait.

GNIDIE.

Le ſot! En ma préſence il vante Zénéïde!

ZE'NE'IDE.

Quoi, je ne ſuis point laide?

OLINDE.

Ah! le jour eſt moins beau.
Mais ces attraits, à l'Amour qui me guide,
Ne prêtent point un feu nouveau.

ZE'NE'IDE *à la Fée.*

Je l'aime, je l'ai dit, & je ſuis encor belle!
Il n'eſt donc point perfide?

LA FE'E *en riant.*

Eh mais... il le ſoûtient.

GNIDIE.

C'eſt maintenant qu'il le devient.

OLINDE *à Zéné'ide.*

Madame eſt le témoin de mon ardeur fidéle.

ZE'NE'IDE.

Mais Gnidie?...

OLINDE.

Il eſt ſûr que je n'aime que vous.
Je vous le jure à vos genoux.

GNIDIE.

Quoi, vous changez ainſi? Car vous m'avez aimée.

OLINDE.

Sans que l'ame ſoit enflamée,
On peut louer de bonne foi.

GNIDIE *en ſortant.*

Ah, le volage!

SCENE XI.

LA FE'E, ZE'NE'IDE, OLINDE.

ZE'NE'IDE.

ET le Portrait?

LA FE'E. C'eſt moi
Qui vouloit l'éprouver. Ceſſez d'être alarmée.
Heureuſement, mes ſoins ont réüſſi.

OLINDE.

Eh! pourquoi m'éprouver ainſi?
Quoi? Votre art dans les cœurs ne vous fait-il pas lire?

LA FE'E.

Mon art eſt ſoumis à l'Amour.
Mais ne ſongeons plus en ce jour
Qu'à couronner les feux qu'il vous inſpire.

ZE'NE'IDE.

Je puis donc, ſans trembler, vous aimer, vous le dire?

OLINDE.

Je vous adore; & vos divins appas
Sont de nouveaux biens que j'admire:
Mais je ne les deſirois pas.

LA FE'E *à Olinde.*

Votre ame s'eſt renduë à des charmes durables:
Ceux qu'offre la beauté ſont bien moins deſirables,
Et s'envolent avec les ans.
Un ſolide bonheur ſera votre partage;
Et l'Amour, de vos cœurs guidant les ſentimens,
Triomphera juſqu'au déclin de l'âge
Et de l'habitude & du temps.

LA FE'E *continuë.*

Qu'à ma voix ces lieux s'embelliſſent!
Vous, qui vivez heureux ſous mes commandemens,
Venez, raſſemblez-vous; que vos chants applaudiſſent
A la félicité de ces tendres Amans!

SCENE XII & derniére.

LA FE'E, ZE'NE'IDE, OLINDE, LES GENIES, *la Troupe de jeunes Filles élevées dans le Palais, accourent & danſent.*

UNE SUIVANTE DE LA FE'E.

Cantille.

L'Amour anime ces retraites.
Déjà le ſon de nos Muſettes
Se reſſent des plaiſirs dont joüit votre cœur.
Ce Dieu charmant, dans les airs va répandre
Une aimable & douce langueur.
Le ſouſle des Zéphirs embellit chaque fleur,
Des Roſſignols le ramage eſt plus tendre:
Tout exprime votre bonheur.

(*On danſe.*)

UNE SUIVANTE DE LA FE'E.

Ariéte.

Jeunes beautés, tout s'empreſſe à vous plaire;
Mais prévenez les ravages du temps.
L'eſprit, le cœur, le charme des talens
Suſpendent ſa courſe légére,
Et peuvent ſeuls prolonger vos beaux ans.

(*On danſe.*)

VAUDEVILLE.

I.

QUand la beauté ſeule ſéduit,
On s'aime un jour, puis on languit;
L'Amour s'envole, on ſe déteſte.
Mais quand le cœur céde aux talens,
Au caractére, aux ſentimens,
Le temps ſeul fuit, & l'Amour reſte.

II.

Contre ſes parens révolté,
Damon, d'une Idole enchanté,
Va prononcer un oüi funeſte.
Mais les charmes qui l'ont ſéduit,
Bien-tôt ſe fanent, l'Amour fuit,
Et par malheur la Femme reſte.

III.

„ A la Cour j'ai de bons amis,
„ Je ſuis ſûr du Seigneur Damis;
Diſoit un Financier modeſte.
Damis épuiſe le credit,
L'argent s'éclipſe, l'ami fuit,
Et par malheur la dette reſte.

IV.

On croit triompher d'un Amant;

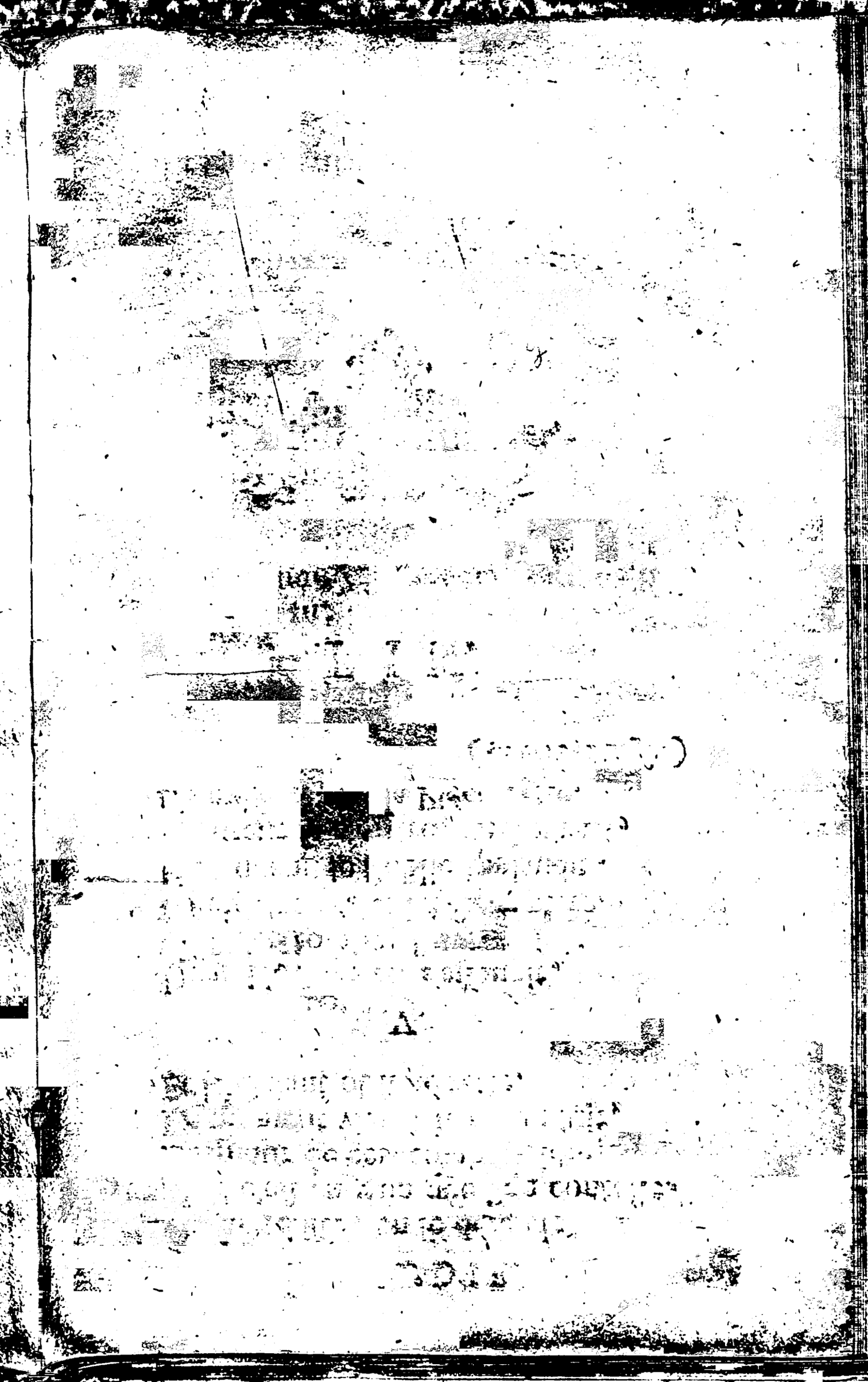
On lui réſiſte, on ſe défend:
Mais c'eſt en vain que l'on conteſte.
L'Amour de ces combats ſoûrit,
Le moment vient, la raiſon fuit,
Et le Galant obſtiné reſte.

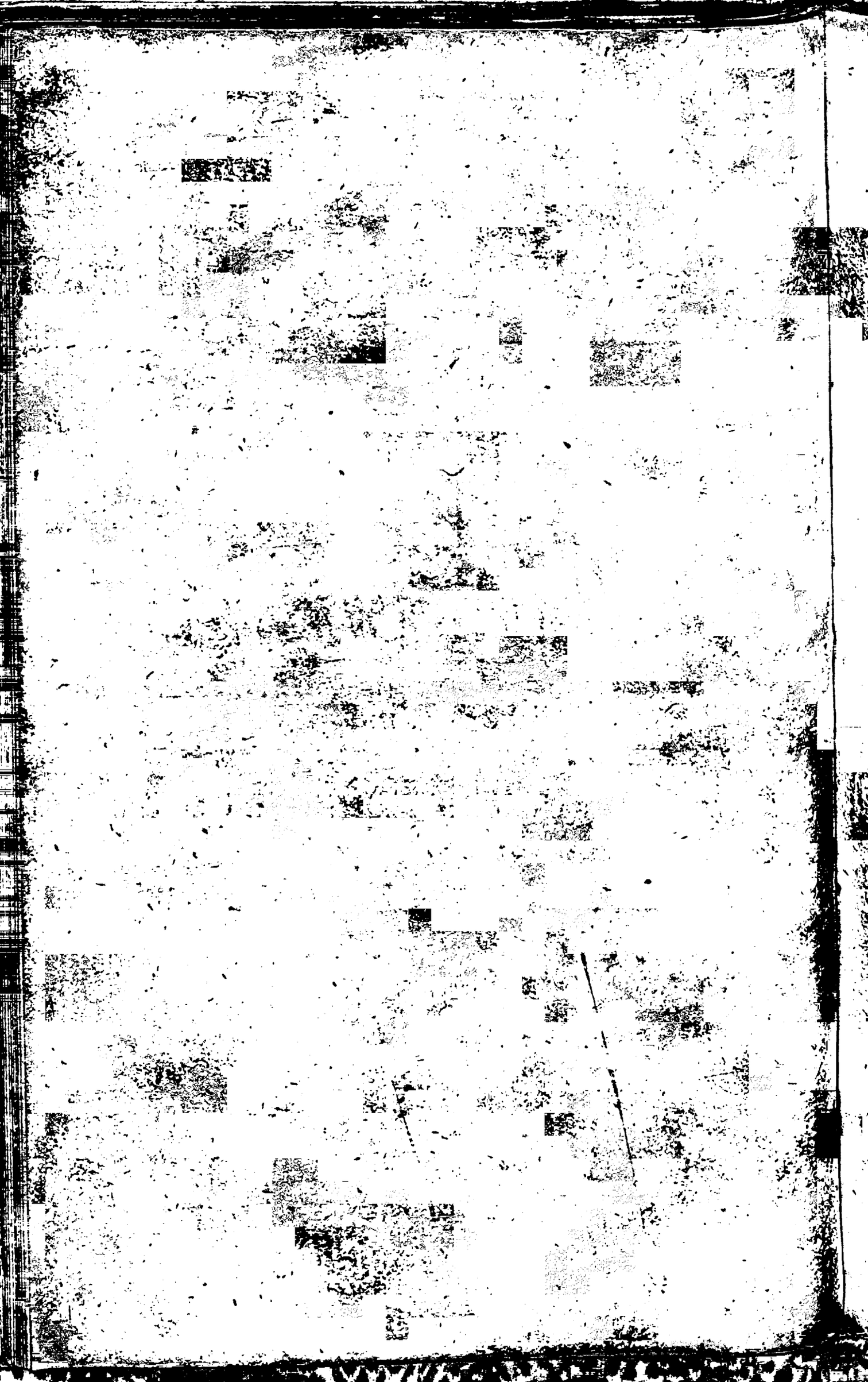
V.

Quand le Parterre s'aſſoupit,
La Piéce tombe, l'Auteur fuit,
L'Envieux rit, & l'Acteur peſte.
Mais quand le Public applaudit,
L'Auteur ſe montre, l'Acteur rit,
L'Envieux fuit, la Piéce reſte.

(*Contre-Danſe.*)

FIN.





LA VIE EST UN SONGE,

COMEDIE-HEROIQUE.

EN TROIS ACTES

Par Mr. BOISSY.

Le Prix eſt 30. ſols.



A PARIS

Chez F. G. Merigot, Quai des Auguſtins.

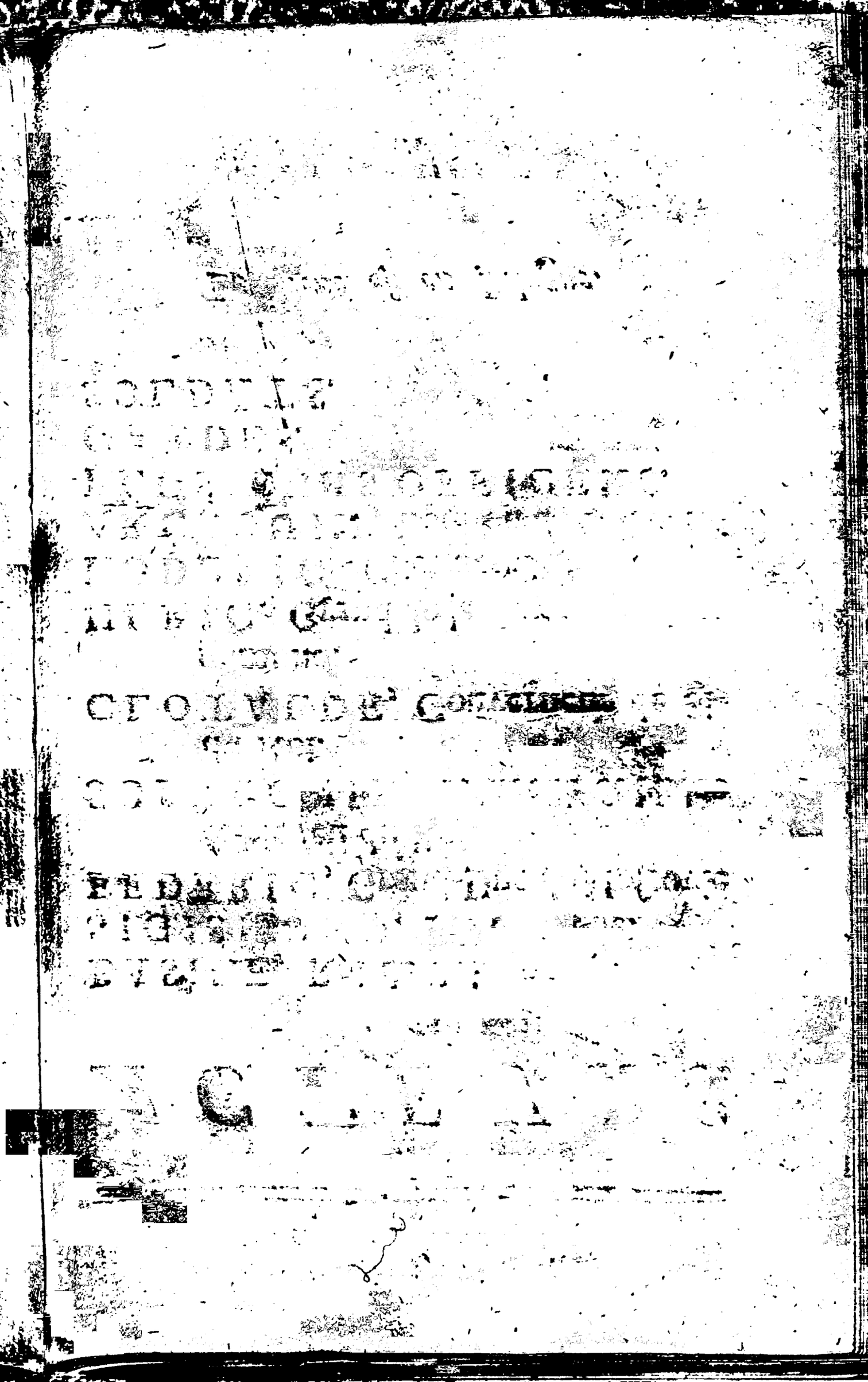
MDCCXLVII.


BIBLIOTHECA REGIA

ACTEURS.

BASILE, Roi de Pologne.
SIGISMOND, Fils de Basile.
FEDERIC, Grand-Duc de Moscovie & Neveu du Roi.
SOPHRONIE, Princesse & Niéce du Roi.
CLOTALDE, Gouverneur de Sigismond.
ULRIC, Grand de la Cour.
RODERIC, Chef des Conjurez.
ARLEQUIN, Bouffon de la Cour.
PLUSIEURS OFFICERS.
GARDES.
SOLDATS.

La Scene est en Pologne.



LA VIE EST UN SONGE,

COMEDIE-HEROIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE ROI, ULRIC.

ULRIC.

DE Rochers escarpez, quelle chaîne effroyable
Sert de remparts à cette affreuse Tour ?
Elle paroit impénétrable
A la clarté du jour.
O Ciel ! qui peut guider mon Roi dans ce séjour ?

LE ROI.

Le remords qui l'accable.

ULRIC.

Un Prince tel que vous, Pere de ſes ſujets,
Du remords accablant peut-il ſentir les traits?

LE ROI.

Je ne les ſens que trop, mais je ſuis pardonnable,
L'amour que j'ai pour eux m'a ſeul rendu coupable.

ULRIC.

Seigneur, que dites-vous?

LE ROI.

Il eſt tems que mon cœur
Te dévoile un ſecret à l'Etat néceſſaire,
Dont un ſeul homme eſt le dépoſitaire,
Et qui va te remplir de ſurpriſe & d'horreur.
Cette Tour que tu vois, cette priſon ſi noire
Dont l'aſpect ſeul épouvante les yeux
Ces lieux (puis-je le dire, & pourras-tu le croire?)
Renferment dans leurs murs mon fils unique.

ULRIC.

O Dieux!

LE ROI.

Pour t'éclaircir cet horrible myſtére,
Apprens, qu'autrefois, à mes vœux
Un fils fût accordé par le Ciel en colére
Avant de mettre au jour ce Prince malheureux,
Mon Epouſe, en dormant, crût voir un monſtre affreux
Qui, déchirant ſon ſein, terminoit ſa carriére.
Ce ſonge fût trop vrai! Fatal préſent des Cieux!
Sigiſmond en naiſſant fit expirer ſa mere.
Par moi ſur ſes deſtins le Ciel fût conſulté,
Et combla les frayeurs dont j'étois agité:

Il me dit, que ce Prince impie & ſanguinaire
Regneroit ſur ſon peuple en Tyran furieux:
Il me dit, qu'à ſes pieds il fouleroit ſon pere,
Et qu'il blaſphemeroit les Dieux.
Dans cette affreuſe conjoncture,
Le cœur rempli d'un juſte effroi,
Mais plus épouvanté pour l'Etat que pour moi,
Au bien de mes ſujets j'immolai la nature,
Et je devins cruel par généroſité:
Craignant pour eux ce fils, & ſa férocité,
Je le fis enfermer dans cette Tour obſcure.
Pour y vivre & mourir ſans connoître ſon ſort;
J'eus ſoin en même tems de publier ſa mort:
Clotalde ſeul inſtruit, ſous une garde ſûre
Fût chargé d'élever Sigiſmond dans ces lieux,
Non comme un Maître légitime,
Mais comme un monſtre furieux
Qu'il falloit enchaîner pour le ſauver du crime.

ULRIC.

Le ſupplice m'étonne autant que la victime.

LE ROI.

Je crus, par là, du Ciel détourner la fureur,
Aſſûrer mon repos & celui de l'Empire:
Vaines précautions! Le remords dans mon cœur
Punit à chaque inſtant l'excès de ma rigueur.
Je ſens ſur tout, je ſens qu'il me déchire
Dans ce jour où l'Etat ſoupire
Après le choix d'un Succeſſeur
Que les ans me preſſent d'élire.
Contre moi la raiſon elle-même conſpire,
Me dit, que j'ai trop crû les Aſtres incertains;
Que je dois révoquer des ordres inhumains,
Qui me privans d'un fils, ôtent à la Province;

Contre tout équité, ſon véritable Prince;
Qu'avant de condamner l'eſpoir de ma Maiſon
A l'horreur éternelle
D'une rigoureuſe priſon,
Je conſulte du moins l'amitié paternelle,
Et tente s'il n'eſt point en cette extrêmité
Quelque moien plus doux pour domter ſa fierté
Et pour faire mentir ſon étoile cruelle.

ULRIC.

Ah Seigneur! pour ce fils proſcrit contre les Loix
D'un trop juſte remords daignez oüir la voix.

LE ROI.

Ami, dans ce déſert c'eſt lui ſeul qui m'améne,
J'y prétens voir mon fils ſans en être apperçu.
Juger des ſentimens dont il eſt combattu,
Et décider par eux ſi je romprai ſa chaîne.
Dans ce jour favorable, heureux ſi la vertu
Pouvoit combattre en lui l'aſcendant qui l'entraîne,
Et pouvoit le rendre après moi
Digne de gouverner & d'être votre Roi!
Clotalde qui m'attend & que j'ai fait inſtruire,
Doit bien-tôt . . . . . Je le vois qui vient pour nous conduire.

SCENE II.

LE ROI, ULRIC, CLOTALDE.

CLOTALDE.

SIgiſmond va, Seigneur, paroître dans ces lieux,
Souffrez, pour l'écouter, qu'on vous cache à ſes yeux.

LE ROI.

Je brûle en même tems & je crains de l'entendre.
Prépare-toi, mon cœur, à l'aſſaut le plus tendre.
(*Il ſuit Clotalde qui le conduit avec Ulric.*)

SCENE III.

ARLEQUIN *ſeul.*

VOyons un peu ce qui ſe fait ici.
Mes ſemblables par tout entrent ſans conſéquence,
Et Bouffon de la Cour, j'uſe de ma licence.
Le Roi, d'un de ſes Grands ſuivi
Et guidé par Clotalde en cet antre effroyable,
Vient maintenant d'entrer à petit bruit.
Je voudrois bien ſçavoir quel ſujet l'y conduit?
C'eſt le domicile du Diable,
Tout ici me paroît propre à l'y conjurer.
Le Roi peut-être eſt venu l'implorer
Pour ſe le rendre favorable.
De chaînes & de clefs quel bruit épouvantable!
La Porte s'ouvre; Ah! ce ſont les enfers!

Tous mes ſens ſont ſaiſis d'une frayeur extrême.
Quel phantôme s'avance ! Il eſt chargé de fers,
Et ſes regards font peur : c'eſt le diable lui-même ;
Je ſuis perdu.

SCENE IV.

SIGISMOND *enchaîné*, ARLEQUIN.

SIGISMOND.

PArle, n'es-tu point las,
O Ciel ! injuſte Ciel, de m'accabler de chaînes ?

ARLEQUIN.

Il menace le Ciel, c'eſt lui, n'en doutons pas.
Le Diable m'attendrit, & j'entre dans ſes peines.

SIGISMOND.

Sans avoir vû le jour, depuis vingt ans je vis.
Renfermé des l'enfance en un cachot horrible,
J'ignore mon forfait, & ne ſçais qui je ſuis.
Je ne vois qu'un ſeul homme, un tyran infléxible,
Inſtrument & témoin des maux dont je gémis.
Il ne m'éclaircit point mon infortune extrême ;
Il me parle ſouvent de la Terre & des Cieux ;
Il m'apprend à connoître, à reſpecter les Dieux :
Mais il me vante en vain leur Juſtice ſuprême,
Le ſort que je ſubis, ſans l'avoir mérité,
Dément cette Juſtice & détruit leur bonté.
Qu'ai-je commis contr'eux pour ſubir l'eſclavage,
Et pour me voir ainſi durement enchaîné ?
Me font-ils expier le crime d'être né ?
Si c'eſt là le forfait dont me punit leur rage ;

Avec tout ce qui vit, Sigiſmond le partage.
J'ai pour complice l'Univers;
Cependant ici bas juſqu'au poiſſon qui nage,
Juſqu'à l'oiſeau qui fend les airs,
Tout eſt né libre, & je porte des fers,
Moi, qui par ma raiſon, par mon noble courage
Sens que je ſuis leur plus parfait ouvrage.
Si tu veux, à mes yeux prouver ton équité,
O Ciel! unique auteur des tourmens que j'endure,
Fais partager mes fers à toute la nature,
Ou donne moi la Liberté
Dont joüit en naiſſant ta moindre créature.

ARLEQUIN.

Vraiment, il raiſonne aſſez bien,
Si j'oſois, avec lui j'aurois un entretien.

SIGISMOND.

Dans ces démeures ſoûterraines,
Que ne puis-je gouter la funeſte douceur
D'avoir un compagnon de mes cruelles peines;
Pour ſoulager l'excès de ma douleur!
Il porteroit du moins la moitié de mes chaînes.

ARLEQUIN.

Le diſcours que j'entens me remplit de frayeur.
Ah! s'il alloit me ſaiſir, miſérable!
Mais Clotalde revient. Cachons nous dans ce coin,
Pour ſçavoir s'il n'a pas commerce avec le Diable.
De tout ſans être vû je ſerai le témoin.
(*Il ſe retire dans un coin.*)

SCENE V.

SIGISMOND, CLOTALDE, ARLEQUIN *caché.*

SIGISMOND.

MES maux ſont éternels comme ma ſolitude;
Et mon eſprit éclairé par l'étude
Ne ſert qu'à les approfondir,
Et qu'à me faire mieux ſentir
Les horreurs de ma ſervitude.
Mais je vois devant moi le tyran de mes jours,
Dis moi, de mes tourmens quand finira le cours?
Quand pourrai-je un inſtant joüir de la lumiére?
Ou de ta bouche au moins apprendre qui je ſuis?
Dévoile moi....

CLOTALDE.

Je ne le puis.
Soumettez-vous.

SIGISMOND.

Voilà ton langage ordinaire,
Et je ne vois jamais mes doutes éclaircis:
Cependant, ſi j'en crois les Livres que je lis;
Inſtruire eſt le devoir d'un Maître.

CLOTALDE.

Les Dieux n'approuvent point la curioſité
Que vous faites paroître.

SIGISMOND.

Clotalde, je ſuis homme. En cette qualité
Je mérite de me connoître.

CLO-

CLOTALDE.

Ah! vous ne l'êtes plus par votre cruauté.

SIGISMOND.

Tes affreux traitemens font ma férocité,
Et ſi je ſuis cruel, tu m'enſeignes à l'être:
Sur les parens qui m'ont fait naître,
Une éternelle obſcurité,
Des fers, une priſon ſauvage
Sans nul eſpoir de liberté;
Nul relâche à mes maux qu'accroît ta dureté;
Barbare, voila mon partage
Et tes leçons d'humanité.

CLOTALDE.

J'exécute l'arrêt que le Ciel a dicté
Pour mettre un frein à votre violence
Dont il eſt revolté;
C'eſt elle, c'eſt votre arrogance
Qui vous a fait proſcrire avant votre naiſſance;
Dépouillez donc tant de fierté.
Vous ne ſçauriez deſarmer ſa vengeance
Que par l'humilité,
Par la douceur & par l'obéïſſance.

SIGISMOND.

Ce diſcours me revolte: Eſt-ce par la rigueur
Que l'on prétend m'inſpirer la douceur?
Tes châtimens cruels, ta conduite ſevére
Ne font qu'augmenter ma fureur,
Et dans les mouvemens qui ſaiſiſſent mon cœur....

CLOTALDE.

Aux tranſports de votre colére,
Ces murs vont ſervir de barriére.
Ils ſçauront vous humilier.

SIGISMOND.

Tu peux trancher mes jours, non me faire plier;
Et je brave. . . .

CLOTALDE.

Qu'on le saisisse,
Et qu'on l'enferme sans tarder.

SIGISMOND.

Dieux! qu'à la force il est dur de céder,
Et que la dépendance est un cruel supplice
Pour un cœur qui se sent digne de commander!

(*On l'entraîne, & la porte de la Tour se referme.*)

SCENE VII.

LE ROI, ULRIC, CLOTALDE, ARLEQUIN *caché.*

LE ROI *Sortant du lieu où il étoit caché.*

Quel spectacle touchant pour les regards d'un pere!
Dieux! qu'il accroît le remords de mon cœur!
Que l'Etat de mon fils m'a fait sentir d'horreur;
Et que l'aspect de sa misére
M'a bien puni de ma rigueur!
Astres cruels, que je devois moins croire,
Ah! j'ai pris trop de soin de vous justifier.
Si les emportemens semblent vérifier,
Votre prédiction si terrible & si noire,

Vous n'en devez toute la gloire
Qu'aux barbares moiens que j'ai fait emploier;
Mon fils étoit né bon, vertueux, débonnaire,
Me cruauté pour lui, mes ordres rigoureux
Ont aigri ſon orgueil, allumé ſa colére.
J'ai moi ſeul, malheureux!
Fait un tiran d'un Prince généreux.
Que dis-je? Les tranſports que ſon cœur fait paroitre
Partent d'une noble fierté;
Digne du ſang qui l'a fait naître.
J'ai vû même au travers de ſa férocité,
Briller des traits de généroſité;
Qui pour mon fils, me l'ont fait reconnoître.

CLOTALDE.

Seigneur, de ce retour Clotalde eſt enchanté.
Contre un fils malheureux, victime de mon zéle,
A regret j'ai ſervi votre ſévérité.
En vous obéiſſant dans ma charge cruelle,
J'ai ſoupiré cent fois de ma fidélité;
Grand Roi, pour prix de mon obéiſſance
Accordez moi ſa liberté;
Je ſerai trop payé par cette récompenſe
Qu'à vos genoux, j'oſe vous demander.
Rendez à vos ſujets leur Prince légitime,
Et recouvrez un fils né pour vous ſuccéder,
Qu'il paſſe de l'horreur de cet affreux abîme,
Au Trône qu'il doit poſſeder:
Ceſſez de redouter la fureur qui l'anime;
Dès qu'il réconnoîtra la ſplendeur de ſon ſang
Il ſera magnanime,
Et ſçaura ſe montrer digne de ce haut rang.
Ne reſiſtez donc plus à l'ardeur qui m'entraîne,
Et laiſſez-vous fléchir:

Faites que ce bras qui l'enchaîne
Ait le bonheur de l'affranchir:
Dût-il aujourd'hui, dût-il m'en punir,
Dût-il dans cette Tour affreuſe
Me rendre tous les maux, dont ma main rigoureuſe
L'a malgré moi fait ſi long-tems gémir;
Il me ſera plus agréable
De vivre dans les fers accablé de rigueurs,
Et de faire régner mon Maître véritable,
Que d'être l'inſtrument de ſon ſort déplorable,
Et de me voir comblé de toutes vos faveurs.

ULRIC.

Seigneur, c'eſt tout l'Etat qui par ſa voix s'explique.
En cette dure extrêmité,
La nature, les loix, la raiſon, l'équité,
Même la politique?
Tout vous parle en faveur d'un Succeſſeur unique.
Comme lui, devant vous, je me proſterne ici.

ARLEQUIN *Sortant de ſon coin.*

Seigneur je viens m'y proſterner auſſi,
Aiez pitié d'un fils que j'ai pris pour le Diable,
Tant vous l'avez réduit en un ſort pitoyable.
Par les pleurs qu'à vos pieds vous me voyez verſer. . . .

LE ROI.

Levez-vous, votre Roi voudroit vous exaucer;
Mais puis-je, tel qu'il eſt, me déclarer ſon pere,
Et pour le couronner,
Ce Prince eſt il, hélas! en état de régner?
Donnerai-je un tyran à la Pologne entiére?
Non, quels que ſoient les cris de mes remords preſſans,

Je ne dois écouter que mon amour pour elle;
Il étouffe en mon cœur l'amitié paternelle,
Et mes ſujets ſont mes prémiers enfans,

CLOTALDE.

Ah! ſi vous conſultez le bien de la Patrie,
Vous remettrez le Sceptre aux mains de votre fils.
Le Prince Federic, Grand-Duc de Moſcovie;
Et la Princeſſe Sophronie
De votre ſang également ſortis,
Diviſent tout l'Etat en proie à deux partis.
Il aime en vain cette Princeſſe,
Et voudroit par l'hymen voir leurs droits réünis,
On ſçait qu'elle a toujours rejetté ſa tendreſſe;
L'hymenée eſt un joug qui bleſſe ſa fierté,
Et comme ſon courage égale ſa beauté,
Elle veut régner ſeule & n'avoir point de maître.
Je doute, quand ſon cœur pourroit y conſentir,
Que l'on voulût d'ailleurs le reconnoître,
Par un Prince étranger, s'il ſe voyoit régir,
L'Etat de la Pologne auroit trop à rougir.
C'eſt allumer les feux d'une guerre civile;
C'eſt trahir votre fils pour troubler vos ſujets.
Lui ſeul, Seigneur, lui ſeul peut aſſûrer la paix.
Sigiſmond réconnu va rendre tout tranquile.
Ce nom ſeul vous répond du cœur des Polonois;
Il n'apartient qu'au fils du grand Baſile,
De réünir toutes les voix.

LE ROI.

Grands Dieux! que dois-je faire en cette conjoncture?
Daignez, pour terminer mon funeſte embarras,
M'inſpirer le moyen d'accorder la nature
Avec le bien de mes Etats.

Faites que je sois Roi sans cesser d'être Pere ;
Que la prudence en moi guide le sentiment. . . . .
Ils exaucent mes vœux ; je sens, dans ce moment,
Qu'ils viennent m'éclairer par un trait de lumiére.
Pour éprouver mon fils & lui faire essayer
Le Sceptre paternel, sans exposer l'Empire,
Clotalde, aprens ce que le Ciel m'inspire,
Et que ton art doit emploier.
Par la vertu d'un breuvage propice,
Il faut dans un sommeil profond
Ensevelir le Prince Sigismond.
Et, profitant de l'artifice,
Tandis qu'il goûtera les douceurs du repos,
Il faut briser les fers qu'il porte en ces cachots :
L'orner de tout l'éclat de la magnificence,
Et, l'arrachant du fond de cet affreux séjour,
Le transporter au milieu de ma Cour,
A qui de tout j'aurai fait confidence ;
Ensuite, à son reveil, je veux que sans détour
Tu lui découvres sa naissance,
Et que mes courtisans lui rendent, tour à tour,
Tous les honneurs qu'on rend à ma puissance :
Je verrai dans ce jour
Par cet innocent stratagême,
Comment il usera de la grandeur suprême ;
Je verrai si je dois n'écouter que l'amour,
Et lui laisser le Diadéme :
Sa conduite sera son arrêt elle-même.
Puissent les Dieux dans cet heureux sommeil,
Changer son cœur trop sanguinaire,
Et lui donner d'un Roi l'auguste caractére !
Puisse ce Prince, à son réveil,
Se trouver les vertus que demande l'Empire,
Et paroître à mes yeux tel que je le desire !

Il eſt tems de me rendre au Conſeil qui m'attend,
(*à Clotalde.*)
Du ſort de Sigiſmond ton maître va l'inſtruire.
Toi, cours exécuter ce qu'il t'a ſçu préſcrire.

CLOTALDE.

J'y vole,

ARLEQUIN *ſautant au col du Roi.*

Papa Roi, pour ce trait éclatant
Souffrez qu'Arlequin vous embraſſe,
Et qu'il courre annoncer le Prince à vos Etats.
Je le ſçavois bien, moi, que j'obtiendrois ſa grace;
Et que contre mes pleurs le Roi ne tiendroit pas.

Fin du prémier Acte.

ACTE II.

Le Théatre repréſente la Chambre du Roi. Sigiſmond paroît endormi ſur un Trône & richement vêtu, pluſieurs Officiers ſont prêts à le ſervir.

SCENE PREMIERE.

SIGISMOND *endormi*, ULRIC, ARLEQUIN, PLUSIEURS OFFICERS.

SIGISMOND *en s'éveillant.*

OU ſuis-je? juſtes Dieux! Eſt-ce un ſonge agréable?
Eſt-ce l'effet d'un doux enchantement
Qui transforme en un lieu charmant,
Une priſon épouvantable;
Et qui change mes fers & l'habit miſérable

Qui m'a couvert juſques à ce moment,
En un ſuperbe vêtement?
Chaque objet m'arrête & m'étonne
Juſqu'à l'Aſtre brillant qui répand la clarté,
Tout à mes yeux eſt une nouveauté.
Mais quelle attention attire ma perſonne?
Quelle nombreuſe Cour paroît autour de moi?
Qel zéle? Quel reſpect? Quel éclat m'environne?
Tout m'anonce que je ſuis Roi.
Au ſein de mon bonheur ſuprême
Ce dont je ſuis le plus flatté,
Je ſens que je ſuis libre, & maître de moi-même.
Rien ne contraint ma volonté.
Le doute ſeul dont je ſuis agité
Altére un bien ſi délectable.
O Ciel! juſques au bout montre-toi favorable;
Et pour mettre le comble à ma felicité,
Prouve-moi que je veille en cet inſtant aimable;
Et que mon régne eſt une vérité.

(*En conſidérant l'Epée qu'on lui préſente.*)

Quel eſt cet ornement dont ma vûë eſt frappée,
Et donc j'aimé ſur tout l'éclat?

ULRIC.

Prince Illuſtre c'eſt votre Epée,
C'eſt le ſoutien de votre Etat,
Et le foudre vengeur qu'en votre main terrible
Les immortels ont mis,
Pour vous rendre un Prince invincible,
Et pour punir vos ennemis.

SIGISMOND.

Puiſque ce fer brillant rend un Roi formidable;
Puiſque par lui je dois vaincre & punir;

De vos préſens, grands Dieux! c'eſt le plus agréable:
Mon bras déja brûle de s'en ſervir.

ULRIC, *lui mettant l'Epée à ſon côté.*

C'eſt ainſi qu'on la porte Sire.

ARLEQUIN *pouſſant un botte.*

Et c'eſt ainſi que l'on la tire.

SCENE II.

Les Acteurs précedens, CLOTALDE.

CLOTALDE.

SEigneur, je viens en vous reconnoître mon Roi.

SIGISMOND.

Eſt-ce Clotalde que je vois?
Pour m'inſulter vient-il me rendre hommage,
Lui qui m'a fait gémir dans un dur eſclavage?
Comment, & de quel front paroît-il devant moi?

CLOTALDE.

Seigneur, pour chaſſer le nuage
Qui ſur vos ſens ſurpris répand l'obſcurité,
Je vais ſans tarder d'avantage
Faire à vos yeux briller la vérité:
Les honneurs qu'on vous rend, ce Palais magnifique,
Ne ſont point les effets d'une ſonge chimérique;
Ce ſpectacle nouveau qui vous tient enchanté

Eſt pour vous un bonheur plein de réalité.
Pendant votre ſommeil, de votre antre ruſtique
A la Cour de Pologne on vous a tranſporté,
Du Roi Baſile enfin vous êtes fils unique,
Lui-même à ſon Conſeil l'a déja déclaré;
On porte juſqu'aux Cieux votre nom réveré,
Et vous faites, Seigneur, l'allegreſſe publique.

SIGISMOND.

Pourquoi m'avoir caché le ſang dont je ſuis né?
Si ton diſcours eſt véritable,
Pourquoi traiter ton Prince infortuné
Comme un eſclave miſérable?

CLOTALDE.

Pour obéïr, Seigneur, aux céleſtes décrets,
Et détourner de vous les noirs effets
Des Aſtres irritez que craignoit votre Pere,
Et qui vous menaçoient d'être un Roi ſanguinaire.

SIGISMOND.

Ah! traître! ſont-ce là d'aſſez fortes raiſons
Pour condamner un fils, un Prince légitime
A la plus dure des Priſons?
Et toi, prémier objet du courroux qui m'anime,
Toi, qui fus l'inſtrument d'un ſupplice inoui,
Comment à ce Monarque as-tu donc obéi?
Comment auprès de moi juſtifier ton crime?
Malheureux! tu devois du moins
A mes regards dévoiler ma naiſſance:
Je n'aurois pas trahi ta confidence;
Je n'avois dans mes fers que tes yeux pour témoins.
J'en aurois moins gémi flatté par l'eſpérance,
Et mon cœur, dans ce jour, eût reconnû tes ſoins.

CLOTALDE.

Seigneur, j'avois juré de garder le silence:
On m'auroit vû souffrir la mort avec constance
Plutôt que de le rompre.

SIGISMOND.

Ah! tu la soufftiras,
Pour avoir trop gardé ce silence funeste;
Ministre affreux que je déteste!
Je veux par ma vengeance effrayer ces Etats.

CLOTALDE.

Seigneur, que votre ame réprime....

SIGISMOND.

Tu m'oses repliquer, perfide, tu mourras;
Tu seras dans ce jour la prémiére victime
Et le prémier tyran qu'immolera mon bras.

ULRIC *l'arrétant.*

Par un meurtre, Seigneur, ne vous noirciſſez pas.

CLOTALDE *en sortant.*

Malheureux! il se perd; & sa fureur extrême
Me fait trembler pour lui bien plus que pour moi-même.

SCENE III.

SIGISMOND, ULRIC, ARLEQUIN.

SIGISMOND *à Ulric qui veut le retenir.*

Sujet audacieux, quoi! tu retiens mes pas?

ULRIC.

Seigneur, souffrez que je vous fasse entendre...

SIGISMOND.

Arrête, ton discours ne peut que m'offenser.
Si tu dis un seul mot.....

ULRIC.

Je ne puis me défendre....

SIGISMOND.

Puisqu'il répond, sans balancer
Du haut de ce balcon précipite le traître.

ARLEQUIN.

C'est pour lui faire peur, je ne sçaurois penser....

SIGISMOND.

Si tu ne m'obéïs, toi-même tu vas être.....

ARLEQUIN *saisissant Ulric.*

Pardon, c'est à regret, mais il commande en maître;
Et je ne puis me dispenser
De vous jetter par la fenêtre,
Je suis novice en cet emploi.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, LE ROI.

LE ROI.

DE tels emportemens ſont indignes d'un Roi,
Calmez un tranſport condamnable.

SIGISMOND.

Qu'entens-je?

LE ROI.

Vous devez m'écouter & ſonger
Qu'un Prince qui s'oublie au point de ſe plonger
Dans le ſang d'un ſujet, fût-il même coupable,
Deshonore ſon bras au lieu de ſe venger.

SIGISMOND.

Je me ſens arrêter par ſon air reſpectable....
Qui donc es-tu, répons, ô vieillard vénérable,
De qui l'aſpect auſſi noble que doux,
A le pouvoir d'enchaîner mon courroux?
Dans mon cœur étonné ta préſence fait naitre
Des mouvemens ſecrets qu'il ne peut démêler,
Qui font que j'aime à te parler,
Que je brûle de te connoître!

LE ROI *à part.*

Ah! de ma joie à peine ſuis-je maître!
Le ſang lui parle en ma faveur.
(*Haut.*)
Quoi, Prince, j'aurois le bonheur
De triompher par ma préſence
Des ſentimens de haine & de vengeance...

SIGISMOND.

Oui tu les ſuſpens dans mon cœur.
Sur moi quelle eſt donc ta puiſſance?
Tes ſeuls regards domtant ma violence,
Me forcent d'approuver juſqu'à la liberté
Que tu prens de combattre ici ma volonté.
Satisfais mon impatience,
Quel es-tu? Parle, explique toi;
Va, quel que ſoient ton rang & ta naiſſance,
Sois ſur des faveurs de ton Roi;
Je ſens que je ne puis t'approcher trop de moi.

LE ROI *à part.*

O! Pere trop heureux!

(*Haut.*)

Je me flatte & j'eſpére
Quand je ſerai connu de vous,
De redoubler encor des ſentimens ſi doux.

SIGISMOND.

Qui peut les augmenter? Je t'aime, te révére

LE ROI.

Nature! c'en eſt trop, je céde à ton effort.
Je ſuis.....

SIGISMOND.

Eh bien, acheve, inſtruis-moi de ton ſort.

LE ROI.

Embraſſe-moi, mon fils, & reconnois ton Pere.

SIGISMOND.

Mon Pere! ah Dieux! l'auteur de mes tourmens?
Ce nom rallume ma colére,

LE ROI.

Quoi! le titre ſacré de Pere, en ces momens
N'excite en toi que des frémiſſemens?
Quand mon ame ſe livre entiére,
Aux promts & tendres mouvemens
Qu'inſpire pour un fils la nature ſincére,
La tienne ſe refuſe à mes embraſſemens?

SIGISMOND.

La voix du ſang chez moi ne s'eſt point tuë.
Tu viens de voir à ta prémiére vuë;
Avec combien d'ardeur, promt à ſe dévoiler,
Pour toi ſe ſang vient de parler
Dans le fond de mon ame émuë.
Si pour ton fils; quand tu l'a mis au jour,
Barbare, il t'eut parlé de même,
Tu ne reduirois pas aujourd'hui cet amour,
A ſe changer en une haine extrême?

LE ROI.

Ma tendreſſe préſente auroit du triompher.
Cette haine eſt un monſtre & tu dois l'étouffer.
Reprens l'amour d'un fils pour un Pere qui t'aime.

SIGISMOND.

Non, ne l'eſpére pas, les maux que tu m'as faits;
Dans mon eſprit ſont gravez pour jamais.

LE ROI.

Ah! ces retours affreux & l'horreur qu'il t'inſpirent.
Me font trop voir que les Aſtres ſont vrais
Dans le malheur qu'ils me prédirent:
Il eſt écrit ſur ton front irrité;
Et j'y lis d'un Tyran toute la dureté.

SIGISMOND.

Pere cruel! dont la bouche m'outrage,
Si je ſuis un Tyran, n'en accuſe que toi;
Par ton ordre, élevé comme un monſtre ſauvage,
Je ne fais que répondre aux ſoins qu'on eut de moi;
J'imite ton exemple, & je ſuis ton ouvrage;
D'autant plus excuſable en mon emportement
Que la raiſon l'approuve, & que ma tyrannie
Par un juſte retour & par un mouvement
Que la nature juſtifie
N'aſpire qu'à punir les tyrans de ma vie;
Mais toi, pere coupable & Bourreau de ton fils,
Tu t'es montré cruel contre toute juſtice,
Contre les droits humains & les Loix du Pays.
Pour m'enterrer vivant dans un noir précipice,
Quel forfait en naiſſant avois-je donc commis?
C'eſt peu de me cacher à ma Patrie entiére,
Tu m'as tout refuſé juſques à la lumiére:
Pour la prémiére fois aujourd'hui j'en jouis.
Dans les tranſports de ſa colére
Contre moi, que pourroit imaginer de pis
Le plus mortel de tous mes ennemis?
Parens dénaturez, à vos ordres bizares,
Quoi! nos jours innocens ſeront ils aſſervis?
Serez-vous envers nous impunément barbares?
Et les reſſentimens nous ſont-ils interdits?
Non, non, c'eſt une erreut dont vous êtes ſéduits.
Par une ſage prévoyance
Les équitables Dieux ont borné vos pouvoirs.
Ainſi que nous, vous avez vos devoirs:
Et ſi nous vous devons avec l'obéiſſance
Des marques de reſpect & de reconnoiſſance.

Vous nous devez des ſoins à votre tour
Conformes à notre naiſſance.
Et des preuves de votre amour.

LE ROI.

Si j'ai condamné ton enfance
C'eſt malgré moi que je l'ai fait;
Et j'ai voulu te ſouſtraire au forfait
Où devoit t'entraîner la maligne influence
De l'Aſtre qui te dominoit.

SIGISMOND.

Mais toi-même, ſans crime, as-tu pû l'entreprendre?
Etoit-ce à toi de lire dans les Cieux?
Et de vouloir forcer l'ordre des Dieux
Par d'injuſtes moiens qu'ils t'avoient ſçu défendre?
N'étoit-ce pas à toi de les laiſſe agir?
Et ne devois-tu pas attendre
Que je fuſſe coupable avant de me punir.

LE ROI.

C'eſt un crime que je répare.
Les biens dont aujourd'hui te comble ma bonté
Doivent éteindre un ſouvenir barbare.
Imite ma douceur & non ma cruauté:
Du courroux qui t'aigrit, quel que ſoit le murmure,
Souviens-toi qu'il eſt beau d'oublier une injure.

SIGISMOND.

Il eſt plus doux de s'en venger:
Et puiſque de mes fers je me vois dégager;

Puiſqu'enfin mes deſtins éclaircis par toi-même,
Me rendent l'héritier de ton pouvoir ſuprême;
Pour punir mes tyrans, je ſçaurai m'en ſervir.
Leur crime fait trembler par ſa noirceur extrême,
Ma vengeance fera frémir.

LE ROI.

Fils inhumain, c'eſt trop te méconnoitre,
Tu crois déja régner, & me parles en Maître.
Rentre en toi-même, & ſors de ton erreur;
Loin de t'enorgueillir d'une vaine grandeur
Que tu ne dois qu'à ma tendreſſe,
Regarde-la plutôt comme un ſonge trompeur,
Qui te ſéduit par ſon yvreſſe.
Repens-toi d'écouter ta fureur vengereſſe.
Crains de dormir encor dans tes tranſports divers,
Et tremble à ton réveil de te voir dans les fers,
Et dans ta prémiére baſſeſſe.

(*Il ſort.*)

SCENE VI.

SIGISMOND *seul.*

SEroit-il vrai, Grands Dieux! que mon destin brillant
Fut d'un songe imposteur, l'ouvrage fantastique?
Verrai-je, malheureux! ma grandeur chimérique,
S'évanoüir en m'éveillant?
Rentrerai-je en mes fers? . . . Non, je ne puis le croire.
Chaque objet qui me frappe, & chaque événement,
Pour n'être qu'un vain songe, au fond de ma mémoire
Se grave trop profondément.
Chassons de mon esprit une terreur si noire
Quand de la vérité ma raison me répond;
Et pour douter un instant de ma gloire,
Je sens trop que je suis le Prince Sigismond.
Je le sens encor mieux aux mouvemens de rage
Dont mon pere a rempli mes esprits furieux.
Tout ce qui s'offre à moi me paroit odieux.

SCENE VII.

SIGISMOND, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

NOus allons voir un beau tapage :
Mais il eſt en fureur, & je ſuis ſeul ici.
Je tremble.

SIGISMOND.

Qui donc es-tu ? dis.

ARLEQUIN *à part.*

Ah ! je lui dirois bien qu'Arlequin eſt ſon frere ;
Mais il a, le brutal, trop mal reçu ſon Pere.

SIGISMOND.

Répons-moi donc. Quelle eſt ta qualité ?

ARLEQUIN *à part.*

Quel air rébarbatif ? J'en ſuis épouvanté.

(*haut.*) (*bas.*)

Seigneur, je ſuis .... Je crains qu'il ne m'aſſomme.

SIGISMOND.

Veux-tu parler ?

ARLEQUIN.

Je ſuis . . je ſuis un Gentilhomme.

SIGISMOND.

Eſt-ce de la Cour du Roi ?

ARLEQUIN.

Non
Un Gentilhomme, la . . . de converſation.

SIGISMOND.

De converſation ! par là que veux tu dire ?

ARLEQUIN.

Je veux dire autrement, Gentilhomme Bouffon,
Ou Gentilhomme qui fait rire.

SIGISMOND.

Fais moi rire.

ARLEQUIN.

Ah ! voila pour m'interdire.

SIGISMOND.

Veux-tu me faire rire ?

ARLEQUIN *à part.*

Il me le dit d'un ton
A me faire trembler. La terreur qu'il m'inſpire
Me donne déja le friſſon.

SIGIS-MOND.

Quant me feras-tu rire, hem ?

ARLEQUIN.

Tout à l'heure, Sire.

(*à part.*)
D'y réüſſir je ne puis me flatter.
Son viſage me déſeſpére.

SIGISMOND.

Fais moi rire au plus vite, ou je te fais ſauter
Du haut de ce Balcon.

ARLEQUIN *à part.*

Il eſt homme à le faire.
C'eſt ainſi qu'à la Cour on ſe voit balotté.
J'étois tantôt jetteur, & vais être jetté.

SIGISMOND.

Puiſque je ne ris point, ton audace punie...

ARLEQUIN.

(*à part.*)

Sire, une moment. Quel eſt mon ſort infortuné!
Riez-vous aiſément, dites-moi, je vous prie?

SIGISMOND.

Non, je n'ai jamais ri depuis que je ſuis né.

ARLEQUIN.

Ah! garre le Balcon! c'eſt fait de notre vie.
Malheureux Arlequin, tu vas faire le ſaut.
Voyons un peu s'il eſt bien haut.
Sa hauteur m'épouvante, & d'horreur j'en friſſonne.
Avant d'expoſer ma perſonne,
Je vois qu'il eſt de mon honneur,
De faire rire Monſeigneur;
De bien réjoüir ſon Alteſſe.
A préſent je ſuis en humeur.

(*Après pluſieurs lazzis.*)

Je ne vous fais pas rire, & cette gentileſſe.....

SIGISMOND.

Non, tu me fais plutôt dépit.

ARLEQUIN.

Cette mine, avouez qu'elle vous divertit:

SIGISMOND.

Elle me révolte au contraire.

ARLEQUIN *à part.*

Il me fera perdre l'esprit.

(*à Sigismond.*)

Et ce lazzi que vous me voiez faire,
Ne le trouvez-vous pas charmant?

SIGISMOND:

Il me paroît impertinent.

ARLEQUIN.

Cet entrechat a-t-il l'art de vous plaire?

SIGISMOND.

Il a celui de me mettre en colére.

ARLEQUIN *à part,*

Je suis à bout de mon rôle à présent.
Que deviendrai-je, misérable?

(*haut.*)

Prince, êtes vous chatouilleux?

(*Il le chatouille.*

SIGISMOND.

Insolent.
Tu vas servir d'exemple à tout mauvais plaisant.

ARLEQUIN *se jettant à ses pieds.*

Aiez pitié d'un misérable!
J'ai crû vous faire rire & je suis pardonnable.

SIGISMOND.

Il n'est qu'un seul moyen de te sauver le jour;
C'est de m'apprendre sans détour
Deux choses que je veux connoître.
Prémierement, dis-moi, dans cette Cour

Si je ſuis en effet le maître?

ARLEQUIN.

N'en doutez pas, Seigneur, puiſqu'il dépend de vous
De me jetter par la fenêtre.
Votre bras vous répond des hommages de tous.

SIGISMOND.

Ce n'eſt pas tout, il faut m'inſtruire
Des tous le Grands de cet Empire,
Qui ſont du ſang Roial ſortis.
Je veux tous les connoître, afin de les détruire;
Deſcendus de Baſile, ils ſont mes ennemis.

ARLEQUIN *tirant un Almanach de ſa poche.*

Cet Almanach va vous le dire.
Tenez, Sire (on vous a ſans doute appris à lire.)
Vous verrez là dedans tous les noms des Proſcrits.

SIGISMOND.

Lis toi-même.

ARLEQUIN.

Seigneur....

SIGISMOND.

Lis donc ſans plus remettre.

ARLEQUIN.

Liſons, quand je devrois épeller chaque lettre.
(*il lit.*)
Federic âgé de trente ans,
Néveu du Roi, Grand Duc de Moſcovie.
(*ils s'interrompt.*)
Sur le Trône ce Duc comptoit depuis long-tems;
Mais il comptoit ſans l'hôte.

(*il continuë à lire.*)

Sophronie,
Dans ſa vingtiéme année, & Niéce auſſi du Roi.

(*il parle.*)

Seigneur, vous avez là, ma foi,
Une Couſine fort jolie.
C'eſt dommage, s'il faut quelle perde la vie.
Je l'apperçois qui vient, jugez en par vos yeux.

SIGISMOND.

Que de beautez! voila le Chef-d'œuvre des Dieux.
J'oublie en la voyant qu'elle eſt mon ennemie.
Mes ſens ſont enchantez.

SCENE VIII.

SIGISMOND, SOPHRONIE.

SEigneur, vous voulez bien
Que je vous rende ici mon hommage ſincére.

SIGISMOND.

Ah! recevez plutôt le mien,
Princeſſe: A mes regards cette Cour n'offre rien
Que n'efface d'abord votre vive lumiére.
Quel changement en moi votre aſpect vient de faire!
Je ne ſuis plus le même. A cet áimable aſpect
Je me ſens entraîner per un déſir rapide;
Et retenir par le reſpect.
Vous enflamez mon cœur & le rendez timide.
De vos yeux l'éclat eſt ſi doux

Que je n'admire plus l'Aſtre qui nous éclaire ;
Leur charme eſt ſi puiſſant qu'il ſuſpend mon courroux.
S'il me ſouvient encor des cruautez d'un pere,
C'eſt pour m'avoir privé ſi long-tems du bonheur
De voir tant de beautez, que mon ame préfére
A tout ce que le Sceptre offre de ſéducteur.
C'eſt pour m'avoir caché juſqu'ici mon vainqueur,
Et ne m'avoir pas fait plus digne de lui plaire.

SOPHRONIE.

Seigneur, un tel accueil a lieu de m'étonner.
J'ai crû ne voir en vous qu'un ennemi terrible,
Que contre tous les ſiens doivent trop indigner
Vingt ans d'une priſon horrible.

SIGISMOND.

Après vous avoir vuë, ah! peut-on vous haïr?
Des injuſtes tourmens que l'on m'a fait ſouffrir,
Vous n'êtes point d'ailleurs coupable ;
Et quand vous en ſeriez l'auteur,
Le Ciel vous forma trop aimable,
Pour ne pas triompher de toute ma fureur.
Il n'eſt rien que vos yeux ne rendent excuſable.

SOPHRONIE.

Vous redoublez ma ſurpriſe, Seigneur.
Quoi! vous me connoiſſez, vous me parlez à peine,
Et vous me faites voir les feux les plus ardens.

SIGISMOND.

Je ne ſçais, mais enfin voila ce que je ſens ;
Tel eſt l'effet ſubit de l'amour qui m'entraîne.
Du cœur de votre Prince, il vous rend ſouveraine:

De la Pologne en même tems,
Charmante Sophronie, il vous déclare Reine.
Le Trône eſt votre rang; vous l'avez mérité,
Et par droit de naiſſance, & par droit de beauté.
Vous ne répondez point. Que faut-il que je penſe,
Et de votre embarras, & de votre ſilence?
Haïriez vous le Trône avec moi partagé?
S'il étoit vrai, quel coup pour mon cœur qui vous aime!
Les maux, où dans ma Tour je me ſuis vû plongé,
Seroient doux, comparez à ce malheur extrême.

SOPHRONIE.

Je vois dans vos tranſports régner tant de candeur,
Que je dois les payer d'une entiére franchiſe.
Et comme la vertu préſide à votre ardeur,
Elle m'engage, & m'autoriſe
A vous dévoiler tout mon cœur.
Apprennez, que j'en ſuis ſouveraine maîtreſſe;
Et que toujours il brave la tendreſſe.
Des courtiſans flatteurs le langage affecté,
Leurs vices traveſtis avec habileté,
Sous les déhors trompeurs d'un humble politeſſe,
Et leurs hommages faux l'ont toujours revolté.
Leur ardeur peu ſincére & ſans délicateſſe,
Leur penchant invincible à l'infidélité,
L'ont garanti de ſa foibleſſe.
Il s'eſt armé contreux d'une juſte fierté.
En s'éloignant du ſein de la nature aimable,
Ils ont rendu l'amour à mes yeux mépriſable.
Vous ſeul, Seigneur, me l'avez préſenté
Sous une forme rédoutable,
Tel que je le craindrois pour ma tranquillité.
Vous me l'avez fait voir plein d'ingénuité,

Accompagné d'un trouble véritable,
Et mêlé de reſpect & de timidité.
Si ſa voix à mon cœur pouvoit ſe faire entendre;
C'eſt en votre faveur qu'elle lui parleroit.
Et ſi ce cœur pouvoit ſe rendre,
C'eſt à vos feux qu'il ſe rendroit.

SIGISMOND.

Si mon amour vous plaît, pourquoi vous en défendre?
Et pourquoi ne pas accepter
Le Sceptre, où vous devez prétendre,
Et qu'orneront vos mains en daignant le porter?

SOPHRONIE.

Du bien que vous m'offrez je ſuis réconnoiſſante.
C'eſt tout ce que pour vous je puis faire éclater.
Plus je ſuis près du rang qu'on me préſente,
Et moins je ſuis maîtreſſe d'y monter.

SIGISMOND.

Eh, de qui donc êtes vous dépendante,
Vous, faite pour régner & pour donner la loi?

SOPHRONIE.

De votre Pere, de mon Roi.

SIGISMOND.

Quoi! Sur vous le barbare étend ſa tyrannie?

SOPHRONIE.

C'eſt un droit naturel qu'il a ſur Sophronie.
Il a ſeul le pouvoir de diſpoſer de moi;

A vos vœux ſon choix eſt contraire.

SIGISMOND.

Ah! je cours trouver l'inhumain,
Et ma rage.....

SOPHRONIE.

Arrêtez. Quel eſt votre deſſein?
Eſt-ce par la fureur que vous croiez me plaire?
A ce tranſport mettez plutôt un frein.
Contre un Pere, Seigneur, & contre un Souverain
Jamais elle n'eſt légitime.
Baſile eſt ſeul maître de mon deſtin,
On ne peut à ſes loix me ſouſtraire ſans crime.
Par d'autres ſentimens méritez mon eſtime;
Et gravez bien dans votre ſouvenir,
Que la vertu la peut ſeule obtenir.
Adieu.

SCENE IX.

SIGISMOND, ARLEQUIN.

SIGISMOND.

PRinceſſe, eh bien, j'étoufferai ma haine;
Mais d'un ſi noble effort vous ſerez donc le prix.
Avec vous, je ſuivrai la clemence ſans peine;
Je ſerai généreux envers, mes ennemis.
Mais ſans vous, il n'eſt point de frein qui me retienne.
A mon reſſentiment tout deviendra permis.
Il faut que tout periſſe, ou que je vous obtienne.

ARLEQUIN.

Eh bien, Seigneur, peut-on ſçavoir de vous
Comment vous trouvez la Princeſſe?

SIGISMOND.

Charmante & digne enfin de toute ma tendreſſe.
Sa beauté dans mon ſein allume tant de feux
Que pour m'en voir le poſſeſſeur heureux,
Je ſuis prêt d'oublier tout ce qu'a fait mon Pere.
Elle a dans un inſtant changé mon caractêre.
Le ſeul ſon de ſa voix a domté ma fureur,
La douceur de ſes yeux a paſſé dans mon cœur;
Elle vient de verſer dans mon ame charmée
Le déſir de la gloire, & l'oubli de mes maux:
Pour la ſeule vertu je la ſens enflammée
Et d'un tyran en moi l'Amour fait un Héros.

ARLEQUIN.

Seigneur, ma joie en eſt extrême;

Mais je crains fort pour votre amour,
Que Monſieur Federic qui l'aime,
Ne vous la ſouffle dans ce jour.

SIGISMOND.

Dieux! Federic brûle pour elle!
Il aſpire à ſa main! mais parle, eſt-il aimé?

ARLEQUIN.

Non, elle a pour ce Prince une haine mortelle;
Mais vous n'en devez pas être moins allarmé:
Car le bruit court que le Roi la lui donne
Pour le conſoler, entre nous,
De la perte de la Couronne.
On dit que dans trois jours il ſera ſon Epoux.

SIGISMOND.

Le perfide plutôt perira ſous mes coups.

ARLEQUIN.

Vous pouvez lui parler; car je le vois paroître.

SIGISMOND.

A ſon aſpect je ne ſuis plus le maître
De me mes reſſentimens jaloux.

SCENE X.

SIGISMOND, FEDERIC, ARLEQUIN.

FEDERIC.

PRince dont le noble courage.....

SIGISMOND.

Epargnez-vous un vain hommage
Qui gêne votre cœur, & revolte le mien.

FEDERIC.

Seigneur, vous offenſez le Duc de Moſcovie,
L'hommage qu'il vous rend ne le contraint en rien,
Puiſqu'il vient vous prier d'approuver le lieu,
Qui doit l'unir à Sophronie.

SIGISMOND.

Ah! téméraire oſes-tu bien
Me parler d'approuver un lien qui m'outrage?
Renonces-y toi-même, ou mon juſte courroux...

FEDERIC.

Je demeure ſurpris d'un accueil ſi ſauvage!

SIGISMOND.

Apprens qu'à cet objet ſi doux,
Ma main deſtine un autre Epoux.

FEDERIC.

Qui peut me diſputer la Princeſſe que j'aime?

SIGISMOND.

Un rival indigné de ton audace extrême,
Seul digne d'obtenir ſa foi,
Puiſqu'il eſt au-deſſus de toi,
Et puiſqu'enfin c'eſt Sigiſmond lui-même.

FEDERIC.

Seigneur, à votre rang je ſçais ce que je dois.
Mais j'ai le ſuffrage du Roi,
Et vous-même y devez ſouſcrire.

SCENE XI.

Les Acteurs précédens, LE ROI.

LE ROI *à Sigiſmond.*

OUI, Prince, ſon hymen eſt approuvé par moi,
Songez que mon ſuffrage eſt pour vous une loi.
Ces nœuds ſont importans au repos de l'Empire.

SIGISMOND.

Eſt-ce aux dépéns du mien qu'on prétend l'acheter?
Pour la Princeſſe je ſoupire;
Avant de la céder, il faudra que j'expire:
Mon amour ſeul doit ſe faire écouter.

LE ROI.

Un Roi n'écoute point l'amour ni ſon caprice;
Il n'entend, il ne ſuit que la ſeule juſtice,
Et c'eſt à vous de m'imiter.
Apprenez à régner par cet effort ſuprême:
Et pour mieux affermir la paix,
Commencez par mettre vous-même,
Vos injuſtes déſirs au rang de vos ſujets.

SIGISMOND.

Mes déſirs ſont trop purs pour que je les immole.

Que dis-je? la Princeſſe abhorre mon rival,
Et ſon cœur eſt contraire à cet hymen fatal;
Vous-même, retirez une injuſte parole.

LE ROI.

Qu'oſez-vous propoſer? La parole des Rois,
Comme celle des Dieux, doit être inviolable.
J'ai prononcé pour lui, ſouſcrivez à ce choix;
C'eſt un arrêt irrevocable.

SIGISMOND.

Ah! tyran; c'en eſt trop, cet arrêt inhumain
Vient de rallumer dans mon ſein,
Les feux de mon courroux avec plus de furie:
Les reſpects les égards que j'ai pour Sophronie,
Et l'eſpoir d'obtenir ſa main,
Pouvoient ſeul retenir la haine qui m'enflame;
Ce tréſor accordé pouvoit ſeul de mon ame
Effacer aujourd'hui tant d'outrages reçus,
Ton impitoyable refus,
Et l'odieuſe préférence.
Que vient de donner ta puiſſance
Au plus grand de mes ennemis,
Du joug de la nature affranchiſſent ton fils,
Et ce nouvel affront qui groſſit les tempêtes,
Qui vont tomber ſur vos deux têtes;
Surpaſſe & comble enfin tous ceux que tu m'as faits.
Plus d'accord entre nous; plus de paix deſormais.
Je ne ſuis plus ton fils, Pere indigne de l'être,
Que pour m'armer de mes droits contre toi.
Crains, dans ton propre Etat, de n'être plus le maître.
Inſtruit de mes deſtins tout le peuple eſt pour moi:

Tremble, frémis de te voir ſous ma loi.
Ma bouche te déclare une immortelle guerre:
Et j'atteſte le Dieu du Ciel & de la Terre,
Que je ne verrai point réparoître le jour,
Que mon bras armé du tonnerre,
De mes tyrans affreux n'ait purgé cette Cour.

SCENE XII.

LE ROI, FEDERIC.

LE ROI.

VA, je t'empêcherai, barbare,
D'exécuter les criminels projets,
Où ton emportement t'égare?
Ma prudence ſçaura t'épargner des forfaits.
Le moien dont, ſans fruit, s'eſt ſervi ma tendreſſe
Pour rendre un fils à mes Etats,
Je prétens l'emploier pour enchaîner ſon bras;
Et garantir mes jours du péril qui les preſſe.

SCENE XIII.

Les Acteurs précédens, SOPHRONIE.

SOPHRONIE.

JE viens vous implorer, Seigneur, pour votre fils;
Pardonnez un transport, dont mes yeux sont la cause,
Et songez que ma main ne peut être le prix.....

LE ROI.

C'est pour vous couronner qu'aujourd'hui j'en dispose;
Sur mon Trône tous deux vous allez être assis.

SOPHRONIE.

Votre fils doit lui seul.....

LE ROI.

Non, ce fils trop fidéle
A me justifier par son humeur cruelle,
Ce qu'ont prédit de lui les Astres ennemis,
Vient d'épuiser l'amitié paternelle;
La prison qui fût son berceau,
Va devenir sa demeure éternelle;
Et sera son tombeau.
On sçaura dans la Tour le convaincre, sans peine,
Que tout l'éclat de la grandeur humaine
Qui dans ce moment l'éblouit,
Disparoît comme un ombre aux yeux qu'elle séduit;
Et n'est rien qu'une vapeur vaine
Que le sommeil enfante, & le réveil détruit.

(*Il sort avec Federic.*)

SCENE XIV.

SOPHRONIE *seule.*

AH! Plutôt que ta barbarie
Prive ton fils du pouvoir souverain,
Et qu'un hymen funeste à Federic me lie,
Il faudra, Roi cruel, que tu perces mon sein,
Ou qu'avec Sigismond tu me rende captive.
En faveur de ce fils dont je fais le malheur
Et pour qui je ressens la pitié la plus vive,
Il n'est rien qu'en ta Cour ne tente ma douleur.
Quand je songe grands Dieux! que ce Prince qui m'aime,
Va rentrer dans la nuit de son affreuse Tour,
Je ne suis plus maîtresse de moi-même,
Et la part que je prens à sa disgrace extrême,
Me fait sentir que je l'aime à mon tour.
Ma fierté s'en émeut: mais ce feu qui l'étonne
N'a rien qui blesse la vertu;
Et dans l'affreux péril dont mon ame frissonne,
Il est trop allarmé pour être combattu:
A son ardeur je m'abandonne.
J'armerai tout l'Etat contre un Pere inhumain.
Cher Prince, il est juste qu'enfin,
Mon bras t'assure une Couronne
Qu'a voulu me donner ta généreuse main;
Et que l'Amour répare, en cette conjoncture,
Les outrages sanglans que te fait la Nature.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théatre repreſente la Tour, à la porte de laquelle le Prince Sigiſmond paroît endormi & chargé de ſa prémiére chaîne

SCENE PREMIERE.

SIGISMOND, CLOTALDE, ARLEQUIN, GARDES.

ARLEQUIN.

NOn, là-deſſus je ne ſçaurois me taire;
Baſile eſt un bon Roi,
D'accord: Mais il eſt mauvais Pere.
On ne traita jamais un fils de la maniére.
(*à Clotalde.*)
Vous avez tort d'avoir pris cet emploi.
Il faut pour l'exercer avoir un cœur de pierre:
Vous êtes un barbare; & jamais ſur la terre.....

CLOTALDE.

Pour réprimer ſes diſcours impudens
Qu'au plus haut de la Tour on l'enferme au plus vîte.

ARLEQUIN.

Tu me fais enfermer ſans que je le mérite.
Mais ce qui me conſole, en logeant là-dedans;
C'eſt que j'aurai pour moi tous les honnêtes gens.
La priſon qu'Arlequin partage avec ſon Prince
Sçaura lui faire honneur dans tout la Province.

(*On enferme Arlequin.*)

SCENE II.

CLOTALDE, SIGISMOND *endormi.*

SIGISMOND *endormi.*

MEure, meure, Clotalde, & tous mes ennemis!
Tombe le Roi Baſile au pouvoir de ſon fils!

CLOTALDE.

Juſqu'au ſein du repos ſa fureur le tourmente.
Rien ne peut l'arracher de ſon noir ſouvenir.
Que ſon affreux réveil ſçaura bien l'en punir!
Pour ſes regards ſurpris qu'elle image effrayante!
Son ſommeil ſe diſſipe, & je frémis pour lui.

SIGISMOND *en s'éveillant.*

Que vois-je, malheureux! & qu'elle horreur efface

Tout mon bonheur évanoui ?
Du Sceptre que j'ai crû posseder aujourd'hui,
Mes prémiers fers ont pris la place !
Du Trône je retombe au fond de ma prison !
O ! réveil accablant qui confond ma raison !
Le Ciel m'a-t-il trompé par un songe agréable,
Pour rendre mon destin encor plus déplorable
Par la douleur de la comparaison ?

CLOTALDE *à Sigismond.*

Dans un profond sommeil quel charme inconcevable
A retenu si long tems vos esprits ?
Et quel songe funeste animoit votre rage ?
Vous respirez tout haut le sang & le carnage.

SIGISMOND.

Je ne sçais que répondre à ce que tu me dis.
Le trouble de mes sens est si grand, que j'ignore
Si je veille en effet, ou si je dors encore.

CLOTALDE.

N'en doutez point, Sigismond, vous veillez,
Puisque c'est moi qui vous l'assure,
Que je suis devant vous, & que vous me parlez.

SIGISMOND.

Je ne suis point sorti de cette grotte obscure ?
Ah ! toute ma grandeur n'est donc qu'un songe vain ?
Ma prison seule est vraie, & mon malheur certain.
Mais non, ce que j'ai vû m'a paru si sensible,
Et si fort éloigné de toute fausseté,
Que tout ce qui me frappe en ce moment terrible,
Ne paroît pas avoir plus de réalité.
Que dis-je ? un feu nouveau qui circule en mes veines,

Qui charme en même tems & redouble mes peines.
De mon bonheur détruit prouve la vérité.
J'en ai pour ſur garant l'image qui me reſte
De la Beauté qui m'a charmé.
J'en ai pour ſigne manifeſte
L'amour que dans mon ſein ſes yeux ont allumé.
Je le ſens cet amour dont je brûle pour elle ;
Et pour la démentir, ma flâme eſt trop réelle.

CLOTALDE.

Quel ſonge a ſur vos ſens fait tant d'impreſſion
Qu'il ait juſqu'à ce point troublé votre raiſon ?

SIGISMOND.

Ecoute, puiſqu'il faut t'en faire confidence,
Non ce que mon eſprit a vu confuſement
Dans un rêve ſans ſuite & plein d'extravagance,
Mais ce qui m'a frappé les yeux ſenſiblement ;
Qui m'eſt préſent encor comme un événement
Rempli de certitude, où régne l'évidence,
Et dont j'ai retenu la moindre circonſtance.
A la Cour de Pologne, en un Palais brillant,
(O ! ſouvenir armer d'une gloire trompeuſe !)
J'ai crû me voir en m'éveillant :
J'étois alors vêtu ſuperbement,
Environné d'une foule nombreuſe
Qui me ſervoit avec empreſſement.
Je me ſouviens, qu'au fort de mon étonnement
Je t'ai vû le prémier me rendre ton hommage ;
Et fléchiſſant les génoux devant moi,
Me déclarer que j'tois fils du Roi,
Et que ſon Trône étoit mon héritage.

CLOTALDE.

Sans doute vous avez, dans ces momens heureux,

Reçu votre Sujet en Prince généreux ? . . .

SIGISMOND.

A ton diſcours m'armant d'un front ſévére,
Clotalde, j'ai voulu te punir, au-contraire,
D'avoir ſuivi du Roi les ordres rigoureux,
Et de m'avoir caché ce funeſte myſtére.
Tu n'as pû qu'en fuyant te ſouſtraire à mes coups,
Et mon Pere s'eſt vû l'objet de mon courroux.
Mais ce qui s'eſt gravé dans le fond de mon ame,
Avec des traits de flâme
Que rien ne ſçauroit effacer,
Une Auguſte Princeſſe à mes yeux s'eſt montrée ;
Sa beauté la rendoit digne d'être adorée.
Ah ! ſans douleur je ne puis y penſer.
J'ai déclaré mon feu ſincére,
Elle a paru ne pas s'en offenſer.
J'eſpérois par mes ſoins parvenir à lui plaire,
Quand un Prince odieux protégé par mon Pere,
Dans mon bonheur m'eſt venu traverſer.
Ce coup a reveillé le feu de ma colére :
Et j'ai juré dans mon tranſport,
Qu'avant que le Soleil redonnât la lumiére,
Au ſein de mes Tyrans je porterois la mort.

CLOTALDE.

De l'Auteur de votre naiſſance,
Eh quoi ! les jours par vous ne ſont pas reſpectez ?
Et ſur moi qui pris ſoin d'élever votre enfance,
Vous étendez vous cruautez ?
Ah ! Sigiſmond, à cet excès barbare
Pouvez-vous vous porter, même dans le repos ?
En goûtant ſes douceurs notre cœur ſe déclare :
De l'ame d'un Tyran un noir ſonge s'empare ;

Il voit toujours du ſang dont il verſe des flots.
Mais la vertu dont votre eſprit s'égare,
Juſques dans le ſommeil accompagne un Héros.
N'accuſez plus les Dieux ſi vous êtes en bute
A tous les traits de leur courroux.
Avec juſte raiſon leurs bras vous perſécute.
Les ſentimens cruels qu'on voit paroître en vous
N'ont que trop à mes yeux juſtifié leur coups.
Ce ſonge dont votre ame eſt encor ſi remplie,
Eh! pour vous éprouver, qui ſçait s'il n'eſt point fait?
Qui ſçait, ſi dans ce jour, leur ſageſſe infinie
N'en ſeroit pas l'auteur ſecret?
Pour vous je tremble dans ce doute.
Je ſçais qu'aux Immortels votre fureur déplaît;
Je crains que leur rigueur n'ajoûte
A votre châtiment, tout horrible qu'il eſt.
Sigiſmond, voulez-vous épuiſer leur vengeance?
Ou croyez-vous que par la cruauté
Vous mériterez leur clémence?
A! dépouillez plutôt votre férocité,
Et votre orgueil qui les offenſe.
Portez vous au bien conſtamment,
Et ſongez que leurs mains verſent leur récompenſe
Juſques ſur la Vertu qu'on exerce en dormant.

SIGISMOND.

Sigiſmond, de ton cœur dépouille l'arrogance.
Réprime tes noires fureurs.
Que le bien ſoit ton exercice unique,
Et ſçache que les Dieux répandent leurs faveurs
Juſques ſur la Vertu qu'en ſonge l'on pratique.

CLOTALDE.

Oui, c'eſt le ſeul moien d'attirer leur bonté.

SIGISMOND

Il faut donc vaincre ma fierté.
Par ta voix comme un trait de flâme
La Vérité, Clotalde, a pénétré mon ame.
Je ne ferai plus rien, même dans le ſommeil,
Dont je puiſſe jamais rougir à mon réveil.
Mais tout l'éclat de ces richeſſes
Dont j'ai crû jouir cette nuit ?

CLOTALDE.

Eſt un ardent qui trompe & qui s'évanouit.

SIGISMOND.

Et ces grandeurs enchantereſſes
Dont les attraits m'avoient ſéduit ?

CLOTALDE.

Leur jouiſſance eſt un éclair qui fuit.

SIGISMOND.

Et la faveur avec la Renommée ?

CLOTALDE.

Un vent qui change ; une vaine fumée.

SIGISMOND.

Et l'Eſpérance ?

CLOTALDE.

Un appas ſéducteur.

SIGISMOND.

Et la vie ?

CLOTALDE.

Et la vie eſt un ſonge trompeur.
La vertu ſeule eſt conſtante & réelle.
Le vrai bonheur eſt dans le bien ;
Tout le reſte eſt compté pour rien.

SIGISMOND.

Ce diſcours me remplit d'un clarté nouvelle.
J'en ſens toute la force & la ſublimité;
Mon eſprit qui n'eſt plus ſéduit par l'apparence,
Des humaines grandeurs connoît la vanité.
Pour elles il n'a plus que de l'indifférence.
L'amour, le ſeul amour dont il eſt agité,
Lui fait ſentir ſa véhémence,
Il entraîne ma volonté.
Et quoique d'un vain ſonge il tienne la naiſſance,
J'éprouve que ſa flâme eſt une vérité.

CLOTALDE.

Sortez d'erreur, ces feux remplis de violence,
A vos ſens abuſez doivent tout leur pouvoir;
Ils n'offrent à vos yeux qu'un objet chimérique;
Comme tous ces honneurs, cette cour magnifique,
Et tous ces vains tréſors que vous avez cru voir;
Et pour en triompher vous n'avez qu'à vouloir.

SIGISMOND.

Pour l'éteindre jamais ma flâme m'eſt trop chere.
Ma raiſon qui me fait ſentir la fauſſeté
De ma grandeur imaginaire,
Peut adoucir ma cruauté,
Reduire mon orgueil, enchaîner ma colére;
Mais elle ne ſçauroit étouffer mon ardeur:
Je ſens qu'elle eſt plutôt du parti de mon cœur.
Pour ne pas l'approuver cette ardeur eſt trop belle,
Le Vertu l'accompagne, elle eſt pure comme elle;
Quoiqu'elle augmente ma douleur,
Que j'aime ſans ſçavoir ſi mon vainqueur exiſte,
Que tout m'ôte l'eſpoir de m'en voir poſſeſſeur,
A l'adorer toujours ma volonté perſiſte:
Je veux borner là mon bonheur.

J'entretiendrai du moins ſon image chérie ;
Ses charmes de mes fers adouciront l'horreur :
Et l'on m'arrachera la vie
Plutôt que de m'oter une ſi douce erreur.
(*Il rentre dans la Tour, qui ſe referme.*)

SCENE III.

CLOTALDE *ſeule.*

D'UN ſi parfait amour mon ame eſt attendrie.
Mais qui peut pénétrer dans cet antre profond ?
C'eſt Ulric ! La terreur eſt peintre ſur ſon front.

SCENE IV.

CLOTALDE, ULRIC.

ULRIC.

CLotalde, le Roi qui m'envoie,
Eſt en danger de perdre & le Trône & le jour.
Aux troubles les plus grands la Pologne eſt en proie.
Les peuples révoltez ont entrainé la Cour,
Et pour ſon fils hautement ſe déclarent.
Tous veulent l'arracher du ſein de cette Tour,
Et de la guerre enfin tous les feux ſe préparent ;
Le nom de Federic eſt par tout en horreur.
Sophronie elle-même abhorrant ſon ardeur
Aux volontez du Roi refuſe de ſouſcrire,
Reconnoît Sigiſmond pour maître de l'Empire
Et du peuple pour lui, rédouble la chaleur.

CLOTALDE.

Quenrens-je?

ULRIC.

Elle eſt d'autant plus formidable;
Qu'à ſa beauté ſuprême elle joint la valeur.
On ſçait que de ſon ſexe aimable
Elle fuit la moleſſe, & méconnoît la peur.
Qu'elle a dans les combats ſignalé ſon grand cœur,
Et qu'autant que ſes yeux, ſon bras eſt rédoutable.
Le Roi qui connoît trop dans ce tems orageux;
Ce que peut ſur les cœurs un Chef ſi dangereux;
Et qui craint la funeſte ſuite
D'une révolte ſi ſubite,
A raſſemblé dans ſon Palais
Ce qui lui reſte encor de fidéles ſujets.
Auprès de lui venez comme eux vous rendre,
Et l'aider à réſoudre en ce péril certain,
Quel parti ſon ame doit prendre
Pour détourner le cours d'un torrent ſi prochain.
Ses ordres pendant ſon abſence
Doivent faire doubler la garde de ces lieux,
Pour la mettre en état d'oppoſer ſa défenſe
Aux efforts des ſéditieux.

CLOTALDE.

Ciel! Protecteur des Rois, arme-toi pour Baſile,
Et rens des Factieux la fureur inutile!
Que je guide vos pas dans ces rochers affreux;
Evitons cette route, elle eſt trop difficile.
Ce ſentier eſt plus court, & bien moins périlleux.
(*Il s'en va avec Ulric.*)

SCENE

SCENE V.

ARLEQUIN *mettant la tête à une fenêtre de la Tour.*

AH! par cette lucarne exhalons notre rage,
Et tâchons de prendre un peu l'air.
Je pers mon tems à regarder, j'enrage.
Et pour être logé dans un ſixiéme étage
Je n'en vois pas plus clair.
Quoique de nous les Cieux ſemblent être aſſez proches,
J'en apperçois à peine un foible échantillon;
Mais quels cris rédoublez font rétentir ces roches,
Et font faire aux échos un affreux Carillon?
Ce ſont des gens armez! Qui diantre les améne?

SCENE VI.

ARLEQUIN, RODERIC, SOLDATS.

RODERIC.

VIve, vive Sigiſmond.

ARLEQUIN.

Dis,
Que lui veux-tu donc, mon ami?
Et qui te fait crier juſqu'à perte d'haleine?

RODERIC.

Etes-vous le Prince, Seigneur?

ARLEQUIN.

C'eſt ſelon. Apprens-moi ce que tu veux lui dire?

RODERIC.

L'illuſtre Sophronie armée en ſa faveur,
De rompre ſa priſon a chargé ma valeur,
Et l'a fait proclamer Souverain de l'Empire.

ARLEQUIN.

En ce cas-là je ſuis le Prince Sigiſmond.
Briſez mes fers, & vangez mon affront.

RODERIC *repéte.*

Briſons ſes fers, & vangeons ſon affront.

ARLEQUIN.

Holà hé donc, Meſſieurs, doucement, prenez garde,
Vous allez renverſer la Tour;
Les murs n'en valent rien, & ſongez en ce jour
Que c'eſt votre vrai Roi que ce péril regarde.

RODERIC *après l'avoir mis en liberté.*

Souffrez que vos ſujets ſoumis, humiliez
Se proſternent tous à vos piés.

(*Ils ſe proſternent tous aux piès d'Arlequin.*)

ARLEQUIN *à part.*

Profitons de l'erreur & ſous cet habit mince,
Jouiſſons un moment du plaiſir d'être Prince;
Je trouve ce métier fort doux.

RODERIC.

Seigneur, le tems eſt cher, & la gloire vous preſſe

De joindre au plutôt la Princeſſe.
Elle conduit le peuple, & doit vaincre pour vous;
Nous allons ſur vos pas nous expoſer aux coups.

ARLEQUIN.

Je ſuis trop prudent pour vous croire;
Allez, quand vous aurez remporté la victoire,
Vous reviendrez me le faire ſçavoir....
En attendant je vais ici m'aſſeoir.

RODERIC.

Grand Roi, vous faites voir une prudence extrême,
Et jamais ..... Mais voici la Princeſſe elle-même;
Elle a franchi pour vous l'horreur de ces déſerts.

SCENE VII.

SOPHRONIE, *les Acteurs précédens.*

SOPHRONIE *à Roderic.*

DU Prince Sigiſmond a-t-on briſé les fers?

RODERIC *montrant Arlequin.*

Madame, le voila prêt à monter au Trône.

SOPHRONIE.

Ce n'eſt pas là le Prince.

RODERIC.

Un tel diſcours m'étonne.
(*à Arlequin.*)
Ce n'eſt donc pas vous?

ARLEQUIN.

Non, mais je ſuis ſon cadet;
Et vous voiez en ma perſonne
Le Prince Sigiſmondinet.
C'eſt-là l'appartement où mon frere demeure,
Et je vais y mener Madame tout à l'heure.

SOPHRONIE.

Je fremis à l'aſpect de ce cachot profond!
Soldats, ſecondez tous le tranſport qui m'entraîne.

ARLEQUIN.

De briſer cette porte épargnez vous la peine,
Je vois ſortir le Prince Sigiſmond.

SCENE VIII.

SIGISMOND *les Acteurs précedens.*

SIGISMOND.

QUI remplit donc ces lieux d'une rumeur ſoudaine?

SOPHRONIE.

Ah Prince! en quel état vous offrez-vous à moi?
L'heureuſe Sophronie aura du moins la gloire
De briſer de ſa main les chaînes de ſon Roi,
Et d'affranchir ſes jours d'une priſon ſi noire.

SIGISMOND.

Que vois-je? ma Princeſſe au fond de ces déſerts
Vient rompre elle-même nos fers?

Elle s'arme pour nous dans ce jour favorable?
Qu'un trait ſi généreux me la rend adorable!
Et qui peut m'acquitter des biens que j'en reçois?
Dieux Trompeurs! par un rêve aimable
Ne m'abuſez-vous pas une ſeconde fois?
Mon bonheur eſt trop grand pour être véritable.
Je dors encor ſans doute, & tout ce que je vois
N'eſt rien qu'un phantôme agréable.

ARLEQUIN.

Prince, n'en doutez point c'eſt un bonheur palpable.

SOPHRONIE.

Ce n'eſt point un ſonge, Seigneur.
Je vous parle en effet, & je ſuis Sophronie,
Qui pour vous couronner veux prodiguer ma vie:
Vous êtes de Baſile unique ſucceſſeur.
En vain ce Roi, frappé d'un aveugle terreur,
Veut tranſporter vos droits au Duc de Moſcovie.
Tout l'Etat avec moi s'arme en votre faveur;
Venez, volez au Trône où je vais vous conduire.

SIGISMOND.

Non, je ſuis détrompé d'une vaine grandeur,
Qui n'a qu'un faux éclat; qu'un inſtant peut détruire.
Et j'ai trop fait l'eſſai de ſon faſte impoſteur.
Si quelque illuſion a ſur moi de l'Empire,
C'eſt l'amour qui m'enflâme, il eſt l'unique erreur
Dont j'aime encore à me laiſſer ſéduire,
Et votre cœur, Madame, eſt le Trône où j'aſpire;
C'eſt de lui ſeul que dépend mon bonheur.
Ce bonheur ne fût-il que l'ouvrage d'un ſonge,
Pour ne pas m'y livrer, il eſt trop enchanteur;

La vérité ne vaut pas ce menſonge:
Et je le trouve ſi flatteur,
Qu'il me ſeroit cent fois plus agréable
De croire poſſeder votre cœur dans les fers;
Sans eſpoir de ſortir de cet antre effroyable,
Que de me voir ſans lui maître de l'Univers.

SOPHRONIE.

Votre felicité n'eſt pas un vain phantôme,
S'il eſt vrai que mon cœur vous ſoit ſi précieux;
Et les effets bien-tot vont prouver à vos yeux,
Qu'il eſt votre ſujet avec tout ce Roiaume.

SIGISMOND.

Quoi! je ſerois aimé? je me verrois heureux?

SOPHRONIE.

Oui, Prince, il n'eſt plus tems de taire
Un feu que le péril à contraint d'éclater.
Ce que pour vous mon bras vient de tenter
Vous dit trop qu'en ce jour vous avez ſçu me plaire.

SIGISMOND.

Grands Dieux! en cet inſtant flatteur,
Si le charmant aveu qui frappe mon oreille
N'eſt que l'effet d'un ſonge ſéducteur,
Faites que Sigiſmond jamais ne ſe réveille!
Mais s'il veille au contraire, au gré de ſes ſouhaits,
Eloignez de ſes yeux le ſommeil pour jamais.

SOPHRONIE.

Vous veillez, croiez-en ma flâme.
Et comme ſur l'Etat vous régnez ſur mon ame;
L'un & l'autre vous offre un Empire réel.
Si tout ce que je dis vous ſemble une chimére,
Si votre eſprit perſiſte en ſon doute cruel,

Et n'en croit pas une amante ſincére
Qui franchit pour vous ſeul la bienſéance auſtére,
Réfuſe Federic, & le Trône avec lui;
Qui pour vous élever à ce Trône aujourd'hui
S'arme contre ce Prince, & combat votre pere;
Jettez les yeux, Seigneur, ſur tout le peuple armé
Pour votre cauſe légitime.
Voiez-le de ces monts couvrir toute la cime;
Venez & montrez-vous à ce peuple charmé,
Votre deſtin par lui vous ſera confirmé.
Marchons, il n'attend plus que vos ordres pour vaincre,
Et mieux que mes diſcours mon bras va vous convaincre.

SIGISMOND.

C'en eſt trop, Sigiſmond eſt déja convaincu,
Le moyen de ne pas en croire tant de charmes?
A vous ſuivre en tous lieux me voila réſolu.
Rien n'arrête mes pas; qu'on me donne des armes:
Pour vous l'offrir, je cours au Trône qui m'eſt dû.
Combattant avec vous la victoire m'eſt ſure;
D'avoir tant balancé je rougis maintenant,
D'un régard de vos yeux animé ſeulement,
Mon bras peut triompher de toute la nature;
Et mes cruels tyrans vont ſentir dans ce jour
Ce que peut la valeur conduite par l'amour.

SOPHRONIE.

Ah! la Vertu doit guider l'un & l'autre.
Votre Pere eſt, Seigneur, parmi vos ennemis:
Même en le combattant ſoiez toujours ſon fils.
Ma gloire déſormais eſt unie à la vôtre;

Elle m'engage à vous repréſenter,
Qu'un Roi ne doit jamais ſe laiſſer emporter
Aux indignes tranſports d'une aveugle vengeance,
Qu'il doit vaincre, non pas pour la faire éclater,
Mais pour ſignaler ſa clémence.
Un tyran met ſa gloire à tout exterminer:
Mais celle d'un vrai Roi conſiſte à pardonner.
C'eſt lui qu'il faut choiſir pour modéle ſuprême;
Et ſongez, quelque ardeur qui vous puiſſe entraîner,
Que le plus beau triomphe eſt celui de vous-même.

SIGISMOND.

Qu'il eſt heureux, & qu'il eſt doux
D'apprendre la Vertu de la bouche qu'on aime!
Qu'elle a pour lors de puiſſance ſur nous!
Guidé, belle Princeſſe, à la gloire par vous,
De mes ſens égarez je ne crains plus l'yvreſſe;
En marchant ſur vos pas je ſuivrai la ſageſſe.

SCENE IX.

Les Acteurs précédens, RODERIC.

RODERIC.

SAns combattre, Seigneur, vous venez d'obtenir.
Sur votre Pere une victoire pleine.
Abandonné de tous, contraint de fuir.
Il vient d'être arrêté dans la forêt prochaine,
Avec Clotalde on vous l'améne.

SCENE DERNIERE.

Les Acteurs précedens, LE ROI, SOLDATS.

LE ROI.

FIls coupable, assouvis toute ta cruauté:
Le sort te livre ta victime.
Acheve d'accomplir sur ton Pere & ton Roi.
Ce que les Cieux trop vrais lui prédirent de toi.

SIGISMOND.

Je vais en dépit d'eux me montrer magnanime,
Et convaincre mon Pere, en un jour si fameux,
Que les Astres malins n'on sur nous de puissance
Qu'autant que notre cœur est d'accord avec eux:
Que notre volonté régle leur influence;
Et qu'on est à son gré cruel ou généreux.
(*Il se jette aux piés du Roi.*)
Seigneur, loin de souiller ma gloire,
Et de faire éclater un barbare courroux,
Regardez-moi rougir de ma victoire,
Et suivre désormais des sentimens plus doux:
Voyez-moi réparer le sort qui vous opprime;
Et forçant mon étoile, attendre à vos genoux,
Le juste châtiment que mérite le crime
De m'être avec l'Etat revolté contre vous.
Prononcez mon arrêt, l'exemple est nécessare;
Faites-vous justice aujourd'hui.
Un fils qui s'arme contre un Pere,
Quelques durs traitemens qu'il ait souffert de lui,
Doits subir un trépas sévére.

Frappez, je recevrai le coup ſans murmurer,
De votre main encor trop heureux d'expirer.

LE ROI.

Mon fils, un trait ſi grand & ſi digne d'eſtime
Me fait rougir d'avoir trop crû
Les Aſtres que dément votre Vertu ſublime.
Au lieu de châtiment mon Sceptre vous eſt dû.
Qui ſçait ſe vaincre ainſi, mérite la Couronne.
Après ce changement qui m'enchante & m'étonne
Régnez ſur mes Etats que vous avez conquis
Par la force bien moins que par votre clémence;
Et que le Bien public ſoit votre récompenſe.
De l'Empire à vos yeux pour rélever le prix,
Poſſedez avec lui cette aimable Princeſſe,
Vous rendant tous heureux, mes vœux ſeront remplis.
Je ne veux me liver dans ma douce vieilleſſe
Qu'au bonheur d'être Pere & d'avoir un tel fils.

SIGISMOND.

Seigneur, à vos bontez votre fils trop ſenſible
Ne prend en main les rênes de l'Etat
Que pour en ſoutenir tout le fardeau pénible,
Et pour vous en laiſſer la gloire & tout l'éclat.
Et vous, illuſtre Sophronie,
Vous, qui m'avez appris à triompher de moi;
Vous, l'auteur généreux du repos de ma vie,
C'eſt pour vous couronner que je veux être Roi.
Je ne fais que vous rendre un bien que je vous dois:
Votre main précieuſe eſt le ſeul que j'envie.
De Souverain le titre ne m'eſt doux,
Que pour mieux mériter celui de votre Epoux.

SOPHRONIE.

Mon bonheur eſt parfait, ſi je comble le vôtre,

Je haïrois le Scepte, en le tenant d'un autre.

SIGISMOND *à Clotalde.*

Approche, noble défenſeur,
Du Roi mon Pere & de ton Maître.
Le zéle que pour lui ton ame a fait paroître
Ne peut être payé de toute ma faveur.

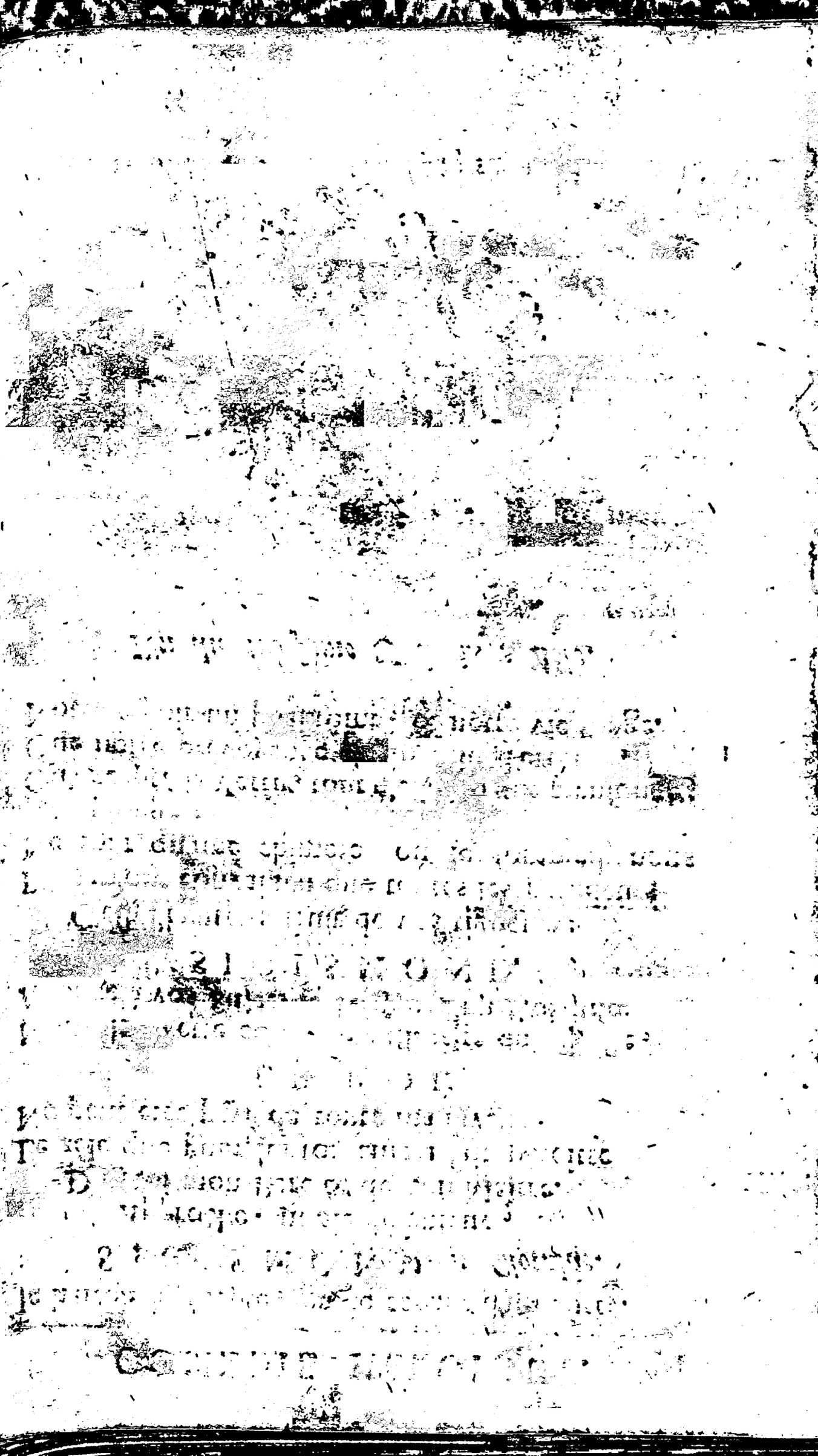
LE ROI.

Mon fils, cette conduite auſſi ſage qu'auguſte,
Anonce à vos Sujets le Régne d'un Roi juſte.

SIGISMOND.

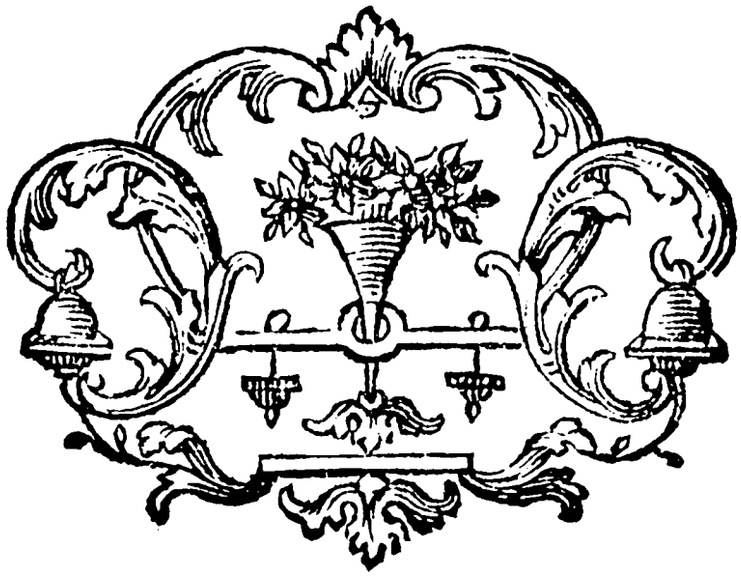
C'eſt l'heureux fruit de vos rigueurs:
Elles m'ont convaincu que toutes les grandeurs
Ne ſont qu'une chimére où le ſommeil nous plonge;
Qu'excepté la Vertu, tout n'eſt rien que menſonge;
Que notre prévoyance eſt un tiſſu d'erreurs,
Notre eſpoir un phantôme, & notre vie ſonge.

Fin du troiſiéme & dernier Acte.



LES
BILLETS DOUX,
COMÉDIE
EN VERS ET EN UN ACTE

Par Mr. de BOISSI.



A LA HAYE,
Chez P. Gosse & Compagnie.

MDCCXLVII.

REGIA · SIGILLVM · VII · BIBLIOTHECA

ACTEURS.

CLARICE.

JULIE.

DAMON.

VALERE.

ARLEQUIN.

UN NOTAIRE.

MARTON.

La Scene eſt chez Clarice.

LES BILLETS DOUX, *COMEDIE.*

SCENE PREMIERE.

DAMON, VALERE, ARLEQUIN.

DAMON.

O Ui, je brule en ſecret.

VALERE.

Je ſoupire de même.

ARLEQUIN.

Et c'eſt incognito que j'aime.

VALERE.

Où loge la beauté qui t'a ſçu plaire ?

DAMON.

Ici.

Et ta Belle?

VALERE.

En ces lieux.

ARLEQUIN.

La mienne y loge auſſi.

DAMON.

Julie eſt l'objet qui m'enchante.

VALERE.

Je reſpire! mes vœux s'adreſſent à ſa Tante.

ARLEQUIN.

Oh! pour le coup, je ſuis hors de ſouci,
Car j'ai donné mon cœur à leur Suivante.

DAMON.

Clarice allume en toi les feux les plus ardens?
J'en reſſens une joie extrême,
Et je t'admire en même temps;
Car déja doüairiére, elle touche à trente ans;
A peine es-tu majeur, & maître de toi même.

VALERE.

J'ai toujours eu du gout pour les mamans.
Mais toi, mon cher Damon, toi, formé par le temps,
Dis-moi, quel eſt donc ta folie
D'aller ſoupirer pour Julie?
Ce n'eſt encore qu'un enfant.

DAMON.

Pour les jeunes tendrons mon cœur a du penchant.

ARLEQUIN.

Et je les aime entre deux âges.
Voila pourquoi, Marton à mes tendres homages.

DAMON.

Ton choix, Valere...

VALERE.

Eſt bon ſans contredit.
La ſolide beauté qu'accompagne l'eſprit,
De l'âge mur eſt l'heureux apanage.

DAMON.

Non, non, ſon attrait qui ſéduit
Ne fut jamais un don du temps qui le détruit.
De la primeur il eſt le vrai partage.

ARLEQUIN.

Moi, je ſoutiens que la beauté
Eſt entre la verdeur & la maturité.
Elle reſſemble à la pêche qui brille;
Son aimable faveur, & ſon charmant éclat
Sont renfermez dans ce point délicat
Qu'il faut ſaiſir dans une fille.

VALERE.

L'eſprit, Damon, l'eſprit a des attraits
Plus brillans & plus forts que ceux de la perſonne:
Eux ſeuls à la beauté mettent les derniers traits:
Et ces charmes vainqueurs, c'eſt l'âge qui les donne.
Conviens-donc qu'en ce point mon gout eſt des meilleurs.

Jeune comme je ſuis, & ſans expérience,
J'ai beſoin de choiſir une beauté qui penſe,
Et qui dirige mes ardeurs.
Mon ame d'un feu pur veut gouter les douceurs,
Et ſe polir par la tendreſſe.
L'amour qui nous inſtruit, & qui forme nos mœurs
Devient une vertu loin d'être une foibleſſe;
Et l'on doit tous les jours ſes plus grandes erreurs
Au mauvais choix d'une maîtreſſe.

DAMON.

Moi, qui ſuis ton aîné, je dis, pour bien choiſir,
Qu'il faut la prendre en ſa grande jeuneſſe:
Nous la formons alors ſelon notre déſir;
Et nous goutons la volupté ſuprême
De voir au moindre mot, ſon beau front ſe couvrir
D'une tendre rougeur qui ſert à l'embellir,
Et de voir ſes appas croître ſous nos yeux même;
Des vrais plaiſirs c'eſt le prémier.
Il eſt plus doux d'être à ce que l'on aime,
Le Précepteur que l'Ecolier.

VALERE.

C'eſt juſtement ce que j'oſe nier.
Et je ſuis ſur qu'en un commerce tendre
Le plaiſir le plus vif eſt le plaiſir d'aprendre.

ARLEQUIN.

Quand je devrois, Meſſieurs, paſſer pour importun,
Mon ſentiment eſt différent du vôtre.
Il faut, quand on aime quelqu'un,
Il faut, pour le plaiſir commun,
Etre auſſi ſçavant l'un que l'autre.

DAMON.

Valere, finiſſons un vain raiſonnement;
Ce n'eſt que ſur l'eſprit qu'il a quelque puiſſance:
Mais le cœur brave l'éloquence,
Et ne ſe rend qu'au ſentiment.

VALERE.

Là-deſſus comme toi je penſe.
Ce qui cauſe à préſent mon plus grand embarras
Eſt de faire l'aveu de ma ſecrette flâme
A l'Objet que j'adore & qui ne le ſçait pas.

DAMON.

Un pareil ſoin trouble mon ame,
Et je ſuis dans le même cas.

VALERE.

Un véritable amour eſt tremblant & timide;
Le reſpect l'accompagne, & la crainte le guide,
Rien ne lui coute plus que de ſe déclarer.

DAMON.

Il eſt vrai, dans l'ardeur qui m'a ſçu pénétrer,
Je ſens que je n'ai pas la force de le dire;
Et comme je ne puis plus long-temps différer,
Je vais prendre aujourd'hui le parti de l'écrire.

à Arlequin.

Adieu, Valere. Et toi, viens prendre mon billet. *Il ſort.*

VALERE.

Imitons ſon exemple, & courrons ſans remettre,
Pour expliquer mon feu diſcret,
Employer comme lui le ſecours d'une lettre.

Valere ſuit Damon.

ARLEQUIN *en s'en allant.*

Je vais auſſi tracer un amoureux poulet.

SCENE II.

JULIE, MARTON.

MARTON.

VOus pouvez à préſent me parler ſans myſtére.
Car les voila tous trois ſortis.
Vous ſçavez que Marton n'eſt rien moins que ſévére.

JULIE.

Je n'ai pas ſeize ans accomplis,
Et cependant mon ame . . . Ah! Marton, j'en rougis,
Et je devrois plutôt me taire.

MARTON.

Vous aimez?

JULIE.

Tu l'as dit.

MARTON.

Choſe extraordinaire!

JULIE.

Quelle honte à mon âge!

MARTON.

En vérité, j'en ris.
Le ſcrupule nouveau! la plaiſante penſée!
Sçachez, pour raſſurer vos timides eſprits,
Qu'à quinze ans aujourd'hui l'on eſt plus avancée
Qu'à trente on ne l'étoit jadis.

JULIE.

Oui, par ma propre expérience,
Je ſens la vérité de ce que tu me dis;
Car j'ai penſé dès mon enfance.
Je n'étois pas, Marton, plus haute que cela,
Que mon cœur palpitoit déja.

MARTON.

Prodige heureux de la nature!

JULIE.

Façonné par le monde, inſtruit par la lecture,
Qu'il a fait de progrès depuis cet âge-là!

MARTON.

Celui pour qui ce cœur palpite
Sans doute a beaucoup de mérite?

JULIE.

C'eſt un Cavalier accompli.

MARTON.

Eſt-il bien fait?

JULIE.

Oh! rien n'eſt plus joli.
De toutes les façons, il eſt formé pour plaire.
Son air eſt enjoué ſans être trop hardi,
Et ſon eſprit brillant ſans paroître étourdi.

MARTON *à part.*

A ces traits-là je reconnois Valere.
à Julie.
Vous parlez-vous?

JULIE.

Oui, des yeux ſeulement.

MARTON.

Mais les vôtres déja s'expriment tendrement.

JULIE.

Depuis huit jours que je l'obſerve;
Ah! les ſiens m'ont lancé des regards ſi flatteurs,
Qu'il faut qu'il m'aime ſans réſerve,
Ou que ces mêmes yeux ſoient de grands impoſteurs!

MARTON *à part.*

Son petit cœur ſe développe;
Déja chez lui comme l'amour galoppe!
à Julie.
De votre Amant je devine le nom.
Mais Arlequin revient.

JULIE.

Avec lui je te laiſſe,
Garde bien mon ſecret. *Elle s'en va.*

SCENE

SCENE III.

ARLEQUIN, MARTON.

ARLEQUIN.

Tiens, donne à ta Maîtresse
Ce billet doux de la part de Damon,
Et celui-ci de la mienne à Marton.

MARTON.

Je n'y manquerai pas.

ARLEQUIN.

Fort bien. La chose presse.
Adieu. Je sors pour faire un tour.
Puis je reviens prendre les deux réponses.

MARTON.

Monsieur les trouvera prêtes à son retour.

ARLEQUIN.

Songe à tenir le bien que tu m'anonces,
Et que mérite un Amant fait au tour.

Il sort.

SCENE IV.

MARTON *seule.*

C'Est un plaisant faquin pour me faire sa cour!
Damon aime Clarice. Oui, la lettre est pour elle,

Et j'ai ſçu pénétrer qu'elle l'aime à ſon tour;
C'eſt vainement que ſa fierté le céle.
Tous nos Amans ſont aſſortis au mieux:
Mais elle paroît en ces lieux.

SCENE V.

CLARICE, MARTON.

MARTON.

BElle Clarice, eh quoi, dans l'Eté de votre âge,
Vous, riche en bien autant qu'en agrémens,
Voulez-vous donc languir dans l'ennui du veuvage?
De mille cœurs, à tous momens,
Votre beauté vous attire l'hommage.

CLARICE.

Ma richeſſe plutôt fait leur empreſſement.
J'ai juré de fuïr ſagement
Le ridicule joug d'un ſecond mariage.
Un ſeul pourroit, s'il m'aimoit tendrement,
Me faire rompre mon ſerment.
Quoiqu'il nous rende ici des viſites fréquentes,
Je n'oſe me flatter de ſon attachement.
Sa figure eſt des plus charmantes:
Mais je ſçais réſiſter à cet attrait flatteur
Que m'offre en vain ſon image importune,
Pour me réſoudre à faire ſa fortune,

Je voudrois m'assurer qu'il feroit mon bonheur.

MARTON.

Ah! puisqu'il est ainsi, grande, grande nouvelle!
Ce Cavalier de figure si belle,
Qui pourroit seul vous faire dans ce jour,
Rompre le serment d'être veuve,
Ressent pour vous le plus parfait amour,
Et dans mes mains j'en ai la preuve.

CLARICE *à part.*

Marton a démêlé que Valere est l'objet
Du feu qui m'enflâme en secret?

à Marton.

Qu'elle est donc cette preuve & que prétends-tu dire?

MARTON.

Ce billet.

CLARICE.

Un billet!

MARTON.

Oui, l'Amour l'a dicté.
Mais, Madame, je me retire
Pour vous donner tout le temps de le lire,
Et d'y répondre en liberté.

à part.

Je vais faire de mon côté
La réponse au Poulet que l'on vient de m'écrire.

Elle s'en va.

SCENE VI.

CLARICE *seule.*

Lisons vîte; en l'ouvrant je sens trembler ma main.
Que cette lettre est tendre! elle n'a point de seing.
Celui qui me l'écrit est jeune, & fait pour plaire.
Ah! n'en doutons point, c'est Valere:
Et je le reconnois pour en être l'Auteur,
A ce portrait que Marton vient d'en faire,
Et plus encor au trouble de mon cœur.
Répondons-lui. Je puis me le permettre.
Elle se met en devoir d'écrire.
Pour me faire l'aveu d'un amour si flatteur,
Ses yeux ont prévenu sa lettre.
Son front, dès qu'il me voit, se couvre de rougeur.
Tout me dit qu'il m'adore, & sa grande jeunesse
M'est un garant trop sur de sa sincére ardeur.
Le monde encor n'a pas alteré sa candeur.
En écrivant toujours.
Je dois cette réponse au beau feu qui le presse;
Et n'en déplaise au rigide censeur
Qui condamnera ma foiblesse,
Je ne puis faire un choix meilleur.
après avoir écrit & plié son billet.

Les ans que j'ai ſur lui ſont même un avantage.
Quand une femme a le bonheur
D'attacher à ſon char un Amant de ſon âge,
Et d'avoir ſon prémier hommage,
Elle peut à ſon gré façonner ſes eſprits,
Former ſes ſentimens, épurer ſa tendreſſe;
Et de ſes volontés ſe rendant la maîtreſſe,
Faire de ſon vainqueur un eſclave ſoumis.

SCENE VII.

CLARICE, MARTON.

MARTON.

VOtre réponſe eſt-elle prête, Madame?

CLARICE.

Oui. Donne-là. *Elle rentre.*

SCENE VIII.

MARTON *ſeule.*

L'Affaire eſt en bon train.
Cette lettre à Damon aſſure ſa conquête.
J'écris de la bonne ancre à Monſieur Arlequin,
Il aura lieu . . . mais je le vois paroître.

SCENE IX.

MARTON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

NOus a-t-on répondu? je vois certain papier
Qui flatte mon eſpoir ...

MARTON.

Voila pour votre maître,
Et voici pour ſon Ecuyer.

ARLEQUIN.

Pour moi, Marton! je brule de la lire.

MARTON.

J'ai fait ma charge, Adieu. Je me retire.

Elle ſort.

SCENE X.

ARLEQUIN *ſeul.*

DAns ma poche d'abord mettons ce billet-ci.

Il met le billet de Marton dans ſa poche.

La lettre de Marton, voyons ce quelle chante,
Et ſaiſiſſons l'inſtant que je ſuis ſeul ici.

Après avoir lu la lettre de Clarice.

Trop heureux Arlequin! ta fortune m'enchante:
J'expire de plaisir. L'aimable billet doux!
Marton m'aime, Marton m'adore;
Elle me donne un rendez-vous.
Charmante lettre, aprochez-vous,
Que je vous baise, & vous rebaise encore.

SCENE XI.

DAMON, ARLEQUIN.

DAMON.

SAtisfais au plutôt mes désirs empressez,
A ma lettre, Julie a-t-elle fait réponse?

ARLEQUIN *sans voir Damon.*

Non, je suis hors de moi.

DAMON.

Non! qu'est-ce qu'il m'anonce.

ARLEQUIN *embrassant Damon sans le regarder.*

Doux Objet! vous me ravissez;
Et pour vous, Arlequin à Lisette renonce.

DAMON.

Parle, Maraut! as-tu les sens blessez?

ARLEQUIN.

C'est vous, Monsieur, mon ame en est ravie.
Ah! prenez part au bonheur d'Arlequin.

J'ai le plus grand plaiſir que j'aurai de ma vie,
Et vous voyez en moi le plus heureux coquin.
Marton m'aime, Monſieur, juſqu'à l'idolatrie.

DAMON.

Laiſſe-là ta Marton. Parle-moi de Julie,
M'écrit-elle?

ARLEQUIN.

Voici qui vous en inſtruira.

DAMON.

Donne-donc vîte.

ARLEQUIN.

Eh, Monſieur, la voila!
Ne vous fâchez pas, je vous prie.

DAMON *lit.*

Mon cher petit Monſieur, je vous trouve bien fat,
D'oſer me déclarer votre amour ridicule.

ARLEQUIN.

Ah! l'amour de mon Maître eſt en mauvais état.

DAMON *continuë.*

Pour que je ſois ſenſible à l'ardeur qui vous brûle,
Votre taille eſt trop gauche, & votre eſprit trop plat.
Vous êtes Libertin au vingtiéme quarrat,
Par deſſus tout vous aimez le Bourgogne,
Et j'ai toujours été d'un gout trop délicat,
Pour écouter les ſoupirs d'un Yvrogne.

Après avoir lû.

Quel ſtile! qu'elle lettre! eſt-ce à moi qu'on l'écrit?
Et peut-elle partir d'une fille bien née?
Que la groſſiereté que fait voir ſon eſprit,
Dément bien la douceur dont les Cieux l'ont ornée!

ARLEQUIN.

Tous les Amans n'ont pas la même deſtinée,
Et je conçois votre dépit:
Mais le beau ſexe eſt ſujet au caprice,
Et j'ai vraiment de la douleur
Qu'il ne vous rende pas juſtice
Comme il la rend à votre ſerviteur.

DAMON.

Sans indignation je ne puis relire.
Me réfuſer ſon cœur, je n'aurois rien à dire;
Mais joindre l'inſulte au dédain,
Et me traiter d'Yvrogne & de bas Libertin;
C'eſt tout ce qu'on pourroit écrire
A mon Valet, à ce Faquin.

ARLEQUIN.

Souvent le plaiſir vous attire,
Et, comme moi, Monſieur, vous aimez le bon vin;
Mais j'excuſe ce trait malin,
C'eſt la rage qui vous l'inſpire.
Quand on eſt comme moi fortuné dans ſes feux,

On passe quelque chose aux Amans malheureux.
Je vois entrer celle qui vous captive:
Demandez-lui raison de sa belle missive.

SCENE XII.

DAMON, JULIE, ARLEQUIN, MARTON.

DAMON *à Julie.*

QUelque peu de mérite, & quelque peu d'esprit,
Dont m'ait fait présent la Nature,
Je n'aurois jamais cru que mon feu vous aigrît
Au point de m'attirer la lettre la plus dure,
Pour l'avoir dans ce jour déclaré par écrit;
Ni qu'un amour si pur fût pour vous une injure.

JULIE.

Un pareil discours m'étourdit,
Quelle lettre, Monsieur?

DAMON.

Une lettre conçuë
En termes si choquants, si peu dignes de vous,
Qu'elle vous fait plus d'outrage qu'à nous.
Ma déclaration pouvoit être reçuë,
Avec un peu plus de douceur;

Et vous pouviez, puiſque j'ai le malheur
De ne pas plaire à votre vuë,
Refuſer poliment l'hommage de mon cœur;
Vous m'auriez plus puni, témoignant moins d'aigreur.

ARLEQUIN.

Pour moi, belle Marton, j'aurois tort de me plaindre.
Je ſuis content de ce poulet.

MARTON *d'un air ironique.*

Vous prenez bien la choſe, à vous parler ſans feindre,
Et vous avez l'eſprit bien fait.

JULIE.

Il me fait là, Marton, un réproche en idée;
Et je ne ſçais ſur quoi cette plainte eſt fondée,
Ni qui le porte à me parler ainſi.

MARTON.

Mais je n'y comprends rien auſſi.

DAMON.

Je vous l'ai dit, Mademoiſelle.
C'eſt un billet de vous, ou plutôt un libelle;
Où je ſuis honoré du beau tître de Fat:
A cette qualité pompeuſe,
Vous ajoutez encore l'épitéte flatteuſe,
De ridicule & d'eſprit plat.

JULIE.

Moi, Damon, avec vous employer ce langage,
Et vous écrire ſur ce ton?

Ah! j'en ſuis incapable, & c'eſt me faire outrage
Que d'en avoir ſeulement le ſoupçon.

DAMON.

Ce diſcours à mon tour a lieu de me ſurprendre.
Mais la réponſe que voila,
De tout ce que je dis, bien-tôt vous convaincra;
Arlequin vient de me la rendre,
Tenez, voyez, dementez la.

JULIE *après avoir lû.*

Ce n'eſt pas là mon écriture.
Mon ſtile encore moins. Monſieur, on s'eſt mépris.

DAMON.

D'où vient donc ce billet, & par quelle avanture,
Puiſqu'il n'eſt pas de vous, m'a-t-il été remis?

MARTON.

Le plaiſant *qui pro quo* que cauſent ces écrits!
Je ne puis m'empêcher d'en rire;
Il eſt temps de finir l'embarras de tous deux.
à Damon.
Remettez-moi, Monſieur, ce poulet doucereux.
à Arlequin.
Et vous, qu'un pareil coup commence d'interdire,

Maître

Maître étourdi, donnez vîte, donnez
L'autre qu'à tort vous retenez.

Elle le donne à Damon.

ARLEQUIN.

Pourquoi donc cela? Qu'eſt-ce à dire?

MARTON *à Arlequin.*

Tiens, reçois de ma part celui qui t'apartient.
Chacun a maintenant l'écrit qui lui convient.

DAMON.

C'eſt donc l'ouvrage de ce Traître?

MARTON.

A cette baleurdiſe on doit le reconnoître.

ARLEQUIN.

De ma bonne fortune, ah! je ſuis culbuté.

DAMON.

Pardonnez ſi d'abord mon eſprit tranſporté...

JULIE.

Vous étiez dans l'erreur, vous êtes excuſable.

DAMON.

Dans cet écrit mon ſort eſt renfermé.
Pour éclaircir mon amour allarmé,
Permettez-moi de voir s'il m'eſt plus favorable.

Il lit.

Vous reſſentez pour moi la plus parfaite ardeur.
Si j'en crois le billet que vous oſez m'écrire.
Pour en mieux convaincre mon cœur,
Je vous permets de venir me le dire.

Après avoir lû.

Adorable Julie, ah! quel eſt mon bonheur!
Je ſens comme je dois cet excès de faveur,
Et tout mon eſpoir ſe réveille.

JULIE.

Une ſeconde fois vous tombez dans l'erreur.
C'eſt une autre que moi, que vous devez,
Monſieur,
Remercier d'une grace pareille.
De cette lettre là je ne ſuis pas l'Auteur.

DAMON.

O Ciel! ce n'eſt point vous;

JULIE.

Non, ce n'eſt point Julie
Qui n'a jamais écrit à Damon de ſa vie,
Ni reçu de ſa part nul billet amoureux.

DAMON *à Arlequin.*

Ah! ç'en eſt trop, aproche, Malheureux.
Parle, à qui donc as-tu rendu ma lettre?

ARLEQUIN.

A cette fille-là, Monſieur, pour la remettre,
A ſa Maîtreſſe.

MARTON *d'un air embaraſſé.*

Oui, mais...

DAMON.

Mais...

MARTON.

Comme j'en ſers deux,
J'ai cru, faiſant une bévuë
Qu'elle étoit pour Clarice, à qui je l'ai renduë,

DAMON.

Ah! qu'as-tu fait, par ce coup aſſommant,
Je vois ma tendreſſe trahie!

ARLEQUIN.

Si je ſuis un Balourd, elle eſt une Etourdie.

DAMON *à Julie.*

Si vous vouliez dans ce moment,
De ce billet heureuſement,
Vous pourriez réparer la mépriſe piquante,
Et la changer en vérité conſtante,

JULIE.

Comment? Expliquez-vous, Damon.

DAMON.

En y mettant ſeulement votre nom.

JULIE.

Mon nom eſt-il ſi néceſſaire?
Ne ſuffiroit il pas que ma bouche ſincére,
En adoptant le ſens de ce tendre billet,
Vous confirmât tout ce qu'il vous promet?

DAMON.

Je ne crainds plus d'équivoque fâcheuſe,
Mes déſirs ſont comblez, & ma flâme eſt heureuſe!

MARTON.

D'accord. Mais vous avez à craindre le pouvoir...

DAMON.

Eh! de qui donc?

MARTON.

De Clarice amoureuſe;
Qui peut traverſer votre eſpoir.

DAMON.

Sa Tante a l'ame généreuſe.

MARTON.

Oui, mais elle vous aime, & croit que ſon amour,
Eſt payé d'un tendre retour.

L'affaire eſt vraiment épineuſe.

DAMON.

Dans un tel embarras que faire? Juſtes Cieux!

MARTON.

Je ne vois qu'un moyen, s'il faut que je le diſe.
C'eſt de ſoutenir la mépriſe,
Et de feindre en attendant mieux.

DAMON.

Moi? feindre pour Clarice une fauſſe tendreſſe?
D'un procédé ſi bas je me ſens révolté;
Il fait outrage à la ſincérité,
Et bleſſe trop l'amour que je ſens pour ſa Niéce.

MARTON *à Julie.*

Votre Amant eſt trop ſcrupuleux.

JULIE.

Il a raiſon.

MARTON.

Sotte délicateſſe!
Et vous devez vous même y réſoudre ſes feux.

JULIE.

Y ſonges-tu, Marton?

MARTON.

Y ſongez-vous, vous-même?
Si Clarice aprend qu'il vous aime,
Il ne vous reſte aucun recours;
Pour ſe venger dans ſa colére,
Elle mettra d'abord obſtacle à vos amours.
Contre Monſieur, préviendra votre pére,
Et vous allez le perdre pour toujours.

JULIE.

A me prêter à tout cette crainte me porte.

DAMON.

Pouvez-vous consentir . . .

MARTON.

J'entends ouvrir la porte,
C'est Clarice.

JULIE *à Damon.*

Ah ! feignez & cédez au besoin.
Je l'exige de vous. Mais il faut que je sorte,
Et je souffrirois trop d'en être le témoin.
Elle sort.

MARTON *à Damon.*

Je vais vous seconder & de la bonne sorte.

DAMON.

En contraignant mon ame à ce déguisement,
Je donne de mes feux la preuve la plus forte
Que puisse donner un Amant.

SCENE XIII.

DAMON, CLARICE, MARTON.

DAMON.

JE viens en ce jour favorable,
Faire éclater mes transports amoureux,
Et vous remercier de la réponse aimable
Que vous venez de faire à mon billet heureux,
L'audace que je prends doit m'être pardonnée.
A vos bontés je ne fais qu'obéir,

Belle Clarice, & me ſervir
De la permiſſion que vous m'avez donnée.

CLARICE.

D'un tel diſcours je demeure étonnée!
Vous avez tort, Monſieur, de me remercier.
Marton?

MARTON.

Eh bien, Monſieur, vous aime,
Madame, & vous l'aimez de même,
Vous vous l'êtes écrit, à quoi bon le nier?

DAMON.

Du plus tendre retour, cette lettre m'aſſure.

MARTON.

Vous ne ſçauriez aller contre votre écriture.

CLARICE.

On vous a remis ce billet?

DAMON.

Oui, Madame, tantôt Marton à mon Valet
L'a donné pour me le remettre,
En réponſe du mien, qu'elle vous a rendu.

MARTON.

Monſieur accuſe vrai.

CLARICE *à part.*

L'ai-je bien entendu?
Fatale erreur! Et malheureuſe lettre!
bas à Marton.
Marton, tu t'es trompée & m'as trompée auſſi.

MARTON.

Autre incident! Qu'eſt-ce donc que ceci?

DAMON.

Ma ſurpriſe, Madame, eſt égale à la vôtre.

Me donnant ce billet, ſe ſeroit-on mépris?

CLARICE *d'un air embarraſſé.*

Mais, Monſieur, pardonnez à mes ſens étourdis.
Il eſt vrai, j'avois cru l'écrire pour un autre.

DAMON.

Comment entre mes mains eſt-il donc parvenu?

CLARICE.

Monſieur, par un mal entendu,
Votre lettre...

DAMON.

Eh bien?

CLARICE.

Marton me l'a renduë,
Sans vous nommer, diſant qu'elle venoit
D'un jeune Cavalier qui pour moi ſoupiroit.
Sur ce portrait qui m'a déçuë,
Ayant l'eſprit frappé d'un autre objet,
J'ai cru, Monſieur...

DAMON.

Vous avez cru, Madame?

CLARICE.

Ah! dans la confidence où vous forcez mon ame,
De grace, épargnez ma douleur!
N'achevez pas de me confondre;
Vous m'entendez aſſez, & voyez ma rougeur.
Elle vous dit qu'un autre eſt maître de mon cœur,
Et que c'étoit à lui que je croyois répondre.

DAMON *à part.*

Je n'en ſuis pas aimé. Ciel! que je ſuis heureux!

CLARICE.

Après un tel aveu ſi dur pour tous les deux,
Etouffez au plutôt une flâme inutile.
Et faites aux tranſports d'un amour trop ardent
Succéder les égards d'une eſtime tranquille,
Sur vous même obtenez cet effort difficile:
Et puiſque le hazard vous fait mon Confident,
Gardez ſur mon ſujet un ſilence prudent.
Songez qu'à mon ſecret ma gloire eſt attachée;
Que l'objet de mes feux n'en eſt pas informé,
Et que de quelque trait que l'amour m'ait touchée,
Ma foibleſſe à jamais demeurera cahée,
S'il ne m'aprend qu'il m'aime autant qu'il eſt aimé.

DAMON.

Madame, ſoyez raſſurée.
Ne craignez rien de ce côté.
Pour moi la loi la plus ſacrée
Eſt celle de la probité.
A quelque paſſion qu'il ait l'ame livrée,
L'honnête homme obéit ſi-tôt qu'elle a parlé;
Et tout juſqu'à l'amour lui doit être immolé.
A noircir le beau ſexe on a la bouche prompte,
Vice qu'au fond du cœur j'ai toujours abhorré:
De la foibleſſe qui le dompte,
Quand le ſecret eſt ignoré,
Qui le publie, en mérite la honte,
Et devant la raiſon eſt ſeul deshonoré.
Pour moi, que cet exemple irrite,
Pour les Dames je ſuis d'un tel zéle enflâmé,

Que je veux parvenir du moins par ma conduite,
Au bonheur d'en être eſtimé,
Si je ne puis par mon mérite
Avoir celui d'en être aimé,
Et pour vous en donner une forte aſſurance,
Je vous rends ce billet, puiſqu'il n'eſt pas pour moi,
Il vous répond de mon ſilence,
Et vous prouve ma bonne foi.

CLARICE.

Un ſi beau procédé m'enchante.
Ah! Que ne puis-je en ce jour vous marquer
Combien j'en ſuis reconnoiſſante!

DAMON.

Vous le pouvez.

CLARICE.

Comment? Daignez-vous expliquer.
Parlez.

DAMON.

Le prix que je demande
Eſt trop grand pour le mériter.

CLARICE.

Non, il n'eſt point, pour m'aquitter,
Une récompenſe trop grande.
Demandez. Soyez ſur d'obtenir tout de moi,
Hors ma main, & mon cœur qui n'eſt plus ſous ma loi.

DAMON.

Par vos bontés mon ame eſt enhardie.

Puiſque la fortune m'envie
La gloire d'être votre époux,
Au défaut d'un bonheur ſi doux,
Le ſeul qui peut me flatter dans la vie,
Je vous en fait ici l'aveu,
Eſt de me voir votre Neveu.
Pour mériter ce nom, accordez moi Julie.

CLARICE.

Le choix eſt trop flatteur. Pour hâter ce lien,
Courrez la demander de ce pas à mon frere;
Parlez lui de ma part, il vous recevra bien.
Il eſt d'ailleurs ami de votre pere;
Et pour vous apuier, je n'épargnerai rien.

DAMON *en s'en allant.*

Quel heureux coup pour ma tendreſſe!

MARTON *à part.*

Du ſuccès de cet entretien,
Courrons vîte informer la Niéce.

Elle ſort.

SCENE XIV.

CLARICE *ſeule.*

DAns un malheur comme le mien,
Ce qui me conſole & me flatte,
L'Objet de mon amour n'eſt connu que de moi.
Mais quelqu'un vient. Ah! c'eſt lui que je voi.
Empêchons qu'à ſes yeux ma foibleſſe n'éclate.

SCENE XV.

VALERE, CLARICE.

VALERE.

MAdame, c'eſt à vous qu'aujourd'hui j'ai recours.
De vos ſages conſeils j'implore le ſecours
Sur une affaire délicate,
Et qui doit décider du bonheur de mes jours.
A peine j'entre dans le monde,
Et dès le premier pas je crainds de m'égarer:
Je ſçais qu'en écueils il abonde,
Sur le plus grand de tous daignez donc m'éclairer.

CLARICE.

Vous faites trop d'honneur à mon peu de lumiére.
Si vous jugez pourtant qu'il vous ſoit néceſſaire,
Monſieur, vous n'avez qu'à parler,
Je ſuis prête à vous conſeiller.

VALERE.

Puiſqu'il faut vous ouvrir mon ame toute entiére,
Je vous dirai que j'aime.

CLARICE *à part.*

Ah! qu'eſt-ce que j'entends?

à Valere.

Celle pour qui votre ame eſt enflamée,
Sans doute eſt digne d'être aimée,
Et ſes attraits ſont éclatans?

VALERE.

Autant que ſes vertus, c'eſt tout ce qu'on peut dire.
Je la reſpecte, & je l'admire.
On trouve tout en elle, eſprit, beauté, douceur.
A la droiture, à la candeur
Elle joint l'agrément avec la politeſſe,
Et l'étude du monde à beaucoup de ſageſſe.

CLARICE *bas.*

Chaque mot eſt un trait qui me perce le cœur!

haut.

Vous ne pouvez en faire un portrait plus flatteur,
Et ne ſçauriez bruler d'une flâme plus belle.
Mais répond-elle à votre ardeur?

VALERE.

Je ſuis bien loin de ce bonheur!
Mon amour n'eſt pas connu d'elle;
Mon reſpect à ſes yeux s'eſt fait ſeul remarquer.
Quand je parois devant ma Souveraine,
Je demeure interdit, je n'oſe m'expliquer,
Et je tremble toujours que l'aveu de ma peine
N'ait le malheur de la choquer.

CLARICE.

Votre conduite eſt très-loüable,

Et votre cœur fait éclater,
Tous les ſignes, Monſieur, d'un amour véritable,
Qui ne ſçauroit la révolter.

VALERE.

Non, je n'ai pas l'orgueil de m'en flatter;
Et pour m'expoſer moins dans l'ardeur qui me guide,
Ma main dans un billet oſe la déclarer,
Et ſuplée au défaut de ma bouche timide.
Pour ſçavoir s'il eſt bien, je viens vous le montrer.
Ne me ſoyez pas trop rigide;
S'ils ſont mal exprimez, mes ſentimens ſont vrais:
Que votre cœur ſeul en décide.
S'il les goute aujourd'hui, je ſuis ſur du ſuccès.

CLARICE.

Pour répondre, Monſieur, à votre confiance,
Je vais lire & vous dire après,
Sans nul détour ce que je penſe.

à part.

En cette dure extrêmité
Oublions que je ſuis Amante,
Pour m'acquiter avec ſincérité
De l'office de Confidente.

Elle lit.

Pour vous d'un feu ſi pur je me ſens penetrer,

Que ce n'eſt qu'en tremblant que ma main vous
l'exprime.
Comme je ne vis plus que pour vous adorer,
Je meurs, ſi l'eſpoir ne m'anime.
Prononcez donc l'arrêt d'où dépendent mes jours.
En flattant mon ardeur d'un retour légitime,
Ne craignez pas d'en voir finir le cours:
Mon amour doit durer toujours,
Puiſqu'il eſt fondé ſur l'eſtime.

après avoir lû.

On ne peut déclarer ſon feu plus ſagement.

VALERE.

Vous aprouvez ma lettre?

CLARICE.

Aſſurément.

Et vous ne mourrez point.

VALERE.

Clarice le prononce.

CLARICE.

Oui, ce billet mérite une tendre réponſe.

VALERE.

Je l'attends.

CLARICE.

Envoyez-le à l'Objet de vos vœux.

VALERE.

La choſe eſt déja faite. En ces inſtans heureux,
Il eſt entre ſes mains.

CLARICE.

C'eſt donc là la copie?

VALERE.

Non, c'eſt l'original. Répondez, je vous prie.

CLARICE.

C'eſt à moi, Valere?

VALERE.

Oui, c'eſt à vous que j'écris.

CLARICE.

La déclaration étonne mes eſprits.

VALERE.

Dites un mot, vous me ſauvez la vie.

CLARICE *à part.*

Je ſuis aimée! Ah! mon ame eſt ravie!
Et rien n'eſt plus galant que le tour qu'il a pris.
Pour déclarer l'ardeur dont il ſe ſent épris.

VALERE.

Eh quoi! de l'amour le plus tendre
Le ſilence eſt-il donc le prix?

CLARICE.

Il n'aît de ma ſurpriſe, & pour me faire entendre.
J'ai beſoin, ... Mais on vient, je me retire.
Adieu.

VALERE.

Daignez me dire, avant que de quitter ce lieu,
Quels ſont vos ſentimens?

CLARICE.

Si vous voulez attendre,
On viendra de ma part ici vous les aprendre.

Elle rentre.

SCENE XVI.

DAMON, VALERE.

DAMON *à Valere.*

MA j'oie, Ami, ne peut ſe concevoir!
J'obtiens Julie, & j'ai l'agrément de ſon pére.
On a fait venir le Notaire,
Le contrat eſt dreſſé, je te le fais ſçavoir,
Les violons ſont prêts, nous danſerons ce ſoir.
Et toi, mon Cher, dis moi, ſans tarder davantage,
Comment vont tes amours où je prends intérêt?
Mais, ſur ton front qui répand ce nuage?
D'un plaideur incertain tu portes le viſage!

VALERE.

Mon deſtin eſt pareil, & j'attends mon arrêt.

DAMON.

Ma préſence en ces lieux l'a ſuſpendu peut-être.

VALERE.

Hélas! dans le moment qu'elle t'a vu paroître,
Clarice alloit le prononcer.

DAMON.

Mais ſes yeux en partie ont dû te l'anoncer.

VALERE.

Dans ſes regards douteux où régnoit la contrainte,
Je n'ai rien vu de déciſif.
Et le doute eſt pour moi le tourment le plus vif.
Enflamé par l'eſpoir, & glacé par la crainte,
Je ne ſçaurois me définir;
Ma ſituation ne peut être dépeinte;
Je crainds de perdre un bien que j'eſpére obtenir.
Dans cette obſcurité qui me trouble & me gêne,
Je ne ſens rien pour trop ſentir;
Et n'oſant former de déſirs,
Je ſuis dans l'attente incertaine
De la douleur & du plaiſir.

DAMON.

L'état eſt violent, & j'entre dans ta peine.

SCENE XVII.

VALERE, DAMON, UN NOTAIRE.

LE NOTAIRE *à Valere.*

LIſez, Monſieur, ce papier, s'il vous plaît.
Clarice vous l'envoye.

VALERE.

Ah! quel noir perſonnage!
Je frémis! Son habit m'eſt d'un mauvais préſage.

DAMON.

Avant de t'affliger regarde ce que c'eſt.

VALERE *après avoir lû.*

C'eſt un Contrat de Mariage!
Clarice en cet écrit, quel bonheur eſt le mien!
M'accepte pour Epoux!

LE NOTAIRE.

Et vous donne ſon bien.

DAMON.

Un pareil billet doux doit avoir ton ſuffrage.

VALERE.

O! Procédé charmant, & qui n'a point d'égal!

LE NOTAIRE *à Valere.*

Signez vîte, en voyant un ſi gros avantage.

VALERE.

Monsieur, à ce noble langage
Je reconnois en vous un Notaire royal.

Il signe.

SCENE XVIII.

DAMON, VALERE, CLARICE, JULIE, ARLEQUIN, MARTON, LE NOTAIRE.

CLARICE *à Valere.*

DE la réponse que j'ai faite
Votre ame est elle satisfaite?
Et trouvez-vous que j'écrive si mal?

VALERE.

Surpris de mon bonheur, je ne puis que me taire,
Et me jetter à vos genoux.

CLARICE.

Vous m'aimez Il suffit, Valere, levez-vous.
Quelques bien dans ce jour que je puisse vous faire,
Votre cœur est d'un prix qui les aquitte tous.

DAMON.

Nous voila tous heureux, que la fête commence.

ARLEQUIN.

Marton, un mot avant qu'on danſe!
La lettre de tantôt, je veux bien l'excuſer,
Pourvû que votre main répare l'inſolence...

MARTON.

Non, je ne veux que m'amuſer.
Je ſuis faite pour plaire, & non pour épouſer.

ARLEQUIN.

Et moi, quand on me fait un compliment ſemblable
J'ai l'eſprit de le mépriſer,
Et d'envoyer fort poliment au diable
Toute fille ſans gout, qui m'oſe réfuſer.

SCENE Derniére.

LES ACTEURS PRE'CE'DENS.

Les Chanteurs, Danſeurs & Danſeuſes.

LE CHANTEUR.

VEnez, jeunes Amans, je ſuis un Précepteur
Dont la morale eſt peu rigide.
De l'Enfant de Paphos je tiens mon art flatteur.
Ecoutez des leçons où lui-même préſide.
A votre doux Vainqueur,
Quand votre main timide

Voudra déclarer votre ardeur.
Ne prenez pas l'eſprit pour guide ;
Ne faites parler que le cœur.
De l'amour en lui ſeul tout le charme réſide.
Il eſt ſon plus grand Orateur.
Venez, jeunes Amans, je ſuis un Précepteur,
Dont la morale eſt peu rigide.
De l'Enfant de Paphos je tiens mon art flatteur.
Ecoutez des leçons, où lui-même préſide.

VAUDEVILLE.

LE CHANTEUR.

Pour vous, en qualité d'Amant,
Je prends la plume à tout moment,
Beautés dont l'œil m'attire.
Mais pour me charger avec vous
Du tître dangereux d'Epoux,
Je ne ſçais pas écrire.

Mlle. THOMASSIN.

Pour copier une chanſon,
Ma main ne fait point de façon,
On n'a qu'à me la dire.
Mais pour donner des rendez-vous,
Et répondre à des Billet doux,
je ne ſçais pas écrire.

UN GASGON.

A des tendrons jeunes & frais,
Sandis, je trace des billets
Autant qu'on le déſire;
Mais à des Créanciers jamais.
Pour ces Meſſieurs qui ſont des fraix,
Je ne ſçais pas écrire.

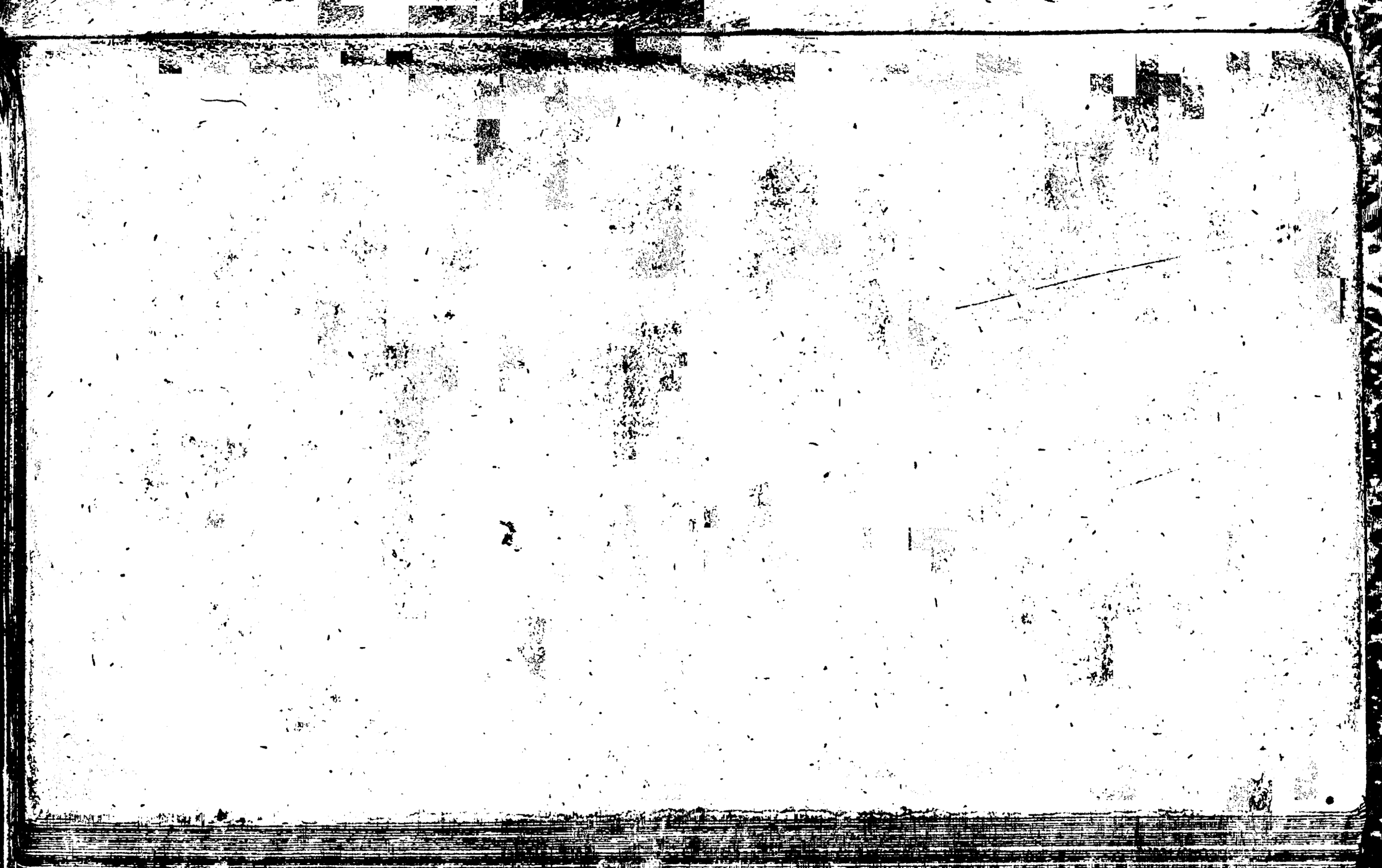
Mlle. SILVIA.

Quand il faut ſigner un Contrat
Contre lequel l'Amour combat,
Notre main ſe retire.
Mais pour aſſurer le bonheur
D'un Amant choiſi par le cœur,
Ah! quel plaiſir d'écrire!

ARLEQUIN *au Parterre.*

On peſte contre le papier
Quand on a le don d'ennuyer,
Au lieu de faire rire.
Mais pour l'Auteur qui réuſſit,
Et que votre main aplaudit,
Ah! qu'il eſt doux d'écrire!

FIN.



LE GLORIEUX, COMÉDIE

EN VERS
ET EN
CINQ ACTES.

Par Mr. NERICAULT DESTOUCHES,

De l'Académie Françoise.

Se Vend
A COPENHAGUE
Chez J. P. CHEVALIER, dans le Skinder-gaden, vis-à-vis la Boucherie.

MDCCXLVIII.

ACTEURS.

LISIMON, riche Bourgeois anobli.

ISABELLE, fille de Lisimon.

VALERE, fils de Lisimon.

LE COMTE DE TUFIERE, Amant d'Isabelle.

PHILINTE, autre Amant d'Isabelle.

LYCANDRE, Vieillard inconnu.

LISETTE, Femme de Chambre d'Isabelle.

PASQUIN, Valet de Chambre du Comte.

LA FLEUR, Laquais du Comte.

Mr. JOSSE, Notaire.

UN LAQUAIS de Lycandre.

PLUSIEURS autres Laquais du Comte.

La Scene est à Paris, dans un Hôtel garni.



LE GLORIEUX,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PASQUIN *seul.*

LISETTE ne vient point : je crois que la friponne
A voulu se moquer un peu de ma perſonne,
En me donnant tantôt un rendez-vous ici.
Pour le coup je m'en vais. Ah ! ma foi la voici.

SCENE II.

LISETTE, PASQUIN.

LISETTE.

MOn cher Monſieur Paſquin, je ſuis votre ſervante.

PASQUIN.

Très-humble ſerviteur à l'aimable ſuivante
D'une aimable Maîtreſſe.

LISETTE.

Un ſi doux compliment
Mérite de ma part un long remerciment;
Mais pour m'en aquiter, je manque d'éloquence.
Vous vous contenterez de cette révérence.
Je vous ai fait attendre?

PASQUIN.

A vous parler ſans fard,
Ma Reine, au rendez-vous vous venez un peu tard.

LISETTE.

J'aurois voulu pouvoir un peu plutôt m'y rendre.

PASQUIN.

Autrefois j'étois vif, & j'enrageois d'attendre.
Rien ne pouvoit calmer mes déſirs excitez;
Mais l'âge a mis un frein à mes vivacitez.

LISETTE.

Si bien que vous voila devenu raiſonnable?

PASQUIN.

Et j'en ſuis bien honteux.

LISETTE.

Honteux d'être eſtimable?

PASQUIN.

Oui, de l'être avec vous; & je lis dans vos yeux
Qu'avec moins de raiſon je vous plairois bien mieux.

LISETTE.

A moi? Je vous fuirois, ſi vous étiez moins ſage.

PAS-

PASQUIN.

Me voila donc au fait, & j'entens ce langage.
Vous me trouvez trop vieux pour être un favori;
Et de moi vous ferez un honnête mari.
Je me sens pour ce titre un fond de patience,
Dont vous pourrez bien-tôt faire l'expérience.

LISETTE.

Vous vous trompez bien fort: car je ne veux de vous
Ni faire mon Amant, ni faire mon Epoux.

PASQUIN.

Que me voulez-vous donc? Quel sujet nous assemble?

LISETTE.

Je veux que nous tenions ici conseil ensemble.

PASQUIN.

Sur quoi?

LISETTE.

Sur votre Maître & ma Maîtresse.

PASQUIN.

Eh bien?

LISETTE.

Traitons cette matière, & ne nous cachons rien
Tous deux, à les servir étant d'intelligence,
Nous leur pourrons tous deux être utiles, je pense.

PASQUIN.

Votre idée est très-juste; elle me plaît.

LISETTE.

Tant mieux.
Le Comte votre Maître est froid & sérieux;

Et depuis trois grands mois qu'avec nous il demeure,
Je n'ai pas encor pû lui parler un quart d'heure.
Quel eſt ſon caractère? Entre nous, j'entrevois
Que ma Maîtreſſe l'aime; & cependant je crois
Qu'il ne doit pas long-tems compter ſur ſa tendreſſe.
Car avec de l'eſprit, du ſens, de la ſageſſe,
Des graces, des attraits, elle n'a pas le don
D'aimer avec conſtance. Avant qu'aimer, dit-on,
Il faut connoître à fond; car l'Amour eſt bien traître.
Pour Iſabelle elle aime avant que de connoître,
Mais ſon penchant ne peut l'aveugler tellement,
Qu'il dérobe à ſes yeux les défauts d'un Amant.
Les cherchant avec ſoin, & les trouvant ſans peine,
Après quelques efforts ſa victoire eſt certaine;
Honteuſe de ſon choix, elle reprend ſon cœur;
Et l'on voit à ſes feux ſuccéder la froideur:
Sur le point d'épouſer elle rompt ſans myſtère.

PASQUIN.

Voila, ſur ma parole, un plaiſant caractère.
Un cœur tendre & volage, un eſprit vif, ardent
Juſqu'à l'étourderie, & toutefois prudent.
Cóquette au par-deſſus?

LISETTE.

Non, point capricieuſe,
Point coquette, & ſur-tout point artificieuſe.
Elle aime tendrement, & de très-bonne foi;
Mais cela ne tient pas. Maintenant dites moi

Tou-

Toutes les qualitez du Comte votre Maître.
C'eſt pour le mieux ſervir, que je veux le connoître.
Sans deviner pourquoi, j'ai du penchant pour lui,
Et vous l'éprouverez même dès aujourd'hui.
S'il a quelques défauts, empêchons ma Maîtreſſe
De s'en appercevoir, & fixons ſa tendreſſe.
Mais découvrez-les moi, pour me mettre en état
De faire que l'hymen prévienne cet éclat.

PASQUIN.

Inſtruit de vos deſſeins, je parlerai ſans craindre,
Et de la tête aux pieds je vais vous le dépeindre.
Ses bonnes qualitez ſeront mon premier point;
Ses défauts, mon ſecond. Je ne vous cache point
Que je ſerai très-court ſur le premier chapitre;
Très-long ſur le dernier. Premierement, ſon titre;
De Comte de Tufiere, eſt un titre réel;
Et ſon air de grandeur eſt un air naturel:
Il eſt, certainement, d'une haute naiſſance.

LISETTE.

C'eſt l'effet du hazard. Paſſons.

PASQUIN.

Toute la France
Convient de ſa valeur; & brave confirmé,
Parmi les gens de guerre il eſt très-eſtimé.
Il fera ſon chemin, à ce que l'on aſſure.
Il eſt homme d'honneur: On vante ſa droiture,
Quoique vif, pétulant, il a le cœur très-bon.
Voila mon premier point.

LISETTE.

Paſſons vîte au ſecond. SCE-

SCENE III.

LISETTE, PASQUIN, LA FLEUR.

PASQUIN.

AH! te voila, la Fleur? Que fait Monſieur le Comte?

LA FLEUR.

Il joüe; & qui plus eſt, il y fait bien ſon compte;
Car il va mettre à ſec un franc Provincial,
Au moins auſſi nigaud qu'il me paroît brutal:
Notre Maître, tandis qu'il jure & ſe déſole.
Embourſe ſon argent, ſans dire une parole.

PASQUIN.

Pourquoi viens tu ſi-tôt?

LA FLEUR.

Pour un deſſein que j'ai.

PASQUIN.

Quel deſſein?

LA FLEUR.

Je vous viens demander mon congé.

PASQUIN.

A moi?

LA FLEUR.

Sans doute. Autant que je puis m'y connoître.
Vous êtes Factotum de Monſieur notre Maître.
On n'oſe lui parler, ſans le mettre en courroux
Il faut par conſéquent que l'on s'adreſſe à vous

PASQUIN.

Tu me ſurprens, la Fleur, je te croyois plus ſage.
Servir Monſieur le Comte eſt un grand avantage.
Pourquoi donc le quitter? Eclairci-moi ce point.

LA

LA FLEUR.

C'eſt que vous parlez trop, & qu'il ne parle point.

LISETTE.

Le trait eſt ſingulier, & la plainte eſt nouvelle.

LA FLEUR.

Tel que vous me voyez, ma chere Demoiſelle,
Vous ne le croirez pas, on me prend pour un ſot;
Et mon Maître, en trois mois, ne m'a pas dit un mot.

PASQUIN.

Que t'importe cela!

LA FLEUR.

Comment donc, que m'importe?
Peut-il avec ſes gens en uſer de la ſorte;
Que je ſois tout un jour dans ſon apartement,
Il ne daignera pas me gronder ſeulement:
Et j'ai quitté pour lui la meilleure Maîtreſſe...
Qui vouloit qu'on parlât, & qui parloit ſans ceſſe.
On ne s'ennuyoit point. Tous les jours tour-à-tour,
Elle nous chantoit pouille avant le point du jour.
C'étoit un vrai plaiſir.

LISETTE.

Tu veux donc qu'on te gronde?

LA FLEUR.

Je ne hais point cela, pourvû que je réponde.
Répondre, c'eſt parler. Encor vit-on. Mais bon:
Avec Monſieur le Comte on ne dit oui, ni non.
Il ne dit pas lui même une pauvre ſyllabe.
Oh! j'aimerois autant vivre avec un Arabe.
Cela me fait ſécher; cela me pouſſe à bout,

Moi, qui dis volontiers mon ſentiment ſur tout:
Le ſilence me tuë; &. . . . vous riez?

LISETTE.

Acheve.

LA FLEUR (*en pleurant.*)

Si je reſte céans, il faudra que je crêve.

LISETTE (*à pasquin.*)

Que j'aime ſa franchiſe & ſa naïveté!

LA FLEUR.

Foi de garçon d'honneur, je dis la vérité.

PASQUIN.

Notre Maitre à ſes gens fait garder le ſilence,
Mais ils ſentent l'effet de ſa magnificence;
Bien nourris, bien vêtus, & payez largement.

LA FLEUR.

Et tout cela pour moi n'eſt point contentement.

LISETTE.

Enfin, il faut qu'il parle, & c'eſt-là ſa folie.

LA FLEUR.

Autrement, je ſuccombe à la mélancolie,
J'eus un Maître autrefois que je regrette fort,
Et que je ne ſers plus, attendu qu'il eſt mort.
Il ne me faiſoit pas de fort gros avantages;
Il me nouriſſoit mal; me payoit mal mes gages,
Jamais aucuns profits, & ſouvent en hyver
Il me laiſſoit aller preſque auſſi nud qu'un ver:
Mais je l'aimois. Pourquoi? C'eſt qu'il me faiſoit rire;
Et que de mon côté je pouvois tout lui dire.
Il m'appelloit ſon cher, ſon ami, ſon mignon;
Et nous vivions tous deux de pair à compagnon.

Mais,

Mais, pour Monſieur le Comte, au diantre ſi je l'aime.
Il eſt toujours gourmé, renfermé dans lui même;
Toujours portant au vent; fier comme un Ecoſſois.
Je ne puis le ſouffrir, à vous parler François:
Et dût-il m'enrichir; que le Diable m'emporte
Si je voulois ſervir un Maître de la ſorte.

PASQUIN.

Patience; à ta face on s'accoûtumera,
Et tu verras qu'un jour Monſieur te parlera.
Mais ne t'échape point. Attens l'heure propice,
Depuis dix ans au moins je ſuis à ſon ſervice;
Et n'oſe lui parler que par occaſion.

LISETTE (*à Paſquin.*)

Ce pauvre garçon-là me fait compaſſion.
Faites que l'on lui diſe au moins quelques paroles

LA FLEUR.

Tenez, j'aimerois mieux deux mots, que deux piſtoles.

PASQUIN.

J'y ferai de mon mieux.

LA FLEUR.

Enfin, point de milieu;
Il faut, ou qu'on me parle, ou qu'on me chaſſe.
Adieu.
Voila mon dernier mot, c'eſt moi qui vous l'anonce;
Et je parlerai, moi, ſi je n'ai pas réponſe.

SCE-

SCENE IV.

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

J'Ai pitié, comme vous, de ce pauvre la Fleur.

LISETTE.

Le Comte de Tufiere eſt donc un fier Monſieur?

PASQUIN.

C'eſt-là mon ſecond point.

LISETTE.

Fort bien.

PASQUIN.

Sa politique
Eſt d'être toûjours grave avec un domeſtique.
S'il lui diſoit un mot, il croiroit s'abaiſſer;
Et qu'un valet lui parle, il ſe fera chaſſer.
Enfin, pour ébaucher en deux mots ſa peinture,
C'eſt l'homme le plus vain qu'ait produit la Nature.
Pour ſes inférieurs plein d'un mépris choquant.
Avec ſes égaux même il prend l'air important;
Si fier de ſes Ayeux, ſi fier de ſa Nobleſſe,
Qu'il croit être ici bas le ſeul de ſon eſpéce:
Perſuadé d'ailleurs de ſon habileté,
Et décidant ſur tout avec autorité.
Se croyant en tout genre un mérite ſuprême;
Dédaignant tout le monde, & s'admirant lui-même;
En un mot, des Mortels le plus impérieux,
Et le plus ſuffiſant, & le plus glorieux.

LISETTE.

Ah, que nous allons rire!

PASQUIN.

Et de quoi donc?

LISETTE.

Son faſte,
Sa fierté, ſes hauteurs, font un parfait contraſte
Avec les qualités de ſon humble rival
Qui n'oſeroit parler, de peur de parler mal.
Qui par timidité rougit comme une fille,
Et qui, quoique fort riche, & de noble famille,
Toûjours rampant, craintif, & toûjours concerté
Prodigue les excès de la civilité;
Pour les moindres valets rempli de déférences,
Et ne parlant jamais que par ſes revérences;

PASQUIN.

Oui, ma foi, le contraſte eſt tout des plus parfaits;
Et nous en pourrons voir d'aſſez plaiſans effets.
Ce doucereux rival, c'eſt Philinte, ſans doute?
Mon Maître d'un regard doit le mettre en déroute.

LISETTE.

Mais ce Comte ſi fier eſt donc bien riche auſſi?
Du moins, il le paroît.

PASQUIN.

Riche? Non, Dieu merci:
Car c'eſt-là quelquefois ce qui rabat ſa gloire.
Et tout ſon revenu, ſi j'ai bonne mémoire,
Vient de ſa Penſion, & de ſon Régiment:
Mais il ſçait tous les jeux, & joüe heureuſement:
C'eſt par-là qu'il ſoutient un train ſi magnifique.

LI-

LISETTE.

Et faites-vous fortune?

PASQUIN.

Oui, par ma politique.
Avec moi quelque fois il prend des libertés.
Je le boude; il ſourit. Mes dépits concertés,
Un air froid & rêveur, quelques bruſques paroles
L'amènent où je veux. Par quatre ou cinq piſtoles
Il cherche à m'appaiſer, à me calmer l'eſprit
Et comme j'ai bon cœur, ſon argent m'attendrit.

LISETTE.

Vous m'avez miſe au fait, & je vais vous inſtruire.
Le Comte va bien-tôt lui même ſe détruire
Dans l'eſprit d'Iſabelle; oui, ſoyez-en certain,
S'il ne lui cache pas ſon naturel hautain.
Elle eſt d'humeur liante, affable, ſociable:
L'orgueil eſt à ſes yeux un vice inſupportable;
Et malgré les grands biens qui lui ſont aſſurés,
Son air & ſes diſcours ſont ſimples, meſurés,
Honnêtes, prévenans, & pleins de modeſtie.

PASQUIN.

Si bien qu'avec mon Maître elle eſt mal aſſortie?

LISETTE.

Il aura ſon congé s'il ne ſe contraint point.
Donnez-lui cet avis.

PASQUIN.

Il eſt haut à tel point. . . .

LISETTE.

J'entens du bruit. Je crois que c'eſt notre vieux Maître:
Ne me laiſſez pas ſeule avec lui.

PAS-

PASQUIN.

Ce vieux Reiſtre
Eſt-il ſi dangereux?

LISETTE.

A cinquante-cinq ans,
Il eſt plus libertin que tous nos jeunes gens:
Et ce qui me ſurprend, c'eſt que ſon fils Valere
A toute la ſageſſe & la vertu d'un Pere.

SCENE V.

LISIMON, LISETTE, PASQUIN.

LISIMON (*courant à Liſette.*)

BOn jour, ma chere enfant, embraſſe moi bien fort.
Comment donc! tu me fuis?

LISETTE.

Reſervez ce tranſport
Pour Madame.

LISIMON.

Eh fi donc. Tu te moques, je penſe?
J'arrive de campagne; & plein d'impatience
De te revoir, j'accours . . . Quel eſt ce garçon-là?
Tête à tête tous deux? Je n'aime point cela.
Je gage qu'avec lui tu n'étois pas ſi fiére?

LISETTE.

Nous nous entretenions du Comte de Tufiere,
Son Maître.

LISIMON.

Ce Seigneur que l'on m'a propoſé
Pour ma fille?

PAS-

PASQUIN.

Oui, Monsieur.

LISIMON.

Je suis très-disposé;
Sur ce qu'on m'en écrit, à le choisir pour gendre,
On me le vante fort; & l'on me fait entendre
Qu'il est homme d'honneur, de grande qualité,
Mais est-il vif, alerte, étourdi, bien planté;
Bon vivant? Car je veux tout cela pour ma fille.

PASQUIN.

Vous faites son portrait; & c'est par-là qu'il brille.

LISIMON.

Bon. Aime-t-il la table, & boit-il largement?

PASQUIN.

Diable! Il est le plus fort de tout le Regiment;
Il a fait son chef-d'œuvre en Allemagne, en Suisse.

LISIMON.

Voila mon homme. Il faut que l'autre déguerpisse.

LISETTE.

Qui, Philinte?

LISIMON.

Lui-même. Il me cajole envain.
C'est un homme qui met le tiers d'eau dans son vin:
Ce fade personnage en ses façons discrettes
Me donne la colique à force de courbettes.
Mon gendre Buveur d'eau! Fût-il Prince, morbleu,
Je le refuserois. Nous allons voir beau jeu.
Car ma femme, dit-on, le destine à ma fille.

Sçait-

Sçait-elle que je ſuis le chef de ma famille?
Le Monarque abſolu d'elle & de mes enfans?
Que j'en veux diſpoſer? Mais eſt elle céans?

LISETTE.

Oui, Monſieur.

LISIMON.

Tu diras à ma chere compagne,
Qu'il faut que dès ce ſoir elle aille à la campagne.

LISETTE.

Et pourquoi donc?

LISIMON.

Pourquoi? C'eſt que je ſuis ici.
Belle demande!

LISETTE.

Mais . . . . .

LISIMON.

Dans cette maiſon-ci
Nous ſommes à l'étroit; & trop près l'un de l'autre:
Et l'on travaille à force à rebâtir la nôtre.
Mon Hôtel ſera vaſte; & je prendrai grand ſoin
Que nos apartemens ſe regardent de loin,
Afin qu'un même toît elle & moi nous aſſemble,
Sans nous appercevoir que nous logions enſemble.

LISETTE.

Je vais voir ſi Madame eſt viſible.

LISIMON.

Non, non;
J'ai deux mots à te dire. Et toi, ſors, mon garçon:
Va-t'en chercher ton Maître en toute diligence.

Il faut qu'inceſſanment nous faſſions connoiſ-
ſance.

LISETTE.

Son Maître va rentrer.

PASQUIN.

Et je l'attens ici.

LISIMON.

Va l'attendre dehors. Décampe.

SCENE VI.

LISIMON, LISETTE.

LISIMON.

Dieu merci,
Nous ſommes tête à tête ; & ma vive tendreſſe...
Où vas-tu donc?

LISETTE.

Je vais rejoindre ma Maîtreſſe
Elle m'appelle.

LISIMON.

Non.

LISETTE.

Ne l'entendez-vous pas?

LISIMON.

Moi! point.

LISETTE.

Moi, je l'entens; & j'y cours de ce pas.

LISIMON.

Qu'elle attende.

LISETTE.

Monſieur, voulez-vous qu'on me gronde?

LISIMON.

Qui l'oſeroit céans? Je veux que tout le monde.
T'y regarde en Maîtreſſe, & me reſpecte en toi.
Que femme, enfans, valets, tout t'obéïſſe.

LISETTE.

A moi,
Monſieur? y penſez-vous?

LISIMON.

Oui, ma petite Reine:
De mon cœur, de mes biens, je te rends ſouveraine,

LISETTE.

Ce langage eſt obſcur, & je ne l'entens pas.

LISIMON.

Je m'en vais m'expliquer. Charmé de tes appas,
J'ai conçu le deſſein de faire ta fortune.
Pour nous débaraſſer d'une foule importune,
Je te veux à l'écart loger ſuperbement.
Les ſoirs, j'irai chez toi ſouper ſecrettement.
Je ferai tous les fraix d'un nombreux domeſtique;
D'un équipage leſte autant que magnifique;
Habits, ajuſtemens, rien ne te manquera;
Et ſur tous tes déſirs mon cœur te préviendra:
M'entens-tu maintenant?

LISETTE.

Oui, Monſieur, à merveille.

LISIMON.

Et ce diſcours, je crois, te chatouille l'oreille?

Que répons-tu, ma chere, à ces conditions?

LISETTE.

Je ne puis accepter vos propoſitions,
Monſieur, ſans conſulter une très-bonne Dame
Que j'honore.

LISIMON.

Et qui donc?

LISETTE.

Madame votre femme.

LISIMON.

Comment diable, ma femme!

LISETTE.

Oui, Monſieur, s'il vous plaît.
A ce qui me regarde elle prend intérêt;
Et je ne doute point qu'elle ne ſoit ravie.
De me voir embraſſer ce doux genre de vie.

LISIMON.

Te moques-tu

LISETTE.

Je vais auſſi prendre l'avis
De ma Maîtreſſe, & puis de Monſieur votre fils.
Tous trois édifiez, à ce que j'imagine,
Du ſoin que vous prenez d'une pauvre orpheline
Seront touchez de voir que lui prêtant la main,
Vous la mettiez vous-méme en un ſi beau chemin;
Et qu'à votre âge enfin votre charité brille,
Juſqu'à les ruiner, pour placer une fille.

LISIMON.

Tu le prens ſur ce ton?

LISETTE.

Oui, Monſieur, je l'y prens.
Apprenez, je vous prie, à connoître vos gens.
Un cœur tel que le mien mépriſe les richeſſes.
Quand il faut les gagner par de telles baſſeſſes.

LISIMON.

Oh! puiſque mon amour, mes offres, mes diſcours,
Ne peuvent rien ſur toi, je prétens . . .

LISETTE (*s'enfuyant.*)

Au ſecours.

LISIMON.

Quoi, friponne! me faire une telle incartade!

SCENE VII.

LISIMON, VALERE, LISETTE,

VALERE (*accourant.*)

MOn pere, qu'avez-vous?

LISIMON.

Rien.

VALERE.

Etes-vous malade?

LISIMON.

Non, je me porte bien. Que voulez-vous?

VALERE.

Qui, moi?
On crioit au ſecours; & plein d'un juſte effroi,
Je ſuis vite accouru.

LISIMON.

C'eſt prendre trop de peine;
Liſette me ſuffit.

VALERE.

Mais. . . .

LISIMON.

Votre aſpect me gêne:
Sortez.

VALERE.

Moi! vous quitter en ce preſſant beſoin?
Je n'ai garde à coup ſûr. Liſette, j'aurai ſoin
De Monſieur; ſortez vîte; allez dire à ma mere
Qu'elle vienne au plutôt.

LISIMON.

Eh, je n'en ai que faire
Bourreau.

LISETTE.

J'y vais.

LISIMON.

(*à Liſette.*) (*à Valere.*)
Demeure. Et toi, ſors à l'inſtant.

VALERE.

S'il ne tient qu'à cela pour vous rendre content,
Liſette reſtera. Mais auſſi, je vous jure
De ne vous point quitter dans cette conjoncture.
Vous voila trop ému. Vos yeux ſont tout en feu.
Je crains quelque accident. Aſſeyez-vous un peu.
Vous êtes, je le vois, fatigué du voyage.
Il faut vous ménager un peu plus à votre âge.
Enverrai-je chercher le Medecin?

LISIMON.

(*En ſortant*) Tai-toi.
Traître, tu le païeras.

SCENE VIII.

VALERE, LISETTE.

LISETTE.

VOus voyez.

VALERE.

Oui, je vois
A quel indigne excès veut ſe porter mon pere.
Quel exemple pour moi! Quel chagrin pour ma mére!
Je ne m'étonne plus ſi ſa foible ſanté
L'oblige à renoncer à la ſociété,
Et ſi toûjours livrée à la mélancolie,
Dans ſon appartement elle paſſe ſa vie.

LISETTE.

Je veux ſortir d'ici.

VALERE.

Non, non, ne craignez rien.
De mon pere, aprés tout, nous vous défendrons bien.

LISETTE.

Je le ſçais; mais enfin, je veux ſortir, vous dis-je.

VALERE.

Songez-vous à quel point votre diſcours m'afflige?

Oui, ſi vous nous quittez, je mourrai de douleur.
Vous ſçavez mon deſſein.

LISETTE.

Il feroit mon bonheur
S'il pouvoit s'accomplir; mais il eſt impoſſible.
Je ſens de vous à moi la diſtance terrible.
Un mariage en forme eſt ce que je prétens,
Vous me le promettez; mais envain je l'attens,
Chaque jour, chaque inſtant détruit mon eſpérance.
Vos parens ſont puiſſans; une fortune immenſe
Doit vous faire aſpirer aux plus nobles partis:
Jugez ſi vous & moi nous ſommes aſſortis?

VALERE.

L'amour aſſortit tout; & mon ame ravie
Trouve en vous, ce qui fait le bonheur de la vie.

LISETTE.

Songez que je n'ai rien, & ne ſçai d'où je ſors.

VALERE.

Eſprit, graces, beauté, ce ſont-là vos tréſors,
Vos titres, vos parens.

LISETTE.

Vous flatez-vous, Valere,
De faire à notre hymen conſentir votre pere?

VALERE.

Nous nous paſſerons bien de ſon conſentement.

LISETTE.

Oui, vous; mais non pas moi.

VALERE.

Je puis ſecretement . . .

LISETTE.

Non, non, ne croyez pas qu'un vain eſpoir m'endorme.
Je vous l'ai dit, je veux un mariage en forme;
Et me garderai bien de courir le hazard . . .

VALERE.

Vous n'avez rien à craindre; & . . . Que veut ce Vieillard?

LISETTE.

Tout pauvre qu'il paroit, ſa ſageſſe eſt profonde;
Et c'eſt le ſeul ami qui me reſte en ce monde.
Depuis près de deux ans, cet ami vertueux,
Senſible à mes beſoins, empreſſé, généreux,
Fait, de me ſécourir ſa principale affaire:
Je trouve en ſa perſonne un guide ſalutaire.
Laiſſez-nous un moment, s'il vous plaît.

VALERE.

De bon cœur:
Mais revenez bien-tôt me joindre chez ma ſœur.

SCENE IX.

LYCANDRE, LISETTE.

LYCANDRE.

ENfin je vous revois; cette rencontre heureuſe
Me comble de plaiſir.

LISETTE.

Moi je ſuis bien honteuſe
Que vous me retrouviés dans l'état où je ſuis.

LYCANDRE.

Que faites-vous ici ?

LISETTE.

Je fais ce que je puis
Pour me le cacher ; mais ....

LYCANDRE.

Quoi ?

LISETTE.

J'y ſuis en ſervice.

LYCANDRE.

Juſte Ciel ! eſt-ce donc pour ce vil exercice
Que, ſans m'en avertir vous ſortez du Couvent ?

LISETTE.

Autrefois pour me voir vous y veniez ſouvent ;
Mais depuis quelque tems vous m'avez négligée.
De plus, ma mere eſt morte. Inquiéte, afligée,
N'entendant rien de vous, ſans eſpoir, ſans appui,
Quelle reſſource avois-je en ce cruel ennui ?
La fille de céans, à préſent ma maîtreſſe,
Mon amie au Couvent, ſenſible à ma triſteſſe,
Sur le point de ſortir, m'ofrit obligenment
De me prendre auprès d'elle. Elle me fit ſerment
Que je ſerois plutôt compagne que ſuivante :
Je ne pus réſiſter à ſon offre preſſante.
Ce ne fut pas pourtant ſans verſer bien des pleurs ;
Mais mon ſort le voulut, & voila mes malheurs.

LYCANDRE.

O fortune cruelle ! & vous tient-on parole,
Par de juſtes égards ?

LI-

LISETTE.

Oui.

LYCANDRE.

Cela me conſole
D'un ſi triſte incident, que j'aurois prévenu,
Si mes infirmités ne m'euſſent retenu,
Pendant près de ſix mois, dans la retraite obſcure
Où je mène moi-même une vie aſſez dure.
Si bien que vous voila plus heureuſe aujourd'hui?

LISETTE.

Autant qu'on le peut être au ſervice d'autrui.

LYCANDRE.

Helas!

LISETTE.

Vous ſoupirés? Dans ma triſte avanture
Je ne ſçai quel eſpoir me ſoutient, me raſſure;
Mais je n'ai rien perdu de ma vivacité.

LYCANDRE.

Votre eſpoir eſt fondé. Le moment ſouhaité
Peut arriver bien-tôt. La fortune ſe laſſe
De vous perſécuter. Mais dites-moi de grace,
A qui parliés-vous là quand je ſuis ſurvenu?

LISETTE.

Au fils de la maiſon. S'il vous étoit connu
Vous l'eſtimeriés fort.

LYCANDRE.

Il a donc votre eſtime?
Vous rougiſſés?

LISETTE.

Qui, moi? Me feriés-vous un crime
De lui rendre juſtice?

LY-

LYCANDRE.

Il eſt jeune, bien fait,
Riche, il vous voit ſouvent,

LISETTE.

Oui, ſouvent en effet.

LYCANDRE.

Vous êtes jeune, aimable, & ſans expérience;
Voila bien des écueils.

LISETTE.

Soiés en aſſurance.
Mon cœur eſt au deſſus de ma condition,
J'ai des principes ſurs contre l'ocaſion.

LYCANDRE.

J'y compte, mais enfin que vous dit ce jeune homme ?

LISETTE.

Il ſe nomme Valere.

LICANDRE.

He mon Dieu qu'il ſe nomme
Ou Valere, ou Cleon, que m'importe, il s'agit
De m'informer à fond des choſes qu'il vous dit.

LISETTE.

Qu'il m'aime.

LYCANDRE.

Eſt ce là tout ?

LISETTE.

Oui.

LYCANDRE.

C'eſt tout ?

LISETTE.

Oui, vous dis-je.

LY-

LYCANDRE.

Vous me trompés.

LISETTE.

Fh mais.... Ce reproche m'aflige
Eh bien donc ce jeune homme à ne rien déguiſer,
Si j'y veux conſentir, m'offre de m'epouſer
En ſecret.

LICANDRE.

En ſecret? Il cherche à vous ſurprendre.

LISETTE.

Non; je répons de lui. Mais bien loin de me rendre.
En acceptant ſon cœur, je refuſe ſa main,
A moins que ſes parens n'aprouve ſon deſſein:
Ils le rejetteront, je n'en ſuis que trop ſure.
Et pour fuir un éclat, Monſieur je vous conjure
De me tirer d'ici dès demain, dès ce ſoir,
Pour que Valere & moi nous ceſſions de nous voir.

LYCANDRE.

D'un ſort moins rigoureux, ô fille vraiment digne!
Ce que vous exigés eſt une preuve inſigne
Et de votre naiſſance, & de votre vertu.
Il faut vous révèler ce que je vous ai tû.
Vous pouvés aſpirer à la main de Valere,
Et méme l'épouſer de l'aveu de ſon Pere.

LISETTE.

Moi, Monſieur?

LYCANDRE.

Je dis plus; ils ſe tiendront heureux;

Dés

Dès qu'ils vous connoitront, de former ces
beaux nœuds ;
Et reſpectant en vous une haute naiſſance,
Ils brigueront l'honneur d'une telle Alliance.

LISETTE.

Vous vous moqués de moi. Pourquoi juſqu'à
ſa mort
Ma mere a-t-elle eu ſoin de me cacher mon ſort?
Mon pere eſt-il vivant?

LYCANDRE.

Il reſpire; il vous aime;
Et viendra de ce lieu vous retirer lui-même.

LISETTE.

Et pourquoi ſi long tems m'abandonner ainſi?

LYCANDRE.

Vous ſçaurez ſes raiſons. Mais demeurez ici
Juſqu'à ce qu'il ſe montre, & gardez le ſilence;
C'eſt un point capital.

LISETTE.

Moi, d'illuſtre naiſſance!
Ah! je ne vous crois point, ſi vous n'éclairciſſez.
Tout ce myſtére à fond.

LYCANDRE.

Non, j'en ai dit aſſez.
Pour ſçavoir tout le reſte, attendez votre pere.
Adieu. Mais dites-moi, le Comte de Tufiere
Demeure-t-il céans?

LISETTE.

Oui, depuis quelques mois.

LYCANDRE.

Il faut que je lui parle.

LISETTE.

Ah! Monſieur, je prévois
Qu'il vous recevra mal en ce triſte équipage,
Car on me l'a dépeint d'un orgueil ſi ſauvage...

LYCANDRE.

Je ſçaurai l'abaiſſer.

LISETTE.

Il vous inſultera.

LYCANDRE.

J'imagine un moyen qui le corrigera.
Juſqu'au revoir. Songez qu'une naiſſance illuſtre
Des ſentimens du cœur reçoit ſon plus beau luſtre:
Pour les faire éclater il eſt de ſûrs moyens:
Et ſi le ſort cruel vous a ravi vos biens,
D'un plus rare tréſor enviant le partage,
Soyez riche en vertus: C'eſt-là votre appanage.

Fin du premier Acte.

AC-

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

LISETTE *(ſeule.)*

DOis-je me rejoüir? Dois-je m'inquiéter?
Ce que m'a dit Lycandre eſt bien prompt à flatter
Mon petit amour propre; & pourtant plus j'y penſe,
Et moins à ſon diſcours je trouve d'apparence.
Le bon homme, à coup ſûr s'eſt diverti de moi.
Mais non, il m'aime trop pour me railler. Je croi
Démêler la fineſſe. Il veut me rendre fiére,
Afin que je me croye au-deſſus de Valére,
Et le Vieillard adroit uſant de ce détour,
Arme la vanité pour combattre l'amour.
Oui, oui, tout bien peſé, m'en voila convaincuë.
De toutes mes grandeurs je ſuis bientôt déchuë!
Je redeviens Liſette, & le ſort conjuré . . .
Pauvre Liſette! Helás! ton régne a peu duré!
Je me ſuis endormie & j'ai fait un beau ſonge,
Mais dans mon triſte état le réveil me replonge.

SCENE II.

VALERE, LISETTE.

VALERE.

J'Avois beau vous attendre! Eh quoi! ſeule à l'écart?
Qu'y faites-vous?

LI-

LISETTE.

Je rêve.

VALERE.

Il faut que ce Vieillard
Qui vous eſt venu voir, vous ait dit quelque choſe
D'affligeant.

LISETTE.

Au contraire.

VALERE.

Et quelle eſt donc la cauſe
De votre rêverie?

LISETTE.

Un fait qui ſûrement
Devroit me réjoüir; & c'eſt préciſément
Ce qui m'afflige.

VALERE.

Oh! oh! le trait, ſur ma parole,
Eſt des plus ſurprenans.

LISETTE.

Vous m'allez croire folle,
Sur ce que je vous dis; & cependant ce trait,
D'un excès de ſageſſe eſt peut être l'effet

VALERE.

Je ne vous comprens point. Expliquez ce myſtere.

LISETTE.

Cela m'eſt défendu; mais je ne puis me taire,
Et quoique l'on m'ordonne un ſilence diſcret,
Je ſens bien que pour vous je n'ai point de ſecret.
Je ſoutiens avec peine un fardeau qui me laſſe.

VALERE.

A la tentation ſuccombez donc de grace.

LISETTE.

C'eſt le meilleur moyen de m'en guérir, je croi.
Mais ſi je vais parler, vous vous rirez de moi.

VALERE.

Quoi! vous pouvez. . . .

LISETTE.

Jurez, que quoique je vous diſe,
Vous n'en raillerez point.

VALERE.

J'en jure.

LISETTE.

Ma franchiſe,
Ou ſi vous le voulez, mon indiſcrétion,
Exige de ma part cette précaution;
Au ſurplus, vous pourrez m'éclaircir ſur un doute
Qui me tourmente fort. Or écoutez.

VALERE.

J'écoute.

LISETTE.

Ce bon homme m'a dit . . . Vous allez vous moquer.

VALERE.

Eh non, vous dis-je, non.

LISETTE.

Avant de m'expliquer,
Valere, permettez que je vous interroge.
Répondez franchement, & ſur tout point d'éloge.

VALERE.

Voyons.

LI-

LISETTE.

Me trouvez vous l'air de condition
Que donne la naiſſance & l'education ?
Et croyez vous mes traits ; mes façons, mon langage,
Propres à ſoutenir un noble perſonnage ?

VALERE.

Un Amant ſur ce point eſt un Juge ſuſpect.
Mais vous m'avez d'abord inſpiré le reſpect,
La vénération. Qui les a pû produire ?
Votre rang ? votre bien ? Plût au Ciel ! Je ſoupire
Lorſque je vois l'état où vous réduit le ſort.
Mais pour vous abaiſſer il fait un vain effort,
Et de quelques parens que vous ſoyez iſſuë,
Chacun remarque en vous, à la premiere vûë,
Certain air de grandeur qui frappe, qui faiſit,
Et ce que je vous dis tout le monde le dit.

LISETTE.

Ce diſcours eſt flateur ; mais eſt-il bien ſincére :

VALERE.

Oui, foi de galant homme.

LISETTE.

Apprenez donc, Valere,
Ce qu'on vient de me dire, & ce qui m'eſt bien doux,
Parce que ſon effet rejaillira ſur vous.
Par de fortes raiſons qu'on doit bientôt m'apprendre,
On m'a caché mon rang. J'ai l'honneur de décendre

D'une famille illuſtre & de condition,
Si l'on n'a point voulu me faire illuſion.

VALERE.

Non, on vous a dit vrai; c'eſt moi qui vous l'aſſure
Et j'en ferois ſerment.

LISETTE (*en riant.*)

Fort bien.

VALERE.

Je vous conjure
Charmante Liſ.... ô Ciel! je ne ſçais plus comment
Vous nommer; mais enfin, je vous prie inſtamment,
Si vous m'aimez encore, d'être perſuadée
Qu'on vous donne de vous une très-juſte idée
Et ſouffrez que l'amour jaloux de votre droit,
Vous rende le premier l'hommage qu'on vous doit.

(*Il ſe met à genoux.*)

LISETTE.

Valere, levez-vous, vous me rendez confuſe.

VALERE.

Quoi! vous, ſervir ma ſœur! Ah, déja je m'accuſe
D'avoir été trop lent à la déſabuſer;
A vous manquer d'égards je pourrois l'expoſer.
Je vais donc avertir ma famille, & je crains...

LISETTE.

Ah! voila mon ſecret en de fort bonnes mains!
On me défend ſur-tout de me faire connoître.
Si vous dites un mot à qui que ce puiſſe être,
Bien-loin de me ſervir . . . VA-

VALERE.

Eh bien je me tairai.
Je ſuis dans une joye . . ., Oh, je me contraindrai,
Ne craignez rien.

LISETTE.

Paix donc, j'apperçois Iſabelle.

SCENE III.

ISABELLE, VALERE, LISETTE.

VALERE (*courant au-devant d'Iſabelle.*)

MA ſœur, que je vous diſe une grande nouvelle.

LISETTE (*le retenant.*)

Eh bien, ne voila pas mon étourdi?

VALERE.

Mon cœur
Ne peut ſe contenir. Je ſors, Adieu ma ſœur.

ISABELLE.

Adieu! Vous moquez-vous? Dites-moi donc mon frere,
Cette grande nouvelle.

VALERE.

Oh ce n'eſt rien.

ISABELLE.

Valere,
Quoi! vous me plaiſantez?

VALERE.

Non, non, quand vous ſçaurez. . .

LISETTE (*bas à valere.*)

Allez-vous en.

VALERE (*ſort & revient.*)

Ma ſœur, lorſque vous parlerez
A Liſette ....

ISABELLE.

Eh bien donc?

VALERE.

Ayez toujours pour elle
Le reſpect.....

ISABELLE.

Le reſpect?

VALERE.

Oui, car Mademoiſelle ...
Je veux dire Liſette, a certainement lieu
De prétendre de vous, & de nous tous ...
Adieu.

(*Il ſort bruſquement*)

SCENE IV.

ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE.

JE ne ſçai que penſer d'un diſcours auſſi vague,
Qu'en dites vous? je crois que mon frere extravague.

LISETTE.

Quelque choſe à peu près.

ISABELLE.

Moi, pour vous du reſpect!
C'eſt aller un peu loin. Ce diſcours m'eſt ſuſpect,
Oh ça, conviendrez-vous de ce que j'imagine?

LISETTE.

Quoi?

ISA-

ISABELLE.

Mon frere vous aime. Oh oui, oui, je dévine,
Votre air embaraſſe confirme mon ſoupçon.

LISETTE.

Et quand il m'aimeroit, ſeroit-ce un crime?

ISABELLE.

Non;
Mais....

LISETTE.

Si je veux l'en croire, il me trouve jolie
Mais bon, je n'en crois rien.

ISABELLE.

Pourquoi?

LISETTE.

Pure ſaillie
De jeune homme, qui ſçait prodiguer les douceurs,
Et qui ſans rien aimer en veut à tous les cœurs.

ISABELLE.

Non, mon frere n'eſt point de ces conteurs volages,
Qui d'objet en objet vont offrir leurs hommages.
Je connois ſa droiture & ſa ſincérité,
Et s'il dit qu'il vous aime il dit la vérité.

LISETTE (*vivement.*)

Quoi ſérieulement?

ISABELLE.

Oui, la choſe eſt certaine.
Je vois que ce diſcours ne vous fait point de peine.
Ah, ma bonne!

LISETTE.

Quoi donc?

ISA-

ISABELLE.

Je pénétre aiſément.

LISETTE.

Quoi? Que pénétrez-vous?

ISABELLE.

Mon frere eſt votre Amant,
Et mon frere, à coup ſûr, n'aime point une ingrate.
Vous avez le cœur haut, & l'ame délicate.

LISETTE.

Voici le fait. Il dit que ſi je n'étois point
Ce que je ſuis....

ISABELLE.

Eh bien?

LISETTE.

Il m'eſtime à tel point,
Qu'il feroit ſon bonheur de m'obtenir pour femme.

ISABELLE.

Enſuite? Vous rêvez! Je vous ouvre mon ame
En toute occaſion, Liſette, imitez-moi.
Que lui répondez-vous? Parlez de bonne foi.

LISETTE.

Eh mais, je lui répons... Vous êtes curieuſe
A l'excès.

ISABELLE.

Pourſuivez.

LISETTE.

Que je ſerois heureuſe,
Si j'étois un parti qui lui pût convenir!
Voila tout.

ISA-

ISABELLE.

Je le crois. Mais je crains l'avenir.
Votre amour vous rendra malheureux l'un & l'autre.

LISETTE.

Vous avez votre idée, & nous avons la nôtre.

ISABELLE.

Comment donc?

LISETTE.

Quelque jour j'éclaircirai ceci.
Sur votre frere enfin n'ayez aucun ſouci:
Ne vous allarmez point de ce que je hazarde,
Et venons maintenant à ce qui vous regarde.

ISABELLE.

Volontiers.

LISETTE.

De mon cœur vous connoiſſez l'état,
Parlons un peu du vôtre. Inquiét, délicat,
Aux révolutions il eſt ſouvent en proye.
Comment ſe porte-t-il?

ISABELLE.

Mal.

LISETTE.

J'en ai de la joye.
Il eſt donc bien épris?

ISABELLE.

Oui, Liſette, ſi bien,
Qu'il le ſera toujours.

LISETTE.

Oh! ne jurons de rien.

ISABELLE.

J'en ferois bien ſerment.

LISETTE.

Le Ciel vous en préſerve.

ISABELLE.

Pourquoi donc?

LISETTE.

Votre eſprit a toujours en réſerve
Quelques ſi, quelques mais, qui malgré votre ardeur,
Pénétrent tôt ou tard au fond de votre cœur.
Le Comte eſt ſûrement d'une aimable figure,
Son mérite y repond, ou du moins je l'augure;
Mais vous ne le voyez que depuis quelques mois,
Vous le conoiſſez peu. C'eſt pourquoi je prévois
Qu'avant qu'il ſoit huit jours, croyant le mieux connoître.
Quelque défaut en lui vous frappera peut-être.

ISABELLE.

Cela ne ſe peut pas. C'eſt un homme accompli.
De ſes perfections mon cœur eſt ſi rempli,
Qu'il le met à couvert de ma délicateſſe.
S'il a quelque défaut, c'eſt ſon peu de tendreſſe.
Il me voit rarement.

LISETTE.

C'eſt qu'il a du bon ſens.
Qui ſe fait ſouhaiter ſe fait aimer long-tems.
Qui nous voit trop ſouvent voit bientôt qu'il nous laſſe.

ISABELLE.

Vous l'excuſez toujours; mais dites-moi de grace,

Ne

Ne lui trouvez-vous point quelques défauts?

LISETTE.

Qui, moi?

Pas le moindre.

ISABELLE.

Tant mieux.

LISETTE.

Mais s'il en a, je croi
Qu'ils n'échaperont pas long tems à votre vûë,
Et c'eſt tant pis pour vous. Etes vous réſoluë
De ne prendre qu'un homme accompli de tout point?
Cet homme eſt le Phénix; il ne ſe trouve point.
Si le Comte à vos yeux eſt ce rare miracle,
Croyez en votre cœur. Que ce ſoit votre oracle.
Mettez l'eſprit à part, ſuivez le ſentiment;
S'il vous trompe, du moins c'eſt agréablement.
Il eſt bon quelque fois de s'aveugler ſoi même,
Et bien ſouvent l'erreur eſt le bonheur ſupreme.

ISABELLE.

Me voila réſoluë à ſuivre vos avis.

LISETTE.

Vous me remercirez de les avoir ſuivis.
Mais que va devenir notre pauvre Philinte?
Son mérite autrefois a porté quelque atteinte
A votre cœur.

ISABELLE.

Je ſens qu'il m'ennuye à mourir.
Je l'eſtime beaucoup, & ne puis le ſouffrir.
Le moyen d'y durer? Toutes ſes conféren es
Conſiſtent en regards, ou bien en révérences:

Dès

Dès qu'il parle, il s'égare, il se perd ; en un mot,
Quoiqu'il ait de l'esprit, on le prend pour un sot.

LISETTE.

Le voici.

ISABELLE.

Que veut-il ?

LISETTE.

A votre esprit critique
Il vient fournir des traits pour son panégirique.

SCENE V.

ISABELLE, PHILINTE; LISETTE.

PHILINTE (*du fond du Théâtre, après plusieurs révérences.*)

MAdame .... je crains bien de vous importuner.

LISETTE (*à Isabelle.*)

Cet homme a sûrement le don de déviner.

ISABELLE.

Un homme tel que vous....

PHILINTE (*redoublant ses révérences.*)

Ah Madame!... de grace.
Si je suis importun punissez mon audace.

ISABELLE (*lui faisant la révérence.*)

Monsieur....

PHILINTE.

Et faites moi l'honneur de me chasser.

ISABELLE.

De ma civilité vous devez mieux penser.

PHI-

PHILINTE (*lui faiſant la révérence.*)
Madame, en vérité ....

ISABELLE (*la lui rendant.*)
J'ai pour votre perſonne
(*à Liſette*)
L'eſtime & les égards .... Aidez-moi donc, ma bonne.

LISETTE (*après avoir fait pluſieurs révérences à Philinte, lui préſente un ſiége.*)
Vous plaît il vous aſſeoir?

PHILINTE (*vivement.*)
Que me propoſez-vous?
O Ciel! devant Madame, il faut être à genoux.

LISETTE.
A vous permis, Monſieur, (*à Iſabelle.*)
Dites-lui quelque choſe.

ISABELLE.
Je ne ſçaurois.

LISETTE.
Fort bien; l'entretien ſe diſpoſe
A devenir brillant .... Monſieur, je m'apperçois
Que vous faites façon de parlet devant moi.
Je me retire.

PHILINTE (*la retenant.*)
Non, il n'eſt pas néceſſaire,
Et je ne veux ici qu'admirer, & me taire.

LISETTE (*à Philinte.*)
Vous vous contentez donc de lui parler des yeux?

PHI-

PHILINTE.

Je ne m'en laſſe point.

LISETTE.

Parlez de votre mieux,
Rien ne vous interrompt.

ISABELLE (*à Liſette.*)

Oh je perds contenance,

LISETTE *bas à Iſabelle.*)

Eh bien, interrogez-le, il répondra, je penſe.

ISABELLE (*bas à Liſette.*)

Vous-même, aviſez-vous de quelque queſtion.

LISETTE *bas à Iſabelle.*)

C'eſt à vous d'entamer la converſation.

ISABELLE (*à Philinte après avoir un peu rêvé*)

Quel tems fait-il, Monſieur?

LISETTE (*à part.*)

Matière intéreſſante!

PHILINTE.

Madame.... en vérité.... la journée eſt charmante.

ISABELLE.

Monſieur, en vérité.... j'en ſuis ravie.

LISETTE.

Et moi,
J'en ſuis auſſi charmée, en vérité. Mais, quoi!
La converſation eſt donc déja finie?
C, a, pour la relever employons mon génie.
(*à part.*)
Dit-on quelque nouvelle? Enfin il parlera.

ISABELLE.

N'avez-vous rien appris du nouvel Opera?

PHI-

PHILINTE.

On en parle assez mal.

LISETTE (*à part.*)

Cet homme est laconique.

ISABELLE (*à Philinte.*)

Qu'y désapprouvez-vous? Les Vers ou la Musique?

PHILINTE.

Je sçais peu de Musique, & fais de méchans Vers,
Ainsi j'en pourrois bien juger tout de travers;
Et d'ailleurs j'avoûrai qu'au plus mauvais ouvrage
Bien souvent, malgré moi, je donne mon suffrage.
Un Auteur, quel qu'il soit, me paroît mériter.
Qu'aux efforts qu'il a faits on daigne se prêter.

LISETTE.

Mais on dit qu'aux Auteurs la critique est utile.

PHILINTE.

La critique est aisée, & l'art est difficile.
C'est-là ce qui produit ce peuple de Censeurs,
Et ce qui rétrécit les talens des Auteurs.
(*à Isabelle.*)
Mais vous êtes distraite, & paroissez en peine.

ISABELLE.

Je n'en puis plus.

PHILINTE.

Bon Dieu! qu'avez-vous?

ISABELLE.

La migraine.

PHILINTE (*s'en allant avec précipitation.*)

Je m'enfuis.

ISABELLE (*le retenant.*)

Non, reſtez.

PHILINTE.

Quel excès de faveur!

ISABELLE.

C'eſt moi qui vais m'enfuir. Je crains que ma douleur
Ne vous afflige trop. Je ſouffre le martyre.

PHILINTE.

J'en ſuis au déſeſpoir. Je veux vous reconduire.
(*Il met ſes gans avec précipitation*)
Madame, vous plaît-il de me donner la main?

ISABELLE.

Je n'en ai pas la force. Adieu, juſqu'à demain.

PHILINTE.

A quelle heure, Madame?

ISABELLE.

Ah, Monſieur! à toute heure.
Mais ne me ſuivés point de grace.

PHILINTE (*à Liſette.*)

Je demeure
Pour vous dire deux mots.

LISETTE.

Monſieur .... en vérité.
J'ai la migraine auſſi. Vous aurez la bonté
De ne pas prendre garde à mon impoliteſſe,
Et mon devoir m'appelle aupres de ma Maitreſſe.
(*Philinte lui donne la main & la reconduit.*)

SCE-

SCENE VI.

PHILINTE *(seul.)*

CEtte migraine-là vient bien ſubitement!
C'eſt moi qui l'ai donnée indubitablement.
C'eſt ma timidité que je ne ſçaurois vaincre,
Qui me rend ridicule. On vient de m'en convaincre.
Que je ſuis malheureux! Des jeunes Courtiſans
Que n'ai-je le babil & les airs ſuffiſans!
Quiconque s'eſt formé ſur de pareils modelles,
Eſt ſûr de ne jamais rencontrer de cruelles.

SCENE VII.

PHILINTE, UN LAQUAIS mal vêtu.

LE LAQUAIS.

CEtte lettre, Monſieur, s'adreſſe à vous, je croi.

PHILINTE *(lit.)*

Au Comte de Tufiere. Elle n'eſt pas pour moi;
Mais il demeure ici.

LE LAQUAIS.

Pardonnez, je vous prie.

PHILINTE *(lui faiſant la révérence.)*
(à part.)

Ah Monſieur. C'eſt à lui que l'on me ſacrifie:
Madame Liſimon n'y pourra conſentir,
Et je veux lui parler avant que de ſortir.
(Il ſort.)

SCENE VIII.

PASQUIN, LE LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

HOla, quelqu'un des gens du Comte de Tufiere?

PASQUIN (*d'un ton arrogant.*)

Que voulez-vous?

LE LAQUAIS.

Cet homme a la parole fiere

PASQUIN.

Parlez donc?

LE LAQUAIS.

Eſt-ce vous qui vous nommés Paſquin?

PASQUIN.

C'eſt moi-même en effet. Mais apprenez, Faquin,
Que le mot de Monſieur n'écorche point la bouche.

LE LAQUAIS.

Monſieur, je ſuis confus. Ce reproche me touche:
J'ignorois qu'il fallût vous appeller Monſieur;
Mais vous me l'apprenez, j'y ſouſcris de bon cœur.

PASQUIN (*d'un ton important.*)

Tréve de Complimens.

LE LAQUAIS.

Voudrez-vous bien remettre
Au Comte votre Maître un petit mot de lettre?

PA-

PASQUIN.

Donnez. De quelle part?

LE LAQUAIS.

Je me tais ſur ce point,
Elle eſt d'un Inconnu qui ne ſe nomme point.
Adieu, Monſieur Paſquin : quoique mon ignorance
Ait pour Monſieur Paſquin manqué de déférence
Il verra deſormais à mon air circonſpect,
Que pour Monſieur Paſquin je ſuis plein de reſpect.

SCENE IX.

PASQUIN (*ſeul*)

CE Marouſle me raille: & même je ſoupçonne
Qu'il n'a pas tort. Au fond les airs que je me donne.
Friſent l'impertinent, le ſuffiſant, le fat;
Et ſi, tout bien peſé, je ne ſuis qu'un pied plat.
Sans ce pauvre garçon j'allois me méconnoitre,
Et me gonfler d'orgueil auſſi-bien que mon Maître.
Je ſens qu'un Glorieux eſt un ſot animal!
Mais j'entens du fracas. Ah, c'eſt l'original
De mes airs de grandeur, qui vient tête levée.
Mon éclat emprunté ceſſe à ſon arrivée.

(O)

SCENE X.

LE COMTE, PASQUIN, SIX LAQUAIS.

LE COMTE (*entre marchant à grands pas & la tête levée. Ses six Laquais se rangent au fond du Théâtre d'un air respectueux. Pasquin est un peu plus avancé.*

L'Impertinent!

PASQUIN (*lui présentant la Lettre.*)

Monsieur . . .

LE COMTE (*marchant toujours.*)

Le fat!

PASQUIN.

Monsieur . . .

LE COMTE.

Tais toi.
Un petit Campagnard s'emporter devant moi!
Me manquer de respect pour quatre cens pistoles!

PASQUIN.

Il a tort.

LE COMTE.

Hem? à qui s'adressent ces paroles?

PASQUIN.

Au petit Campagnard.

LE COMTE.

Soit: mais d'un ton plus bas,
S'il vous plait, Vos propos ne m'intéressent pas.
Tenez,

Tenez: Serrez cela. (*Il lui donne une groſſe bourſe.*)

PASQUIN.

Peſte qu'elle eſt doduë!
A ce charmant objet je me ſens l'ame émuë.
(*Il ouvre la bourſe & en tire quelques piéces.*)

LE COMTE (*le ſurprenant.*)

Que fais-tu?

PASQUIN.

Je veux voir ſi cet or eſt de poids.

LE COMTE. (*lui reprenant la bourſe.*)

Vous êtes curieux. *Il fait pluſieurs ſignes, & à meſure qu'il les fait, ſes Laquais le ſervent. Deux approchent la table; deux autres; un fauteuil; le cinquiéme apporte une écritoire & des plumes, & le ſixiéme du papier; enſuite il ſe met à écrire.*

PASQUIN.

Monſieur, je puis, je crois,
Sans manquer au reſpect, vous donner cette lettre,
Que pour vous à l'inſtant on vient de me remettre.

LE COMTE (*continuant d'écrire après l'avoir priſe.*)

Ah! c'eſt du petit Duc?

PASQUIN.

Non, un homme eſt venu . . .

LE COMTE.

C'eſt donc de la Princeſſe . . .

PASQUIN.

Elle eſt d'un Inconnu
Qui ne ſe nomme pas.

LE COMTE.

Et qui vous l'a remiſe?

PASQUIN.

Un Laquais mal vêtu . . .

LE COMTE (*lui jettant la Lettre.*)

C'eſt aſſez; qu'on la liſe,
Et qu'on m'en rende compte. Entendés-vous?

PASQUIN.

J'entens,
(*Il lit la lettre bas.*)

LE COMTE (*toujours écrivant.*)

Monſieur Paſquin?

PASQUIN.

Monſieur.

LE COMTE.

Faites ſortir mes gens.

PASQUIN (*d'un air ſuffiſant.*)

Sortez.

LAFLEUR (*au Comte.*)

Monſieur . . .

LE COMTE.

Comment?

LAFLEUR.

Oſerois-je vous dire? . .

LE COMTE.

Il me parle, je crois! Hola, qu'il ſe retire,
Et donnez-lui congé.

PAS-

PASQUIN (*à la Fleur.*)

Je te l'avois prédit.
Va-t'en, je tâcherai de lui calmer l'esprit.

SCENE XI.

LE COMTE, PASQUIN.

(*Le Comte relit ce qu'il a écrit, & Pasquin lit la Lettre.*)

LE COMTE (*après avoir lû ce qu'il écrivoit.*)

TU ne partiras point; & c'est une bassesse
Dans les gens de mon rang, d'outrer la politesse.
Un homme tel que moi se feroit deshonneur,
Si sa plume à quelqu'un donnoit du Monseigneur
Non, mon petit Seigneur, vous n'aurez pas la gloire
De gagner sur la mienne une telle victoire.
Vous pourriez m'assurer un bonheur très-complet,
Mais si c'est à ce prix, je suis votre valet.
(*Il déchire la Lettre.*)
Ote-moi, cette table. Eh bien, que dit l'epître?

PASQUIN.

Elle roule, Monsieur, sur un certain chapitre
Qui ne vous plaira point.

LE COMTE.

Pourquoi donc? Lis toujours.

PASQUIN.

Vous me l'ordonnez, mais...

LE COMTE.

Oh trêve de diſcours.

PASQUIN (*lit.*)

Celui qui vous écrit ...

LE COMTE.

Qui vous écrit! Le ſtile
Eſt familier.

PASQUIN.

Il va vous échauffer la bile.

(*Il lit :*)

Celui qui vous écrit s'intéreſſant à vous,
Monſieur, vous avertit ſans crainte & ſans ſcrupule,
Que par vos procédez dont il eſt en couroux,
Vous vous rendez très ridicule.

LE COMTE (*ſe levant bruſquement.*
Si je tenois le fat qui m'oſe écrire ainſi ....

PASQUIN.

Pourſuivrai-je?

LE COMTE.

Oui, voyons la fin de tout ceci.

PASQUIN (*lit.*)

Vous ne manquez pas de mérite,
Mais ....

LE COMTE.

Vous ne manquez pas? Ah vraiment je le croi:
Bel éloge en parlant d'un homme tel que moi!

PASQUIN (*lit.*)

Vous ne manquez pas de mérite.
Mais bien-loin de vous croire un prodige étonnant,

Ap-

Apprenez que chacun s'irrite
De votre orgueil impertinent.

LE COMTE (*donnant un ſouflet à Paſquin*)
Comment, Maraut?

PASQUIN.

Fort bien; le trait eſt impayable.
De ce qu'on vous écrit ſuis-je donc reſponſable?
Au Diable l'Ecrivain avec ſes véritez.

(*Il jette la Lettre ſur la table.*

LE COMTE.

Ah! je vous apprendrai...

PASQUIN.

Quoi! vous me maltraitez
Pour les fautes d'autrui? Si jamais je m'aviſe
D'être votre Lecteur...

LE COMTE (*lui donnant ſa bourſe.*

Faut-il que je vous diſe
Une ſeconde fois de ſerrer cet argent?
Tenez, voila ma clef, & ſoyez diligent.

PASQUIN (*va, & revient.*)

Sçavez-vous à combien cette ſomme ſe monte?

LE COMTE.

Non, pas exactement.

PASQUIN.

(*à part*) Je vous en rendrai compte.
Je m'en vais du fouflet me payer par mes mains.

SCENE XII.

LE COMTE *ſeul.*)

Puiſſai-je devenir le plus vil des humains,
Si j'épargne celui qui m'a fait cette injure,

Voyons ſi je pourrois connoître l'écriture.

(*Il lit.*)

L'ami de qui vous vient cette utile leçon,
Emprunte une main etrangere:

(*Haut.*) Il fait fort bien.

Mais il ne vous cache ſon nom,
Que pour donner le tems à votre ame trop fiére
De ſe prêter à la ſeule raiſon:
Et lui-même, ce ſoir, il viendra ſans façon,
Vous demander ſi votre humeur altiére.
Aura baiſſé de quelque ton.

(*Il jette le billet.*)

Voila ſur ma parole, un hardi perſonnage;
S'il vient, il payra cher un ſi ſenſible outrage.
Qui peut m'avoir écrit ce Libelle inſolent?
Plus j'y penſe ....

SCENE XIII.

LE COMTE PASQUIN.

PASQUIN.

Monſieur, j'ai compté cet argent.

LE COMTE.

Il ſe monte?

PASQUIN.

A trois-cens quatre-vingt-dix piſtoles.

LE COMTE.

Mais ....

PASQUIN.

Si vous y trouvez ſeulement deux oboles
De plus; je ſuis un fat.

LE

LE COMTE.

Mais cependant mon gain
Montoit à quatre cens & j'en ſuis très-certain.

PASQUIN.

C'eſt vous qui vous trompez, ou c'eſt moi qui vous trompe:
Et vous ne penſez pas que l'argent me corrompe?

LE COMTE.

Monſieur Paſquin.

PASQUIN.

Monſieur.

LE COMTE.

Vous êtes un fripon.

PASQUIN.

Je vous reſpecte trop pour vous dire que non,
Mais....

LE COMTE.

Briſons là-deſſus.

PASQUIN.

Oui. Parlons d'Iſabelle.
Vous vous refroidiſſez, ce me ſemble, pour elle.
Elle s'en plaint, du moins.

LE COMTE.

Elle ſçait mon amour:
J'ai parlé, c'eſt aſſez.

PASQUIN.

Son pere eſt de retour.

LE COMTE.

C'eſt à lui de venir, & de m'offrir ſa fille.

PASQUIN.

Ah Monſieur! vous voulez qu'un pere de famille
Faſſe les premiers pas?

LE COMTE.

Oui, Monſieur, je le veux:
Un homme de mon rang doit tout exiger d'eux.

PASQUIN.

Prenez une maniere un peu moins dédaigneuſe,
Car Liſette m'a dit....

LE COMTE.

Petite raiſonneuſe,
Qui veut parler ſur tout, & ne dit jamais rien.

PASQUIN.

Pour une raiſonneuſe, elle raiſonne bien.

LE COMTE.

Et que dit elle-donc?

PASQUIN.

Elle dit qu'Iſabelle
A pour les glorieux une haine mortelle.

LE COMTE. (*Je levant.*)

Que dites-vous?

PASQUIN.

Moi? rien. C'eſt Liſette. J'eſpére...

LE COMTE.

On vient; voyez qui c'eſt.

PASQUIN.

Ma foi, c'eſt le beau-pere.

LE COMTE.

J'étois bien aſſuré qu'il feroit ſon devoir.

PASQUIN.

Il faudroit vous lever pour l'aller recevoir,

LE

LE COMTE.

Je crois que ce coquin prétend m'apprendre à vivre.
Allez, faites-le entrer, & moi je vais vous ſuivre.

SCENE XIV.

LE COMTE, LISIMON, PASQUIN.

LISIMON. (*à Paſquin.*)

LE Comte de Tufiere eſt-il ici, mon cœur?

PASQUIN.

Oui, Monſieur, le voici.

(*Le Comte ſe lève nonchalament, & fait un pas au devant de Liſimon qui l'embraſſe.*)

LISIMON.

Cher Comte, ſerviteur.

LE COMTE (*à Paſquin.*)

Cher Comte! Nous voila grands amis, ce me ſemble.

LISIMON.

Ma foi, je ſuis ravi que nous logions enſemble.

LE COMTE. (*froidement.*)

J'en ſuis fort aiſe auſſi.

LISIMON.

Parbleu nous boirons bien.
Vous bûvez ſec, dit-on? Moi je n'y laiſſe rien.
Je ſuis impatient de vous verſer raſade,
Et ce ſera bien-tot. Mais êtes-vous malade?

A vo-

A votre froide mine, à votre ſombre accueil...

LE COMTE (*à Paſquin qui préſente un ſiége.*)

Faites aſſoir Monſieur.... Non, offrez le fauteuil

Il ne le prendra pas, mais....

LISIMON.

Je vous fais excuſe,

Puiſque vous me l'offrez, trouvez bon que j'en uſe.

Que je m'étale auſſi; car je ſuis ſans façon,

Mon cher, & cela doit vous ſervir de leçon.

Et je veux qu'entre nous, toute cérémonie,

Dès ce même moment, pour jamais ſoit bannie.

Oh ça, mon cher garçon, veux-tu venir chez moi?

Nous ſerons tous ravis de dîner avec toi.

LE COMTE.

Me parlez-vous, Monſieur?

LISIMON.

A qui donc; je te prie?

A Paſquin?

LE COMTE.

Je l'ai cru.

LISIMON.

Tout de bon? Je parie

Qu'un peu de vanité t'a fait croire cela?

LE COMTE.

Non, mais je ſuis peu fait à ces manières-là.

LISIMON.

Oh bien tu t'y feras; mon enfant. Sur les tiennes,

A mon âge crois-tu que je forme les miennes?

LE

LE COMTE.

Vous aurez la bonté d'y faire vos efforts.

LISIMON.

Tien, chez moi le dedans gouverne le dehors.
Je ſuis franc.

LE COMTE.

Quant à moi, j'aime la politeſſe.

LISIMON.

Moi, je ne l'aime point, car c'eſt une traitreſſe
Qui fait dire ſouvent ce qu'on ne penſe pas.
Je hais, je fuis ces gens qui font les délicats,
Dont la fiére grandeur d'un rien ſe formaliſe,
Et qui craint qu'avec elle on ſe familiariſe;
Et ma maxime, à moi, c'eſt qu'entre bons amis,
Certains petits écarts doivent être permis.

LE COMTE

D'amis avec amis on fait la différence.

LISIMON.

Pour moi je n'en fais point.

LE COMTE.

Les gens de ma naiſſance
Sont un peu délicats ſur les diſtinctions,
Et je ne ſuis ami qu'à ces conditions.

LISIMON.

Oüais! Vous le prenez haut. Ecoute, mon cher Comte,
Si tu fais tant le fier, ce n'eſt pas-là mon compte.
Ma fille te plaît fort, à ce que l'on m'a dit,
Elle eſt riche, elle eſt belle, elle a beaucoup d'eſprit,
Tu lui plais; j'y ſouſcris du meilleur de mon ame,

D'au-

D'autant plus que par-là je contredis ma femme,
Qui voudroit m'engendrer d'un grand complimenteur,
Qui ne dit pas un mot ſans dire une fadeur.
Mais auſſi, ſi tu veux que je ſois ton beau-pere,
Il faut baiſſer d'un cran, & changer de maniére.
Ou ſi-non, marché nul.

LECOMTE (*à Paſquin, ſe levant bruſquement.*)

Je vais le prendre au mot.

PASQUIN.

Vous en mordrez vos doigts, ou je ne ſuis qu'un ſot.
Pour un faux point d'honneur perdre votre fortune?

LECOMTE.

Mais ſi ....

LISIMON.

Toute contrainte, en un mot, m'importune.
L'heure du diner preſſe, allons, veux-tu venir?
Nous aurons le loiſir de nous entretenir
Sur nos arrangemens; mais commençons par boire.
Grand ſoif, bon appetit, & ſur-tout point de gloire,
C'eſt ma deviſe. On eſt à ſon aiſe chez moi,
Et vivre comme on veut, c'eſt notre unique Loi.
Viens, & ſans te gourmer avec moi de la ſorte;
Laiſſe en entrant chez nous ta grandeur à la porte.

SCE-

SCENE XV.

PASQUIN (*seul.*)

VOila mon Glorieux bien tombe! Sa hauteur
Avoit ma foi besoin d'un pareil Précepteur;
Et si cet homme là ne le rend pas traitable,
Il faut que son orgueil soit un mal incurable.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, PASQUIN.

LE COMTE.

OUi, quoiqu'à mes valets je parle rarement,
Je veux bien en secret m'abaisser un moment,
Et descendre avec toi jusqu'à la confiance.
De ton attachement j'ai fait l'expérience;
Je te vois attentif à tous mes intérêts,
Et tu seras charmé d'apprendre mes progrès.

PASQUIN.

Je vois que vous avez empaumé le beau-pere.

LE COMTE.

Il m'adore à préſent.

PASQUIN.

J'en ſuis ravi.

LE COMTE.

J'eſpere
Que me connoiſſant mieux il me reſpectera,
Et je te garantis qu'il ſe corrigera.

PASQUIN.

Du moins pour le gagner vous avez fait merveilles,
Et vous aves vuidé preſque vos deux bouteilles
Avec tant de ſang froid & d'intrépidité,
Que le futur beau-pere en étoit enchanté.

LE COMTE.

Il vient de me jurer que je ſerai ſon gendre;
Sa fille étoit ravie, & me faiſoit entendre
Combien à ce diſcours ſon cœur prenoit de part.
Et moi j'ai bien voulu, par un tendre regard,
Partager le plaiſir qu'elle laiſſoit paroître.

PASQUIN.

Quel excès de bonté!

LE COMTE.

Si ſon pere eſt le Maître,
L'affaire ira grand train. Par mon air de grandeur
J'ai frappé le bon-homme; il contraint ſon humeur,
Et n'oſe preſque plus me tutoyer.

PAS-

PASQUIN.

Cet homme
Sent ce que vous valez; mais je veux qu'on m'assomme
Si vous venez à bout de le rendre poli.

LE COMTE.

D'où vient?

PASQUIN.

C'est qu'il est vieux, & qu'il a pris son pli
D'ailleurs, il compte fort que sa richesse immense
Est du moins comparable à la haute naissance.

LE COMTE.

Il veut le faire croire, & pourtant n'en croit rien.
Je vois clair; je suis sûr que malgré tout son bien,
Il sent qu'il a besoin de se donner du lustre,
Et d'acheter l'éclat d'une alliance illustre.
De ces hommes nouveaux, c'est là l'ambition.
L'avarice est d'abord leur grande passion;
Mais ils changent d'objet dès qu'elle est satisfaite,
Et courent les honneurs quand la fortune est faite.
Lisimon nouveau noble, & fils d'un pere heureux,
Qui le comblant de bien n'a pû combler ses vœux
Souhaite de s'hanter sur la vieille noblesse;
Et sa fille, sans doute, a la même foiblesse.
Un homme tel que moi flatte leur vanité;
Et c'est-là ce qui doit redoubler ma fierté.
Je veux me prévaloir du droit de ma naissance;
Et pour les amener à l'humble déférence

Qu'ils doivent à mon ſang, je vais dans le diſcours
Leur donner à penſer que mon pere eſt toujours
Dans cet état brillant, ſuperbe & magnifique,
Qui ſoutint ſi long-tems notre nobleſſe antique,
Et leur perſuader que, par raport au bien,
Qui fait tout leur orgueil, je ne leur céde en rien.

PASQUIN.

Mais ne pourront-ils point découvrir le contraire.
Car un vieux ſerviteur de Monſieur votre pere,
Autrefois m'a conté les cruels accidens
Qui lui ſont arrivez, & peut être....

LE COMTE.

Le tems
Les a fait oublier. D'ailleurs notre Province,
Où mon pere autrefois tenoit l'état d'un Prince,
Eſt ſi loin de Paris, qu'à coup ſûr ces gens-ci,
De nos adverſitez n'ont rien ſçû juſqu'ici,
Si ta diſcrétion.....

PASQUIN.

Croyez...

LE COMTE.

Point de harangue;
Les effets parleront.

PASQUIN.

Diſpoſez de ma langue.
Je la gouvernerai tout comme il vous plaira.

LE COMTE.

Sur l'état de mes biens on t'interrogera.
Sans entrer en détail, réponds en aſſurance,
Que ma fortune au moins égale ma naiſſance;
A Liſette ſur tout perſuade-le bien. Pour

Pour établir ce fait c'eſt le plus ſûr moyen ;
Car elle a du crédit ſur toute la famille.

PASQUIN.

Ma foi, vous devriez ménager cette fille.
Elle vous veut du bien, à ce qu'elle m'a dit.

LE COMTE.

D'une ſuivante, moi, ménager le crédit ?
J'aurois trop à rougir d'une telle baſſeſſe.
Près d'elle, j'y conſens, fais agir ton adreſſe.
Sans dire que ce ſoit de concert avec moi ;
J'approuve ce commerce ; il convient d'elle à toi.
On vient, ſors & ſur-tout fais bien ton perſonnage

PASQUIN.

Oh, quand il faut mentir nous avons du courage.

SCENE II.

ISABELLE, LE COMTE, LISETTE.

ISABELLE.

JE vous trouve à propos, & mon pere veut bien
Que nous ayons tous deux un moment d'entretien.
Il me deſtine à vous ; l'affaire eſt ſérieuſe.

LE COMTE.

Et j'oſe me flater qu'elle n'eſt pas douteuſe :
Que par vous mon bonheur me ſera confirmé ;
J'aſpire à votre main ; mais je veux être aimé.
A ce bonheur parfait oſerois je prétendre ?
C'eſt un charmant aveu que je brûle d'entendre.

LISETTE.

Je ſçais ce qu'elle penſe, & je crois qu'en effet,
Vous

Vous avés lieu, Monſieur, d'en être ſatisfait.

LE COMTE (*aprés avoir regardé dédaigneuſement Liſette.*)

Eh, faites-moi l'honneur de répondre vous-même.

LISETTE.

Une fille, Monſieur, ne dit point, je vous aime;
Mais garder le ſilence en cette occaſion,
C'eſt aſſez bien répondre à votre queſtion.

LE COMTE.

Ne parlez-vous jamais que par une Interprête?

ISABELLE.

Comme elle eſt mon amie, & qu'elle eſt trés-diſcrette....

LE COMTE.

Votre amie?

ISABELLE.

Oui, Monſieur?

LE COMTE.

Cette fille eſt à vous,
Ce me ſemble?

ISABELLE.

Il eſt vrai; mais ne m'eſt-il pas doux,
D'avoir en ſa perſonne une compagne aimable,
Dont la ſociété rend ma vie agréable?

LE COMTE.

Quoi, Liſette avec vous eſt en ſociété;
Je ne vous croyois pas cet excès de bonté.

ISABELLE.

Et pourquoi non, Monſieur?

LE COMTE.

Chacun a ſa manière
De penſer, mais pour moi ....

LISETTE (*à part.*)

Le Comte de Tufiere
Eſt un franc glorieux; on me l'avoit bien dit.

ISABELLE.

Je lui trouve un bon cœur joint avec de l'eſprit;
De la ſincérité, de l'amitié, du zèle,
Et je ne puis avoir trop de retour pour elle.
Car enfin ....

LE COMTE.

Votre pere a t-il fixé le jour,
Où je dois recevoir le prix de mon amour?

ISABELLE.

Vous allez un peu vîte, & nous devons peut-être
Avant le mariage un peu mieux nous connoître;
Examiner à fond quels ſont nos ſentimens,
Et ne pas nous fier aux premiers mouvemens.
C'eſt peu qu'à nous unir le penchant nous anime,
Il faut que ce penchant ſoit fondé ſur l'eſtime.
Et ...

LE COMTE.

J'attendois de vous, à parler franchement,
Moins de précaution & plus d'empreſſement.
Je croyois mériter que d'une ardeur ſincere
Votre cœur appuyât l'aveu de votre pere;
Et que ſur votre hymen me voyant vous preſſer,
Vous me fiſſiez l'honneur de ne pas balancer.

ISABELLE.

Moi, j'ai cru mériter que du moins pour ma
Vous

Vous me fiſſiez l'honneur de ne pas tant vous croire ;
Que de votre perſonne oſant moins préſumer,
Vous paruſſiez moins ſûr que l'on dût vous aimer ;
Et ce doute obligeant, qui ne pourroit vous nuire,
Calmeroit un ſoupçon que je voudrois détruire.

LE COMTE.

Quel ſoupçon, s'il vous plaît ?

ISABELLE.

Le ſoupçon d'un défaut,
Dont l'effet contre vous n'agiroit que trop-tôt.

SCENE III.

ISABELLE, LE COMTE, VALERE, LISETTE.

VALERE.

DOis-je croire, ma ſœur, ce qu'on vient de m'apprendre ?

ISABELLE.

Quoi ?

VALERE.

Que vous épouſez Monſieur.

LE COMTE.

J'oſe m'atendre,
Monſieur, que ſon deſſein aura votre agrément.

VALERE.

Je crois...

LE COMTE.

Et vous pouvez m'en faire compliment.
J'en

(*Il veut ſortir.*)

J'en ſerai très-flatté. Je rejoins votre pere,
Pour lui donner parole & conclure l'affaire.

VALERE.

Vous pourrez y trouver quelque difficulté.

LE COMTE.

Moi, Monſieur?

VALERE.

J'en ai peur.

LE COMTE.

Aurez-vous la bonté
De me faire ſçavoir qui peut la faire naître?
Qui me traverſera?

VALERE.

Mais ... ma mere, peut-être.

LE COMTE.

Votre mere!

VALERE.

Oui, Monſieur.

LE COMTE (*riant.*)

Cela ſeroit plaiſant.

ISABELLE (*bas à Liſette.*)

Il prend avec mon frere un ton bien ſuffiſant.

LE COMTE.

Elle ne ſçait donc pas que j'adore Iſabelle,
Et qu'un ami commun m'a propoſé pour elle?

VALERE.

Pardonnez moi, Monſieur.

LE COMTE.

Vous m'étonnez.

VALERE.

 Pourquoi?

LE COMTE.

C'eſt que j'avois compté qu'elle ſeroit pour moi.
J'avois imaginé que mon rang, ma naiſſance
Méritoient des égards & de la déférence ;
Que bien d'autres raiſons que je pourrois citer,
Si j'étois aſſez vain pour oſer me vanter,
Feroient pancher pour moi Madame votre mere.
Mais je me ſuis trompé, je le vois bien. Qu'y faire?
Peut-être en ma faveur ſuis-je trop prévenu.
Oui, j'ai quelque défaut qui ne m'eſt pas connu :
Et loin que le mépris, & m'offenſe, & m'irrite,
Je ne m'en prens jamais qu'à mon peu de mérite.

VALERE.

Qui ! nous, vous mépriſer ? En recherchant ma ſœur,
Certainement, Monſieur, vous nous faites honneur.

LE COMTE (*avec un ſouri dédaigneux.*)

Ah, mondieu, point du tout.

VALERE.

Mais à parler ſans feinte
Depuis aſſez long-tems ma mere eſt pour Philinte ;
Elle a même avec lui quelques engagemens ;
Et l'amitié, l'eſtime, en ſont les fondemens.

LE COMTE (*d'un ton railleur.*)

Oh, je le croi : Philinte eſt un homme admirable.

VALERE.

Non : mais à dire vrai, c'eſt un homme eſtimable ;
Quoiqu'il ne ſoit plus jeune, il peut ſe faire aimer :
Et riche ſans orgueil ....

LE-

LE COMTE.

Vous allez m'allarmer
Par le portrait brillant que vous en voulez faire.
Je commence à ſentir que je ſuis téméraire
D'entrer en concurrence avec un tel rival.
Quoiqu'il ſoit, m'a-t-on dit, un franc original.
Oui, oui, j'ouvre les yeux. Ma figure mon âge,
Tout ce qu'on vante en moi n'eſt qu'un foible avantage
Si tôt qu'avec Philinte on veut me comparer;
Et c'eſt lui faire tort que de délibérer.

LISETTE (*à Iſabelle.*)

Quoi! n'admirez vous pas cette humble repartie?

ISABELLE.

Je n'en ſuis point la dupe, & cette modeſtie
N'eſt, ſelon mon avis, qu'un orgueil déguiſé.

LE COMTE (*à Iſabelle.*

Madame, envain pour vous je m'étois propoſé.
Mon ardeur eſt trop vive & trop peu circonſpecte;
On m'oppoſe un rival qu'il faut que je reſpecte.

ISABELLE (*en ſouriant.*

Philinte, du reſpect veut bien vous diſpenſer.

LE COMTE (*faiſant la révérence.*)

Il me fait trop d'honneur.

VALERE.

Mais ſans vous offenſer.
Il a cent qualitez reſpectables. Du reſte,
Plus on veut l'en convaincre, & plus il eſt modeſte.

Il ſe tait ſur ſon rang, ſur ſa condition.

LE COMTE.

Et fait très-ſagement ; car, ſans prévention,
Il auroit un peu tort de vanter ſa naiſſance.

VALERE.

Il eſt bien Gentilhomme.

LE COMTE.

On a la complaiſance
De le croire.

VALERE.

Et de plus, il le prouve.

LE COMTE.

Ma foi,
C'eſt tout ce qu'il peut faire. A des gens tels que moi,
Ce n'eſt pas là deſſus que l'on en fait accroire ;
Et j'oſe me vanter, ſans me donner de gloire,
(Car je ſuis ennemi de la préſomption,)
Que ſi Philinte étoit d'une condition
Et de quelque famille un peu conſidérable,
Nous n'aurions par ſur lui de diſpute ſemblable ;
Et que bien ſurement il me ſeroit connu
Mais ſon nom juſqu'ici ne m'eſt pas parvenu :
Preuve que ſa Nobleſſe eſt de nouvelle datte.

VALERE.

C'eſt ce qu'on ne dit pas dans le monde.

LE COMTE.

On le flatte.
Par exemple, Monſieur, vous connoiſſiez mon nom,
Avant de m'avoir vû.

VA-

VALERE.

Je vous jure que non.

LE COMTE.

Tant pis pour vous, Monſieur: car le nom de Tuſiere,
Nous ne le prenons pas d'une Gentilhommiere,
Mais d'un Château fameux. L'hiſtoire en cent endroits.
Parle de mes Ayeux, & vante leurs exploits.
Daignez la parcourir, vous verrez qui nous ſommes;
Et qu'entre mes Vaſſaux j'ai trois-cens Gentilshommes
Plus nobles que Philinte.

VALERE.

Ah, Monſieur, je le croi.

LE COMTE.

Les gens de qualité le ſçavent mieux que moi:
Pour moi, je n'en dis rien, il faut être modeſte.

VALERE.

C'eſt très-bien fait à vous. L'orgueil . . .

LE COMTE.

Je le déteſte.
Les Grands perdent toujours à ſe glorifier,
Et rien ne leur ſied mieux que de s'humilier.
Vous ſortez?

VALERE.

Oui, Monſieur, je quitte la partie,
Et je ſors enchanté de votre modeſtie.

LE COMTE (*lui touchant dans la main.*)

Sommes-nous bons amis?

VA-

VALERE.

Ce m'eſt bien de l'honneur:
Et je . . .

LE COMTE.

Parbleu, je ſuis votre humble ſerviteur.
Si vous voyez Philinte, engagez-le, de grace,
A ne pas m'obliger à lui céder la place.
Il fera beaucoup mieux, s'il renonce à l'eſpoir
D'épouſer votre ſœur, & ceſſe de la voir.
Dites-lui, que je crois qu'il aura la prudence
De ne me pas porter à quelque violence;
Car je vous le déclare en termes très-exprès,
S'il l'emportoit ſur moi, nous nous verrions de près.

VALERE.

A cet égard, Monſieur, je ne puis rien vous dire,
Mais j'entens ce diſcours, & je vais l'en inſtruire.

SCENE IV.

ISABELLE, LE COMTE, LISETTE.

ISABELLE.

VOus traitez vos rivaux avec bien du mépris!

LE COMTE.

Perſonne, ſelon moi, n'en doit être ſurpris.
Je n'ai pas de fierté; mais, à parler ſans feinte,
Je ſuis choqué de voir qu'on m'oppoſe Philinte.
Un rival comme lui n'eſt pas fait, que je croi,
Pour traverſer les vœux d'un homme tel que moi.

ISABELLE.

D'un homme tel que moi! Ce terme-là m'étonne;
Il me paroît bien fort. LE-

LE COMTE.

C'eſt ſelon la perſonne.
Je conviens avec vous qu'il ſied à peu de gens:
Mais je crois que l'on peut me le paſſer.

ISABELLE.

J'entens.
Le Ciel vous a fait naître avec tant d'avantage,
Que tout le genre humain vous doit un humble hommage.

LE COMTE.

Comment donc? d'un rival prenez vous le parti?

ISABELLE.

Non pas; mais à preſent que mon frere eſt ſorti,
Souffrez que je vous parle avec moins de contrainte,
Et blâme vos hauteurs à l'égard de Philinte.

LE COMTE.

J'en attendois de vous un plus juſte retour,
Et ma vivacité vous prouve mon amour.

ISABELLE.

Dites, votre amour propre. Oui, tout me le fait croire.
Vous avez moins d'amour que vous n'avez de gloire.

LE COMTE.

L'un & l'autre m'anime; & la gloire que j'ai,
Soutient les intérêts de l'amour outragé.
Elle n'a pû ſouffrir l'indigne préference
Dont j'etois menacé, même en votre préſence.
Vous dites qu'elle eſt fiere, & parle avec hauteur:
Mais qu'eſt-ce que ma gloire, après tout? C'eſt l'honneur.

Cet

Cet honneur, il eſt vrai, veut le reſpect, l'eſtime;
Mais il eſt généreux, ſincére, magnanime,
Et pour dire en deux mots quelque choſe de plus,
Il eſt, & fut toujours la ſource des vertus.

ISABELLE.

Des effets de l'honneur je ſuis perſuadée;
Mais a-t-il de ſoi-même une ſi haute idée,
Qu'il la laiſſe éclater en propos faſtueux?
Le véritable honneur eſt moins préſomptueux:
Il ne ſe vante point, il attend qu'on le vante;
Et c'eſt la vanité, qui laſſe de l'attente,
Et qui fiere des droits qu'elle ſçait s'arroger,
Croit obtenir l'eſtime en oſant l'exiger.
Mais loin d'y réuſſir, elle offenſe, elle irrite,
Et ternit tout l'éclat du plus parfait mérite.

LE COMTE.

De grace, à quel propos cette diſtinction?

ISABELLE.

Je vous laiſſe le ſoin de l'application;
Et de la modeſtie embraſſant la défenſe,
Je ſoutiens que par elle on voit la différence
Du mérite apparent au mérite parfait.
L'un veut toujours briller, l'autre brille en effet,
Sans jamais y prétendre, & ſans même le croire;
L'un eſt ſuperbe & vain, l'autre n'a point de gloire;
Le faux aime le bruit, le vrai craint d'éclater;
L'un aſpire aux égards, l'autre à les mériter.
Je dirai plus. Les gens nez d'un ſang reſpectable,
Doivent ſe diſtinguer par un eſprit affable,
Liant, doux, prevenant; au lieu que la fierté

Eſt

Eſt l'ordinaire effet d'un éclat emprunté.
La hauteur eſt par tout odieuſe, importune:
Avec la politeſſe, un homme de fortune
Eſt mille fois plus grand qu'un Grand toujours gourmé,
D'un limon précieux ſe préſumant formé,
Traitant avec dédain, & même avec rudeſſe,
Tout ce qui lui paroît d'une moins noble eſpece;
Croyant que l'on eſt tout quand on eſt de ſon ſang
Et croyant qu'on n'eſt rien au-deſſous de ſon rang.

LE COMTE.

Ce diſcours eſt fort beau; mais que voulez-vous dire?

ISABELLE.

Liſette, mieux que moi, ſçaura vous en inſtruire.
Je lui laiſſe le ſoin de vous interpréter
Un diſcours, qui paroît déja vous irriter.

LE COMTE.

Non, de grace, avec vous ſouffrez que je m'explique.
Cette fille, après tout, eſt votre domeſtique;
Ne me commettez pas.

ISABELLE.

Quand vous la connoîtrez,
Des gens de ſon état vous la diſtinguerez:
Et vous me ferez voir une preuve fidelle
De vos égards pour moi, dans vos égards pour elle.
Elle connoît à fond mon eſprit, mon humeur,

Ecoutez, profitez, & méritez mon cœur.
Adieu.

SCENE V.

LE COMTE, LISETTE.

LE COMTE.

VOus restez donc?

LISETTE.

Excusez mon audace,
Et souffrez une fois que je me satisfasse.
Il faut que je vous parle, on me l'ordonne; & moi,
J'en meurs d'envie aussi: mais je ne sçai pourquoi.

LE COMTE.

Votre ton familier m'importune & me blesse,

LISETTE.

Vous n'êtes occupé que de votre Noblesse;
Mais en interprétant ce que l'on vous a dit,
Quand on fait trop le Grand, on paroit bien petit.

LE COMTE.

Quoi! vous osez?...

LISETTE.

Oui, j'ose; & votre erreur extrême
Me force à vous prouver à quel point je vous aime.
Vous vous perdez, Monsieur.

LE COMTE.

Comment donc, je me perds?

LI-

LISETTE.

Votre orgueil a percé. Vos hauteurs, vos grands airs,
Vous décélent d'abord, malgré la politeſſe
Dont vous les décorez. La gloire eſt bien traitreſſe.
Le diſcours d'Iſabelle étoit votre portrait,
Et ſon diſcernement vous a peint trait pour trait.
Dût la gloire en ſouffrir, je ne ſçaurois me taire.
Je ne vous dirai pas, changez de caractère;
Car on n'en change point, je ne le ſçai que trop.
Chaſſez le naturel, il revient au galop:
Mais du moins je vous dis, ſongez à vous contraindre,
Et devant cette Belle efforcez-vous de feindre?
Paroiſſez quelque tems de l'humeur dont elle eſt,
Et faites que l'orgueil ſe prête à l'intérêt.
Voulez-vous parvenir à l'himen d'Iſabelle,
Soyez moins fier, humain, raiſonnable autant qu'elle.
Voila mon ſentiment. Profitez-en, ou non:
Mon cœur ſeul m'a dicté cette utile leçon.
Votre gloire irritée en paroît mécontente,
Je lui baiſe les mains, & je ſuis ſa ſervante.

SCENE VI.

LE COMTE (*ſeul.*)

Il n'eſt donc plus permis de ſentir ce qu'on vaut!
Sçavoir tenir ſon rang paſſe ici pour défaut;

Et ces petits Bourgeois traiteront d'arrogance,
Les ſentimens qu'inſpire une haute naiſſance?
Si je m'en croyois... Non, je veux prendre ſur moi.
L'amour & l'intérêt m'en impoſent la loi.
Oui, devant Iſabelle il faudra me contraindre.
Mais l'indigne rival qu'on veut me faire craindre,
Va dès ce même inſtant me voir tel que je ſuis,
S'il m'oſe diſputer l'objet que je pourſuis.
Je veux connoître un peu ce petit perſonnage,
Et lui parler d'un ton à le rendre plus ſage.

SCENE VII.

LE COMTE, PHILINTE.

PHILINTE (*faiſant pluſieurs révérences.*)

JE ne viens vous troubler dans vos réflexions,
Que pour vous aſſurer de mes ſoûmiſſions,
Monſieur. Depuis long-tems je vous dois cet hommage,
Et je ne le ſçaurois différer davantage.

LE COMTE.

Très-obligé, Monſieur. D'où nous connoiſſons nous?

PHILINTE.

Si je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous,
J'aurai bien-tôt celui de me faire connoître.
Mon nom n'impoſe pas, mais...

LE COMTE.

Cela peut bien être.

PHI-

PHILINTE.

Tel qu'il eſt, puiſqu'il faut qu'il vous ſoit décliné.
(*en faiſant une profonde révérence.*)
Je m'apelle Philinte.

LE COMTE.

Oh! j'ai donc deviné.
Je vous ai reconnu d'abord aux révérences.

PHILINTE (*d'un air très-humble.*

Je ne puis vous marquer par trop de déferences
Combien je vous honore.

LE COMTE.

Et vous avez raiſon.
Mais de quoi s'agit-il: Parlez moi ſans façon.

PHILINTE.

Valere eſt mon ami, vous le ſçavez, je penſe.

LE COMTE.

Que m'importe cela?

PHILINTE.

Tantôt en ſa préſence,
Si j'en crois ſon rapport, & j'en ſuis peu ſurpris,
Vous m'avez honoré ..... d'un aſſez grand mépris.

LE COMTE.

Il vous exaltoit fort; moi, j'ai dit ma penſée;
Votre délicateſſe en eſt-elle bleſſée?

PHILINTE (*faiſant la révérence.*)

Ah, Monſieur, point du tout; je me connois: je croi
Qu'on peut avec raiſon dire du mal de moi.
Mais on ajoute encore à l'egard d Iſabelle,
Que vous me défendez de revenir chez elle.

LE COMTE.

Voila préciſément ce que j'ai prétendu
Qu'on vous dit.

PHILINTE.

Je croyois avoir mal entendu.

LE COMTE.

Pourquoi ?

PHILINTE.

Vous exigez un cruel ſacrifice,
Et je doute bien fort que je vous obeïſſe.

LE COMTE (*d'un air railleur.*)

Vous en doutez, Monſieur ?

PHILINTE.

Jamais juſqu'à ce jour,
Je ne me ſuis ſenti ſi plein de mon amour.

LE COMTE.

Je vous en guérirai.

PHILINTE.

Monſieur, j'en deſeſpere.
Et j'en viens d'aſſurer Iſabelle & ſa mere.

LE COMTE (*mettant ſon chapeau.*)

Et vous venez me faire un pareil compliment?

PHILINTE.

Avec confuſion, mais très-diſtinctement.
La nature envers moi moins mere que marâtre,
M'a formé très rétif & très opiniâtre.
Sur tout, lorſque quelqu'un veut m'impoſer la loi.

LE COMTE.

L'opiniâtreté ne tient point contre moi,
Je vous en avertis.

PHI-

PHILINTE.

La mienne eſt bien mutine.
Plus on lui fait la guerre & plus elle s'obſtine;
Et jamais la hauteur ne pourra la dompter.

LE COMTE.

Vous êtes bien hardi de venir m'inſulter!
Un petit Gentilhomme oſe avoir cette audace?

PHILINTE.

Moi, Monſieur? Je vous viens demander une grace.

LE COMTE.

Et c'eſt?

PHILINTE.

De m'accorder le plaiſir & l'honneur..
De me couper la gorge avec vous.

LE COMTE.

La faveur
Eſt bien grande en effet. Vous êtes téméraire.
Vous vous méconnoiſſez. Mais il faut vous complaire.
L'honneur que vous avez d'être un de mes rivaux,
Va vous faire monter au rang de mes égaux.

PHILINTE (*d'un air railleur mettant ſes gans.*)

Je ſuis reconnoiſſant de cette grace inſigne,
Et je vais vous prouver que mon cœur en eſt digne.

LE COMTE.

Tréve de compliment. Moi, je vais vous prouver

Que l'on court un grand riſque en oſant me braver.

(*Ils mettent l'épée à la main.*)

SCENE VIII.

LE COMTE, PHILINTE, LISIMON.

LISIMON (*accourant.*)

CHez moi, morbleu, chez moi faire un pareil vacarme?
Par la mort, le premier'...

PHILINTE.

Le reſpect me déſarme.

LISIMON.

Ah! vous êtes mutin, Monſieur le Doucereux!

PHILINTE.

Quelquefois.

LE COMTE.

Par bonheur il n'eſt pas dangereux.

PHILINTE.

C'eſt-ce qu'il faudra voir. Du moins je vous aſſure,
Que de cette maiſon ſi quelqu'un peut m'exclure,
Ce ne ſera pas vous.

LISIMON.

Non, mais ce ſera moi.

PHILINTE.

Je prens la liberté de vous dire...

LISI-

LISIMON.

Je croi
Qu'un pere de famille, en ce cas eſt le maître.

PHILINTE.

J'en conviens.

LISIMON.

Et je prens la liberté de l'être,
En dépit de ma femme & de ſes adhérans:
Si tu ne le ſçais pas, c'eſt moi qui te l'apprens.
Le Comte aime ma fille, il a droit d'y prétendre;
J'ai pris la liberté de le choiſir pour gendre.
Ma fille en eſt d'accord, & prend la liberté
De ſe ſoûmettre en tout à mon autorité.
Ainſi, ſans te flatter contre toute apparence:
En prenant ton congé tire ta révérence.

PHILINTE.

J'aurai l'honneur, Monſieur, de répondre à cela,
Que Madame n'eſt pas de ce ſentiment-là

LISIMON.

Madame n'en eſt pas? j'ai donné ma parole.
Si, pour me chicaner, Madame eſt aſſez fole,
Madame ſur le champ, par le pouvoir que j'ai,
En meme tems que toi recevra ſon congé.

PHILINTE.

J'adore votre fille; & l'aveu de ſa mere
Me permet d'aſpirer au bonheur de lui plaire.
Dès qu'elles m'excluront, je leur obeïrai:
Juſques-là j'ai mes droits, & je les ſoutiendrai.
(*Il ſort.*)

SCE-

SCENE IX.

LE COMTE, LISIMON.

LISIMON.

QUelle obſtination!

LE COMTE.

Ceci vient de Valere;
Et je m'en vengerois, ſi vous n'étiez ſon pere.

LISIMON.

Je veux le faire, moi, mourir ſous le bâton,
Ou le gueux dès ce ſoir quittera ma maiſon.
Il m'a joué d'un tour .... Eh, la, la, patience.

LE COMTE.

C'eſt un petit Monſieur rempli de ſuffiſance.

LISIMON.

Le portrait de ſa mere, un ſot, un freluquet,
Qui fait le bel-eſprit, & n'a que du caquet.
Oh, la méchante femme! avec ſon air affable,
Compoſé, doucereux; c'eſt un Tyran, un Diable
De ſang froid. Tout à l'heure, en termes élo-
quens,
Et tous bien de niveau, mais malins & piquans,
Devant ma fille même, elle m'a fait entendre,
Qu'elle me quittera ſi je vous prens pour gendre;
Et moi j'ai répondu que j'étois réſigné,
A ſouffrir ce malheur dès qu'elle auroit ſigné.
Qu'immédiatement après ſa ſignature,
Elle pourroit aller à ſa bonne avanture,
Sur cela, force pleurs, évanoüiſſement.
Iſabelle & Liſette avec gémiſſement.
L'ont vite ſecouruë, & par cérémonie,

Toutes

Toutes trois à préſent pleurent de compagnie:
Car qu'une femme pleure, une autre pleurera,
Et toutes pleureront tant qu'il en ſurviendra.

LE COMTE.

Ainſi notre projet ſouffre de grands obſtacles.

LISIMON.

Pour en venir à bout je ferai des miracles.
Ce que j'apprens de toi me réchauffe le cœur.
Je ne te croyois pas un ſi puiſſant Seigneur.
Comment diable! Ton pere, à ce que l'on m'aſſure,
Fait dans ſa Baronnie une noble figure.

LE COMTE (*lui frapant ſur l'épaule.*)

Allez, mon cher, allez, quand vous me connoîtrez,
De vos tons familiers vous vous corrigerez;
Vous ne tutoyrez plus un gendre de ma ſorte.

LISIMON.

Ma foi, ſans y penſer l'habitude m'emporte,
Au cérémonial enfin je me ſoûmets.

LE COMTE.

Me le promettez vous?

LISIMON.

Oui, je te le promets.
Va, tu ſeras content.

LE COMTE.

Fort bien. Belle manière
De ſe corriger!

LISIMON.

Oh, tréve à votre humeur fiere;
Et conſultons tous deux comment je m'y prendrai
Pour finir.

LE-

LE COMTE.

Le conſeil que je vous donnerai,
C'eſt de ne plus ſouffrir qu'ici l'on ſe hazarde,
A dire ſon avis ſur ce qui me regarde.
Pour trancher en un mot toute difficulté,
Sçachez vous prévaloir de votre autorité.

LISIMON.

Si vous vouliez m'aider. . . .

LE COMTE.

Non, Monſieur, je vous jure.
Quand vous ſerez d'accord, je ſuis prêt à conclure.

SCENE X.

LISIMON (*ſeul.*)

IL faut que je ſois bien poſſedé du Démon,
Pour ſouffrir les hauteurs d'un pareil Rodomon
Et que l'ambition m'ait bien tourné la tête,
Puiſque dans mon dépit ſon empire m'arrête!
Je vais rompre. Attendons. Si je prens ce parti,
De mon autorité me voila départi;
Je ferai triompher & mon fils & ma femme,
Et Monſieur, deſormais, dépendra de Madame:
Bel honneur que je fais à Meſſieurs les maris!
Non, il n'en ſera rien. Le dépit m'a ſurpris;
Mais l'honneur me reveille; il m'excite à combatre,
Et je m'en vais pour lui, faire le Diable à quatre.

Fin du troiſiéme Acte.

AC-

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, PASQUIN.

(Ils entrent par deux différens côtez du Theâtre Pasquin le premier, & marchant fort vite.)

LISETTE.

QUoi! ſans me regarder doubler ainſi le pas.

PASQUIN.

Ah! ma Reine, pardon, je ne vous voyois pas.
Auriez-vous par hazard quelque choſe à me dire?

LISETTE.

Oui, ſur de certains faits voudriez-vous m'inſtruire?

PASQUIN.

Le puis-je?

LISETTE.

Aſſurement.

PASQUIN.

Vous avez donc grand tort
D'en douter.

LISETTE.

Mais ſur vous il faut faire un effort.

PASQUIN.

Vous n'avez qu'à parler. Je ſuis homme à tout faire,
Pour vous marquer mon zèle & tâcher de vous plaire: Quel

Quel eſt ce grand effort que votre autorité
M'impoſe?

LISETTE.

De me dire ici la vérité.

PASQUIN.

Rien ne me coûte moins.

LISETTE.

Pour entrer en matiére,
Avez-vous jamais vû le Château de Tufiere?

PASQUIN (*à part.*)

Si je l'ai vû? Cent fois. C'eſt mentir hardiment.

LISETTE.

Eſt-ce un ſi bel endroit qu'on nous l'a dit?

PASQUIN.

Comment?
C'eſt le plus beau Château qui ſoit ſur la Garonne
Vous le voyez de loin qui forme un Pentago-
ne....

LISETTE.

Pentagone! Bondieu! Quel grand mot eſt-ce là?

PASQUIN.

C'eſt un terme de l'art.

LISETTE.

Je veux croire cela;
Mais expliquez-moi bien ce que ce mot veut
dire.

PASQUIN.

Cela m'eſt très-facile, & je vais vous dé rire
Ce ſuperbe Chateau, pour que vous en jugiez,
Et même beaucoup mieux que ſi vous le voyez.
D'abord, ce ſont ſept tours, entre ſeize cour-
tines.... Avec

Avec deux tenaillons placez ſur trois collines....
Qui forment un vallon, dont le ſommet s'étend
Juſques ſur . . . un dongeon . . . entouré d'un étang . . .
Et ce dongeon placé juſtement ..... ſous la Zone . . .
Par trois angles ſaillans, forme le Pentagone.

LISETTE.

Voila, je vous l'avouë, un merveilleux Château.

PASQUIN.

Je croi, ſans vanité, que vous le trouvez beau.

LISETTE.

Et c'eſt donc en ce lieu que le pere du Comte
Tient ſa Cour?

PASQUIN.

Oui, ma Reine; & faites votre compte,
Que dans tout le Royaume il n'eſt point de Seigneur
Qui ſoutienne ſon rang avec plus de ſplendeur.
Meutes, Chevaux, Piqueurs, ſuperbes Equipages,
Table ouverte en tout tems, deux Ecuyers, ſix pages,
Domeſtiques ſans nombre & bien entretenus,
Tout cela ne ſçauroit manger ſes revenus.

LISETTE.

Mais, c'eſt donc un Seigneur d'une richeſſe immenſe?

PASQUIN.

Vous en pouvez juger par ſa magnificence.

LISETTE.

Je trouve en vos récits quelque petit défaut.

Vous

Vous mentez à préſent, ou vous mentiez tantôt.

PASQUIN.

Comment donc?

LISETTE.

Un Menteur qui n'a pas de mémoire
Se décelle d'abord. Si je veux vous en croire,
Le Comte eſt grand Seigneur: Dans un autre entretien,
Vous m'avez aſſuré qu'il n'avoit pas de bien.

PASQUIN.

Tout franc, votre argument me paroît ſans replique.
Naturellement, moi, je ſuis très-véridique.
Mais j'obeïs. Au fond les faits ſont très-conſtans,
Et nous n'avons menti qu'en allongeant le tems.

LISETTE.

Rendez-moi, s'il vous plaît, cette énigme plus claire.

PASQUIN.

Quinze ans auparavant, ce que j'ai dit du pere
Se trouvera très-vrai. Depuis; tout a changé.
Dans un piteux état le bon homme eſt plongé,
Et le pauvre Seigneur traine une vie obſcure.
Mais mon Maître voulant qu'il faſſe encor figure,
Par un récit pompeux, fruit de ſa vanité,
Vient de le rétablir de ſon autorité.
Qu'entre nous, s'il vous plaît, la choſe ſoit ſecrette.

LISETTE.

Allez, ne craignez rien. Si j'étois indiſcrette,
Je ferois tort au Comte. Et ſi je fais des vœux,

C'eſt

C'eſt pour pouvoir l'aider à devenir heureux.
Valere, à mes efforts ſans relâche s'oppoſe;
Mais à les ſeconder je veux qu'il ſe diſpoſe:
Il vient fort à propos.

PASQUIN.

Fort à propos auſſi
Je vais me retirer, puiſqu'il vous cherche ici.

SCENE II.

VALERE, LISETTE.

LISETTE (*d'un air dédaigneux.*)

AH! vous voila, Monſieur, vraiment, j'en ſuis ravie.

VALERE.

Quoi! vous voulez gronder?

LISETTE.

J'en aurois bien envie.

VALERE.

Et ſur quoi, s'il vous plaît?

LISETTE.

Mais . . . ſur vos beaux exploits:
Mes moindres volontez, dites-vous, ſont vos loix!

VALERE.

Il eſt vrai.

LISETTE.

Cependant devant Monſieur le Comte
Vous m'avez témoigné n'en faire pas grand compte;
Et contre mon avis, vôtre zèle emporté

A ſçu porter Philinte à toute extrêmité.

VALERE.

J'ai dit à mon ami qu'on avoit eu l'audace:
De riſquer contre lui juſques à la menace:
Je n'ai rien dit de plus. C'eſt un homme de cœur,
Qui n'a dû ſur le reſte écouter que l'honneur.

LISETTE.

Que l'honneur! Ce diſcours me fatigue & m'irrite.

VALERE.

Mais par quelle raiſon? Philinte a du mérite.

LISETTE.

Si vous n'employez pas vos ſoins avec ardeur,
Pour faire que le Comte épouſe votre ſœur,
Et pour bannir d'ici cet ennuyeux Philinte;
Je vous déclare, moi, ſans myſtére & ſans feinte,
Que Demoiſelle, ou non, comme le Ciel voudra,
Liſette, de ſes jours, ne vous épouſera.
J'ai conclu. C'eſt à vous maintenant de conclure.

VALERE.

(*Voyant Lycandre.*)

Par quel motif? .... Et quoi! cette vieille figure
Viendra-t-elle toujours troubler nos entretiens!

LISETTE.

Il faut que je lui parle.

VALERE.

Adieu donc.

(o)

SCE-

SCENE III.

LYCANDRE, LISETTE.

LYCANDRE.

JE reviens,
Et je vous trouve encore en même compagnie?

LISETTE.

Oui; mais nous querellions. Vallere a la manie
De vouloir empêcher que ce jeune Seigneur
Qui demeure ceans, ne pretende à sa sœur.

LYCANDRE.

Et vous? Vous soutenez le Comte de Tufiere?

LISETTE.

Oui, Monsieur, contre tous, & de toute maniere:
Il est vrai que le Comte est si présomptueux:
Qu'on ne peut se prêter à ses airs fastueux:
Il ne respecte rien, ne ménage personne;
Et plus je le connois, plus sa gloire m'étonne.

LYCANDRE.

Ah, que vous m'afligez!

LISETTE.

Et pourquoi, s'il vous plaît?

LYCANDRE.

Mais vous-même, pourquoi prenez-vous intérêt
A ce qui le concerne? Est-il donc bien possible,
Qu'à votre empressement il se montre sensible
Jusques à vous marquer des égards, des bontez?

LISETTE.

Il n'a payé mes soins que par des duretez.

Je ne puis y penſer ſans répandre des larmes.
N'importe; à le ſervir je trouve mille charmes.

LYCANDRE.

Qu'entens-je? Juſte Ciel! Quel bon cœur d'un côté!
De l'autre, quel excès d'inſenſibilité!
O déteſtable orgueil! Non, il n'eſt point de vice
Plus funeſte aux Mortels, plus digne de ſupplice.
Voulant tout aſſervir à ſes injuſtes droits,
De l'humanité même il étouffe la voix.

LISETTE.

Je l'éprouve.

LYCANDRE.

Pour vous, vous ſerez, je l'eſpere,
La Conſolation d'un trop malheureux pere.

LISETTE.

A chaque inſtant, Monſieur, vous me parlez de lui.
Il devoit à mes yeux ſe montrer aujourd'hui:
Mais il ne paroît point. Vous me trompiez peut-être.

LYCANDRE.

Un peu de patience; il va bien-tôt paroître.

LISETTE.

Pourquoi differe-t-il ces trop heureux momens
Que ne vient-il s'offrir à mes embraſſemens?

LYCANDRE.

Malgré votre bon cœur, il craint que ſa préſence
Ne vous afflige.

LISETTE.

Moi? Se peut-il qu'il le penſe?

LY-

LYCANDRE.

Il craint que ſes malheurs, trop dignes de pitié.
Ne refroidiſſent même un peu votre amitié.

LISETTE.

Ah, qu'il me connoît mal!

LYCANDRE.

Enfin, avant qu'il vienne,
Sur ſa triſte avanture il veut qu'on vous prévienne.
Peut-être eſpérez-vous le voir dans ſon éclat,
Et vous le trouverez dans un cruel état.

LISETTE.

Il m'en ſera plus cher; & loin qu'il m'importune,
Il verra que mon cœur, plein de ſon infortune,
Redoublera pour lui de tendreſſe & d'amour.
Tout baigné de mes pleurs, avant la fin du jour
Il ſera poſſeſſeur du peu que je poſſede
Mon zèle à ſes malheurs ſervira de remede.
Je ferai tout pour lui. Si je n'ai point d'argent,
J'ai de riches habits dont on m'a fait préſent:
Je garde un diamant que m'a laiſſé ma mere.
Je vais tout engager, tout vendre pour mon pere.
Heureuſe ſi je puis & mille & mille fois,
Lui prouver que je l'aime autant que je le dois.

LYCANDRE.

Arrêtez. Laiſſez-moi reſpirer, je vous prie.
Donnez quelque relâche à mon ame attendrie.
Vous aimez votre pere, il n'eſt plus malheureux.

LISETTE.

Ah! puiſqu'il eſt ſi lent à contenter mes vœux,
Apprenez-moi quel monſtre a cauſé ſa miſere.

LYCANDRE.

Quel monstre?

LISETTE.

Oui.

LYCANDRE.

L'orgueil. L'orgueil de votre mere.
Par son faste, les biens se sont évanouis:
Son orgueil a causé des malheurs inouis.

LISETTE.

Eh! comment?

LYCANDRE.

Une Dame assez considérable
Lui disputant le pas dans un lieu respectable,
En reçut un affront si sanglant, si cruel,
Qu'elle en fit éclater un déplaisir mortel.
L'époux de cette Dame enflamé de colére,
Pour venger cet affront, attaqua votre pere
Au retour d'une chasse; & prit si bien son tems,
Qu'ils se trouverent seuls pendant quelques instans.
D'un trop funeste effet sa fureur fut suivie:
Il voulut se venger; il y perdit la vie.
En un mot, votre pere, en defendant ses jours,
Tua son ennemi; mais sans autre secours
Que celui de son bras armé pour sa défense.
Les parens du défunt pousserent la vengeance
Jusqu'à faire passer ce malheureux combat,
Pur effet du hazard, pour un assassinat.
Des témoins subornez soutiennent l'imposture.
On les croit. Votre pere outré de cette injure.
Se défend; mais envain. Il se cache. Aussi-tôt

Un

Un Arrêt le condamne : Et pour fuir l'échaffaut,
Il paſſe en Angleterre, où quelques jours enſuite
Votre mere devient compagne de ſa fuite.
Le rejoint avec vous, qui ſortiez du berceau ;
Et ſon orgueil puni la conduit au tombeau.

LISETTE.

Ciel ! que m'apprenez-vous ? Ce n'eſt donc pas ma mere,
Que j'avois au Couvent, & qui m'étoit ſi chere ?

LYCANDRE.

C'étoit votre Nourrice. Elle vous ramena,
Suivit exactement l'ordre que lui donna
Votre pere, deux ans après ſa décadence,
De venir dans ces lieux élever votre enfance.
Se diſant votre mere, & cachant votre nom.

LISETTE.

Mais, pourquoi ce ſecret ? Et par quelle raiſon
Me laiſſer ignorer de quel ſang j'étois née ?

LYCANDRE.

Pour vous rendre modeſte autant qu'infortunée ;
Et pour vous épargner des regrêts, des douleurs,
Juſqu'à ce que le Ciel adoucît vos malheurs.
C'eſt ainſi que l'avoit ordonné votre pere ;
Et ſa précaution vous étoit néceſſaire.

LISETTE.

Je brûle de le voir ; & je tremble pour lui.
Comment oſera-t il ſe montrer aujourd'hui,
Après l'injuſte Arrêt ? . . .

LYCANDRE.

Pendant ſa longue abſence,
De fidèles amis ſûrs de ſon innocence,

Et puissans à la Cour, ont eu tant de succès,
Qu'il l'ont determinée à revoir le Procès:
Et deux des faux témoins prêts à perdre la vie,
Ont enfin avoué leur noire calomnie.
Votre pere caché depuis près de dix ans,
Attendoit les effets de ces secours puissans.
On vient de lui donner d'agréables nouvelles;
Il touche au terme heureux de ses peines mortelles.

LISETTE.

Qu'il ne s'expose point! Je crains quelque accident,
Quelque piége caché. N'est-il pas plus prudent,
Que nous l'allions chercher? Par notre diligence
Prévenons ses bontez & son impatience.
Sortons, Monsieur; je veux embrasser ses genoux,
Et mourir de plaisir dans des transports si doux.

LYCANDRE.

Vous n'irez pas bien loin pour goûter cette joye
Vous voulez la chercher, & le Ciel vous l'envoye:
Oui, ma fille, voici ce pere malheureux;
Il vous voit; il vous parle; il est devant vos yeux.

LISETTE (*se jettant à ses pieds*)

Quoi! c'est vous-même? O Ciel! que mon ame est ravie!
Je goûte le moment le plus doux de ma vie.

LYCANDRE.

Ma fille, levez-vous. Je connois votre cœur.
Et je vous l'ai prédit, vous ferez mon bonheur;
Mais, hélas! que je crains de revoir votre frere!

LI-

LISETTE.

Mon frere! Et quel eſt-il?

LYCANDRE.

Le Comte de Tufiere.

LISETTE.

Je ne ſçais où j'en ſuis, je ne reſpire plus:
Daignez me ſoutenir.

LYCANDRE.

Qu'il doit être confus
Quand il vous connoîtra!

LISETTE.

Moi, ſa ſœur!

LYCANDRE.

Oui, ma fille.

LISETTE.

Sans doute, nous ſortons de la même famille;
Oui, le Comte eſt mon frere; & dès que je l'ai vû,
A travers ſes mépris, mon cœur l'a reconnu.
De mon foible, pour lui, je ne ſuis plus ſurpriſe.

LYCANDRE.

Votre cœur le prévient, & l'Ingrat vous mépriſe!
Ah! je veux profiter de cette occaſion,
Pour jouïr devant vous de ſa confuſion,
Quand le tems permettra de vous faire connoître

LISETTE.

Juſques-là, devant lui ne dois-je plus paroître?

LYCANDRE.

Non. Je vais le trouver. La converſation
Sera vive, à coup ſûr, & ſa préſomption
Mérite qu'avec lui prénant le ton d'un pere,

Je faſſe à ſes hauteurs une leçon ſévère.

LISETTE.

S'il ne vous connoit pas, vous les éprouverez.

LYCANDRE.

Non. Nous nous ſommes vûs. Il me connoît.
Rentrez
Ma fille. Quelqu'un vient; gradez bien le ſilence

LISETTE (*lui baiſant la main*)

Mon pere, attendez tout de mon obeiſſance.

SCENE IV.

LYCANDRE, PASQUIN. (*s'arrêtant à conſidérer Lycandre.*)

LYCANDRE.

LE Comte de Tuſiere eſt-il chez lui?

PASQUIN (*d'un ton bruſque.*)

Pourquoi?

LYCANDRE.

Je voudrois lui parler.

PASQUIN (*le regardant du haut en bas.*)

Lui parler? Qui? vous?

LYCANDRE.

Moi.

PASQUIN (*d'un air mépriſant.*)

Cela ne ſe peut pas.

LYCANDRE.

La raiſon, je vous prie?

PASQUIN.

C'eſt qu'il eſt en affaire,

LE-

LYCANDRE.

Oh ! je vous certifie,
Quelqu'occupé qu'il ſoit, que dès qu'il apprendra
Que je veux lui parler, il y conſentira.

PASQUIN (*fièrement.*)

Eh ! qu'êtes-vous.

LYCANDRE.

Je ſuis . . . Car je perds patience,
Un homme très-choqué de votre impertinence.

PASQUIN (*à part.*)

Il a, ma foi, raiſon ; Je retombe toujours,
Et je veux m'en punir.
(*A Lycandre.*) Je vois que mon diſcours,
Monſieur, n'a pas le don de vous être agréable ;
Mais ſi je ſuis ſi fier, je ſuis très-excuſable.

LYCANDRE (*vivement.*)

Et par où, s'il vous plait ?

PASQUIN.

Pour le dire, en un mot.
Et ſans trop me vanter, c'eſt que je ſuis un ſot.

LYCANDRE.

Allez, on ne l'eſt point, quand on connoit, ſa faute.

PASQUIN.

Mon Maître a très-ſouvent la parole ſi haute,
Il eſt ſi ſuffiſant, que par occaſion
Je le deviens auſſi, mais ſans réflexion.
Heureuſement pour moi, la raiſon, la prudence,
Abregent les accès de mon impertinence.
Vous voyez que d'abord j'ai bien baiſſé mon ton.
Mais daignez, s'il vous plait, me dire votre nom.

LY-

LYCANDRE.

Mon enfant, dites-lui, s'il veut bien le permettre,
Que je viens demander ſa réponſe à la lettre
Que l'on vous a pour lui remiſe de ma part.
L'a-t-il luë?

PASQUIN.

Oui, Monſieur. Seriés-vous par hazard
L'Inconnu?

LYCANDRE.

Je le ſuis.

PASQUIN.

Moi! que je vous anonce?
Eh! vite! ſauvez vous. J'ai reçu ſa réponſe;
Et je la ſens encor.

LYCANDRE. (*ſouriant.*)

Ne craignez rien pour moi.
Il ſera plus honnête en me répondant.

PASQUIN.

Quoi!
Vous-vous expoſez? . . .

LYCANDRE.

Oui; j'en veux courir le riſque.

PASQUIN.

Pour jouer avec lui, prenez mieux votre biſque.

LYCANDRE.

Dépêchez-vous, de grace.

PASQUIN (*va & revient.*)

En verité, je crains . . .

LYCANDRE (*d'un air impatient.*)

Ah!

PASQUIN.

S'il vous en prend mal, je m'en lave les mains.

SCE-

SCENE V.

LYCANDRE, (*ſeul.*)

PAr les airs du Valet on peut juger du Maitre.
Ah! du moins, ſi mon fils pouvoit ſe reconnoitre,
Se blâmer quelquefois, comme fait ce garçon.
Tôt ou tard ſa fierté plieroit ſous ſa raiſon.
Mais je n'oſe eſpérer ....

SCENE VI.

LYCANDRE, LECOMTE, PASQUIN.

LE COMTE. (*entre en furieux.*)

QUel eſt le téméraire,
Quel eſt l'audacieux qui m'oſe? .. Ah! c'eſt mon pere!

LYCANDRE.

L'accueil eſt très-touchant, j'en ſuis édifié.

PASQUIN (*à part.*)

Comment donc? le voila comme pétrifié?

LE COMTE. (*ôtant ſon chapeau.*)

Un premier mouvement quelquefois nous abuſe.
Excuſez-moi, Monſieur.

PASQUIN (*à part.*)

Il lui demande excuſe!

LE COMTE. (*à Paſquin.*)

Je croyois ... Sors, Paſquin.

LYCANDRE.

Pourquoi le chaſſez-vous?
Laiſſez-le; je le veux ... LE

LE COMTE. (*pouſſant Paſquin.*)

Sors; ou crains mon courroux.

LYCANDRE (*retenant Paſquin.*)

Reſte.

PASQUIN (*s'enfuyant.*)

Il y fait trop chaud. Je fais ce qu'on m'ordonne.

LE COMTE.

Si quelqu'un vient me voir, je n'y ſuis pour perſonne.

SCENE VII.

LYCANDRE, LE COMTE,

LYCANDRE.

Que veut dire ceci?

LE COMTE.

J'ai mes raiſons,

LYCANDRE.

Pourquoi

Marquez-vous tant d'ardeur à l'éloigner de moi.

LE COMTE.

Aux regards d'un valet dois-je expoſer mon pere

LYCANDRE.

Vous craignez bien plutôt d'expoſer ma miſere,
Voila votre motif. Et loin d'être charmé
De me voir près de vous, votre orgueil allarmé
Rougit de ma préſence. Il ſe ſent au ſupplice.
De ſa confuſion votre cœur eſt complice;
Et tout bouffi de gloire, il n'oſe ſe préter
Aux tendres mouvemens qui devroient l'agiter.

Ah!

Ah ! je ne vois que trop en cette conjoncture,
Qu'une mauvaise honte étouffe la nature.
C'est envain qu'un billet vous avoit prévenu ;
Et je me suis trompé, croyant qu'un Inconnu
Vous corrigeroit mieux qu'un pere misérable,
Qu'à vos yeux la fortune a rendu mépriſable.

LE COMTE.

Qui ! moi, je vous mépriſe ! Osez-vous le penſer
Qu'un ſoupçon ſi cruel a droit de m'offenſer !
Croyez que votre fils vous reſpecte, vous aime.

LYCANDRE.

Vous ? prouvez-le moi donc, & dans ce moment même.

LE COMTE.

Vous pouvez diſpoſer de tout ce que je puis.
Parlez ; qu'exigez-vous ?

LYCANDRE.

Qu'en l'état où je ſuis,
Vous vous faſſiez honneur de bannir tout myſtère
Et de me reconnoître en qualité de pere
Dans cette maiſon-ci. Voyons ſi vous l'oſez.

LE COMTE.

Songez-vous au péril où vous vous expoſez ?

LYCANDRE.

Dois-je me défier d'une honnête famille.
Allons voir Liſimon. Menez moi chez ſa fille.

LE COMTE.

De grace, à vous montrer ne ſoyez pas ſi promt.
Vous les expoſeriez à vous faire un affront.
Vous ne ſçavez donc pas juſqu'où va l'arrogance
D'un Bourgeois annobli, fier de ſon opulence ?

Si

Si le faſte & l'eclat ne ſoutiennent le rang,
Il traite avec dédain le plus illuſtre ſang.
Meſurant ſes égards aux dons de la fortune,
Le merite indigent le choque, l'importune,
Et ne peut l'aborder qu'en faiſant mille efforts,
Pour cacher ſes beſoins ſous un brillant dehors.
Depuis votre malheur, mon nom & mon courage
Font toute ma richeſſe ; & ce ſeul avantage.
Rehauſſe par l'éclat de quelques actions,
M'a tenu lieu de biens & de protections.
J'ai monté par dégrez: & riche en apparence,
Je fais une figure égale à ma naiſſance ;
Et ſans ce faux relief, ni mon rang ni mon nom
N'auroient pû m'introduire aupres de Liſimon.

LYCANDRE.

On me l'a peint tout autre; & j'ai peine à vous croire.
Tout ce diſcours ne tend qu'à cacher votre gloire
Mais pour moi, qui ne ſuis ni ſuperbe ni vain ;
Je prétens me montrer, & j'irai mon chemin.
(*Il veut ſortir.*)

LE COMTE. (*le retenant*)

Différez quelques jours ; la faveur n'eſt pas grande ;
Je me jette à vos pieds, & je vous la demande.

LYCANDRE.

J'entens. La vanité me déclare à genoux,
Qu'un pere infortuné n'eſt pas digne de vous.
Oui, oui, j'ai tout perdu par l'orgueïl de ta mere ;
Et tu n'as hérité que de ſon caractére.

LE-

LE COMTE.

Eh! compatiſſez donc à la noble fierté
Dont mon cœur, il eſt vrai, n'a que trop hérité.
Du reſte, ſoyez ſûr que ma plus forte envie
Seroit de vous ſervir aux dépens de ma vie;
Mais du moins ménagez un honneur délicat;
Pour mon intérêt même évitons un éclat.

LYCANDRE.

Vous me faites pitié. Je vois votre foibleſſe,
Et veux, en m'y prêtant, vous prouver ma tendreſſe;
Mais à condition que ſi votre hauteur
Eclate devant moi, dès l'inſtant. . . .

SCENE VIII.

LYCANDRE, LE COMTE, LISIMON.

LISIMON (*au Comte.*)

SErviteur.

Je vous cherchois, mon cher; votre froideur m'étonne,
Car il eſt tems d'agir. Je croi, Dieu me pardonne?
Que ma femme devient raiſonnable.

LE COMTE.

Comment?

LISIMON.

Elle n'a plus pour vous ce grand éloignement
Qu'elle a marqué d'abord. La bonne Dame eſt ſage;

Car j'allois ſans cela faire un joli tapage.
Je vais vous procurer un moment d'entretien
Avec ma digne épouſe ; & puis tout ira bien,
Pourvû que vous vouliez lui faire politeſſe.
N'y manquez pas, au moins ; car c'eſt une Princeſſe
Auſſi fiere que vous, & dont les préjugez . .

LE COMTE.

Je ſuis ravi de voir que vous vous corrigez.

LISIMON (*ſe couvrant.*)

Tu le vois, mon enfant, je cherche à te complaire.

LE COMTE.

Fort bien.

LISIMON (*ſe découvrant.*)

Enfin, Monſieur, le ſuccès de l'affaire
Eſt en votre pouvoir. Ainſi donc, croyez-moi,
De ce que je vous dis, faites-vous une loi.

LYCANDRE.

Monſieur vous parle juſte, & pour votre avantage.
Que votre unique objet ſoit votre mariage ;
Et mettez à profit cet heureux incident.

LISIMON (*au Comte.*)

Quel eſt cet homme-là ?

LE COMTE (*tirant Liſimon à part.*)

C'eſt . . c'eſt mon Intendant.

LISIMON.

Il a l'air bien grélé. Selon toute aparence,
Cet homme n'a pas fait fortune à l'Intendance.

LE COMTE (*à Liſimon.*)

C'eſt un homme d'honneur. LI-

LISIMON.

Il y paroît.

LYCANDRE (*à part.*)

Je voi
Qu'il trompe Liſimon, en lui parlant de moi.
Sa gloire eſt allarmée à l'aſpect de ſon pere.

LE COMTE (*à Liſimon.*)

Sçachez encore . . .

LISIMON.

Eh bien?

LYCANDRE (*à part.*)

Je retiens ma colere,
Eſpérant que bien-tôt il me ſera permis
De me faire connoître, & de punir mon fils;
Et mon juſte dépit lui prépare une ſcene,
Où je veux mettre enfin ſon orgueil à la gêne.

LE COMTE (*à Lycandre.*)

Contraignez vous, de grace; & ne lui dites rien
Qui lui faſſe augurer qui vous êtes.

LYCANDRE.

Fort bien.

LE COMTE (*retournant à Liſimon.*)

C'eſt un homme économe autant qu'il eſt fidelle.

LISIMON.

Oh ça, je vous ai dit une bonne nouvelle:
Ne la négligeons pas. Ma femme veut vous voir;
Pour gagner ſon eſprit faites votre devoir.

LE COMTE (*en ſouriant.*)

Mon devoir!

LISIMON.

Oui, vraiment.

LE COMTE.

L'expreſſion eſt forte.

LYCANDRE (*au Comte.*

Quoi! faut-il pour un mot vous cabrer de la ſorte

LISIMON (*au Comte.*)

Il parle de bon ſens.

LYCANDRE.

Il eſt bien queſtion,

De chicanner ici ſur une expreſſion.

LE COMTE (*d'un air un peu fier à Lycandre.*)

Mais, Monſieur...

LYCANDRE (*d'un air impérieux.*)

Mais, Monſieur, je dis ce qu'il faut dire,

Faites ce qu'il faut faire au plutôt.

LE COMTE (*à part.*)

Quel martyre!

Il va ſe découvrir.

LISIMON (*au Comte.*)

Ce Viellard eſt bien verd,

Ce me ſemble?

LE COMTE.

(*à Liſimon. à Lycandre.*)

Il eſt vrai. Votre diſcours me perd.

Devant cet homme, au moins, tâchez de vous contraindre.

LYCANDRE (*au Comte.*)

Faites ce qu'il déſire, ou je ceſſe de feindre.

LISIMON.

Ma femme vous attend: Venez, d'un air ſoûmis,

Prévenant, la prier d'être de vos amis.

LY-

LYCANDRE (*au Comte.*)

Soûmis; vous entendez?

LE COMTE (*d'un air piqué.*)

Oui, j'entens à merveille.

(*à part.*)

Ciel!

LISIMON.

Vous approuvez donc ce que je lui conseille?
Bon-homme, expliquez-vous.

LYCANDRE.

Oui, je l'approuve fort;
Et s'il ne s'y rend pas, il aura très-grand tort.
Vous lui donnez, Monsieur, une leçon très-sage.
Il en avoit besoin. Je le connois.

LE COMTE (*à part.*)

J'enrage.

LISIMON (*à Lycandre.*)

Vous êtes donc à lui depuis long-tems?

LE COMTE (*à Lisimon.*)

Sortons.
Je regrette, Monsieur, le tems que nous perdons.

LISIMON.

(*au Comte. à Lycandre.*)

Un moment. A quoi vont les revenus du Comte?

LYCANDRE.

Je ne sçaurois vous dire à quoi cela se monte.

LISIMON.

Mais encor?

LE COMTE (*à Lycandre.*)

Dites-lui...

LYCANDRE (*au Comte.*)

(*bas à Lisimon.*) Je ne veux point mentir.
Une affaire, Monsieur, m'oblige de sortir.
Mais avant qu'il soit peu, je veux vous satisfaire
Vous pouvez cependant conclure votre affaire;
Et j'ose me flatter qu'avec un peu de tems
Vous aurez lieu tous deux d'en être fort contens.
Adieu.

SCENE IX.

LISIMON, LE COMTE,

LISIMON.

VOtre intendant avec vous fait le Maître,
Que veut dire cela? Hein?

LE COMTE.

Comme il m'a vû naître,
Avec moi bien souvent il prend ces libertez.

LISIMON.

Allons trouver ma femme, & tréve de fiertez.

LE COMTE.

J'irai, si vous voulez. Mais que faut-il lui dire?

LISIMON.

Plaisante question! Quoi! faut il vous instruire?

LE COMTE.

Mais je suis assez neuf sur ces démarches-là.
Prier, solliciter, je n'entens point cela.
Je souhaite de faire avec vous alliance?
Mais songez aux égards qu'exige ma naissance.

Par

Parlez pour moi vous-même, & faites bien ma cour.
Cela ſuffit, je croi?

LISIMON.

Eſt-ce là le retour
Dont vous payez mes ſoins? Suivi de ma famille,
Dois-je venir ici vous préſenter ma fille;
Vous priant à genoux de vouloir l'accepter?
Si tu te l'es promis, tu n'as qu'à décompter.
Ma fille vaut bien peu, ſi l'on ne la demande.
Je te baiſe les mains, & je me recommande
A ta grandeur. Adieu.

SCENE X.

LE COMTE (*ſeul.*)

QUe ces gens inconnus
Sont fiers! Voila l'orgueil de tous nos Parvenus.
C'eſt peu qu'à leurs grands biens notre gloire s'immole,
Il faut, pour les avoir, flêchir devant l'Idole.
Ah! maudite fortune! à quoi me réduis-tu!
Si tes coups redoublez ne m'ont point abatu,
Veux-tu m'humilier par l'appas des richeſſes?
Et n'a-t-on tes faveurs qu'à force de baſſeſſes?

Fin du quatriéme Acte.

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

OH ça, Mademoiſelle, expliquons-nous un peu;
Nous pouvons librement nous parler en ce lieu.

ISABELLE.

Et ſur quoi, s'il vous plaît?

LISETTE.

Votre mere appaiſée
A vos tendres déſirs paroît moins oppoſée.
Vous pouvez eſpérer d'épouſer votre amant.
Mais loin de témoigner ce doux raviſſement
Que vous devez ſentir ſur le point d'être heureuſe,
Je ne vous vis jamais ſi triſte & ſi rêveuſe.

ISABELLE.

Il eſt vrai.

LISETTE.

Vous vouliez le Comte pour époux;
Son amour à vos yeux s'eſt ſignalé pour vous;
Il vous a demandée; & cette ame ſi fiere
Vient de plier enfin.

ISABELLE.

Mais de quelle manière?

De

De ſes ſoûmiſſions la choquante froideur,
Son ſouris dédaigneux, ſon air fier & moqueur,
Son ſilence affecté, tout me faiſoit comprendre
Que ſon cœur juſqu'à nous avoit peine à deſ-
ſendre.
Mon pere avec ardeur ſollicitoit pour lui;
A peine de deux mots lui pretoit-il l'appui;
Et ſans votre crédit ſur l'eſprit de mon frere,
Qui s'eſt ſervi du ſien pour ramener ma mere,
Le Comte a ſi bien fait que tout étoit rompu.
Pour cacher mon dépit, j'ai fait ce que j'ai pû.
Mais plus de cet inſtant j'occupe ma penſée,
Plus je ſens que j'en ſuis vivement offenſee.
Pour un cœur délicat quel triſte événement!

LISETTE.

Si bien, que votre amour eſt mort ſubitement?

ISABELLE.

Il eſt bien refroidi.

LISETTE.

Parlez en conſcience.
N'entre-t-il point ici quelque peu d'inconſtance?

ISABELLE.

Vous me connoiſſez mal.

LISETTE.

Oh! que pardonnez-moi.
Et s'il faut s'expliquer ici de bonne foi...

ISABELLE.

Eh bien?

LISETTE.

D'aucun Roman, à ce que j'imagine,
Vous ne pourrez jamais devenir l'Héroïne.

ISABELLE.

Croyez-vous m'amuſer, quand vous me plaiſantez ?

LISETTE.

Je ne plaiſante point, je dis vos véritez.
Le ſoupçon d'un défaut vous trouble & vous allarme.
Dès qu'il eſt confirmé, votre cœur ſe gendarme.
Trop de délicateſſe eſt un autre défaut,
Dont vous ſerez punie, & peut-être trop-tôt.

ISABELLE.

Le Comte me déſole à chaque occaſion.

LISETTE.

Quoi ! Pour un peu de gloire & de préſomption ?
C'eſt-là ce qui fait voir la grandeur de ſon ame.
Il eſt fier à préſent : mais devenez ſa femme,
L'amant fier deviendra mari tendre & ſoûmis.

ISABELLE.

Un eſpoir ſi flateur peut-il m'être permis !

SCENE II.

ISABELLE, VALERE, LISETTE.

LISETTE (*à Valere.*)

VOus voila bien rêveur ?

VALERE.

Et j'ai ſujet de l'être.
Aux yeux de mon ami je n'oſe plus paroître,
J'ai ſervi ſon rival. Je ne puis m'empêcher,

Même

Même devant vous deux, de me le reprocher.
C'eſt une trahiſon dont j'étois incapable
Si l'amour n'eût voulu que j'en fuſſe coupable.

LISETTE.

Vous vous en repentez?

VALERE.

Je m'en repentirois,
Si je vous aimois moins. Mais enfin je voudrois
Que vous déclaraſſiez le motif qui vous porte
A marquer pour le Comte une amitié ſi forte.

LISETTE.

Ce motif eſt très-juſte; & quand vous l'apprendrez,
Bien-loin de m'en blâmer, vous m'en applaudirez.

VALERE.

Je le veux croire ainſi; mais daignez m'en inſtruire.

LISETTE.

Je l'ignorois tantôt, & ne pouvois le dire,
Je le ſçais à préſent, & ne le dirai point.

VALERE.

Pourquoi vous obſtiner à me cacher ce point?
Quoi? Faut il qu'un amant vous trouve ſi diſcrette?

ISABELLE (*à Valere.*)

Mais c'eſt donc tout de bon que vous aimez Liſette?

VALERE.

Je l'aime, & m'en fais gloire.

ISABELE.

Un tel attachement
Prou-

Prouve mieux que jamais votre diſcernement.
Mais quel en eſt l'objet? quelle eſt votre eſpérance?

LISETTE.

Souffrez que là-deſſus nous gardions le ſilence,

ISABELLE.

J'y veux bien conſentir, & me fais cet effort,
Juſqu'à ce que l'on ait décidé de mon ſort.

VALERE.

Il eſt tout décidé.

ISABELLE.

Juſte Ciel!

VALERE.

Et mon pere,
Pour dicter le contrat, eſt chez notre Notaire.

ISABELLE.

Ma mere n'y met plus aucun empêchement?

VALERE.

Vous devez à mes ſoins un ſi prompt changement.

SCENE III.

LISIMON, VALERE, ISABELLE, LISETTE.

LISIMON.

CA, réjoüiſſons-nous. Enfin, vaille que vaille,
L'ennemi ſe ſoûmet. J'ai gagné la bataille;
Le champ m'eſt demeuré. Je craignois un éclat;
Mais votre mere enfin va ſigner le contrat.

Elle

Elle a banni Philinte ; & j'attens le Notaire,
Pour terminer enfin cette importante affaire.
Excepté quelques points dont il faut convenir,
Je ne prévois plus rien qui pût nous retenir.
Tu ſeras dès ce ſoir Madame la Comteſſe,
Ma fille,

ISABELLE.

Dès ce ſoir ?

LISIMON.

Sans delai.

ISABELLE.

Rien ne preſſe.
Cette affaire mérite un peu d'attention,
Et j'ai fait ſur cela quelque réflexion.

LISIMON.

Quelque réflexion ? Comment, Mademoiſelle.
Allez-vous nous donner une ſcene nouvelle,
Et vous dédire ici, comme vous avez fait,
Sur cinq ou ſix projets qui n'ont point eu d'effet ?
Penſez-vous que le Comte entende raillerie,
Et ſoit homme à ſouffrir votre bizarrerie ?

VALERE.

Mais, mon pere, après tout . . .

LISIMON.

Mais après tout mon fils,
Croyez-vous que d'un fat j'écoute les avis ?
Quoi donc ? j'aurai ſçu faire un miracle incroyable,
En rendant aujourd'hui ma femme raiſonnable,
(Choſe qu'on n'a point vûë, & qu'on ne verra plus)

Et

Et mes enfans rendront mes travaux ſuperflus?
Un chef-d'œuvre ſi beau deviendroit inutile?
Non parbleu. Gardez-vous de m'échauffer la bile.
Ou vous aurez ſujet de vous en repentir,
Et mon juſte courroux ſe fera reſſentir.

LISETTE.

Voila parler, Monſieur, en pere de famille.
Courage. Diſpoſez enfin de votre fille:
Ne l'abandonnez plus à ſes réflexions.
C'eſt à vous à trancher dans ces occaſions.

ISABELLE.

Quoi! Liſete? ...

LISETTE.

Monſieur a prononcé l'oracle:
A l'accompliſſement rien ne peut mettre obſtacle.
S'il vous deſtine aux Comte, il faut que ce deſſein
S'exécute, en dépit de tout le genre humain.

LISIMON.

Cette fille me charme. Oui, ma chere Liſette,
Tien, ſois un peu moins ſage, & tu ſeras parfaite.

LISETTE.

L'avis eſt bon.

LISIMON.

Le tient vient de m'édifier;
Et je veux t'embraſſer pour te remercier.

LISETTE.

Réſervez, s'il vous plait, cette tendre ſaillie,

Ju-

Juſqu'à ce que je ſois une fille accomplie.

LISIMON.

J'attendrois trop long-tems. Il faut abſolument
Que ma reconnoiſſance éclate en ce moment.

VALERE (*le retenant.*)

Vous vous échaufferez, prenez garde, mon pere.

LISIMON (*le repouſſant.*)

Monſieur le Médecin, ce n'eſt pas votre affaire.
Que je m'échauffe, ou non, vous aurez la bonté
De ne vous plus charger du ſoin de ma ſanté.
Je croi que ce coquin eſt jaloux de Liſette.
Et je ſoupçonne entr'eux quelque intrigue ſecrette.
(*à Valere.*)
Je veux m'en éclaircir. Sachons un peu ...

VALERE.

Voici
Votre Notaire.

LISIMON.

(*à Valere qui veut ſortir.*)

Ah bon. Non, non, demeure ici.
Dans un petit moment nous compterons enſemble.

SCE-

SCENE IV.

LES ACTEURS PRECEDENS, Mr. JOSSE.

LISIMON.

Approche, Monsieur Josse.

JOSSE.

Est-ce ici qu'on s'assemble?

LISIMON.

Oui.

JOSSE.

Lisons ma minutte. A trois articles près, Monsieur, j'ai stipulé vos communs intérêts. C'est donc là la future?

LISIMON.

A peu près. C'est ma fille.

JOSSE (*la regardant avec ses lunettes.*

Voila de quoi former une belle famille. Où donc est le futur?

ISABELLE.

Je n'en sçais encor rien.

JOSSE.

Comment? Se faire attendre! Oh! cela n'est pas bien;
Et vous méritez fort . . .

LISIMON.

Le voici qui s'avance.
Assis-toi, Monsieur Josse; & nous, prenons séance.

SCE-

SCENE V.

LES ACTEURS PRECEDENS, LE COMTE.

(*Ils ſont tous aſſis, excepté Liſette.*)

Mr. JOSSE (*vis-à-vis une table, après avoir mis ſes lunettes, lit*)

Pardevant . . .

LISIMON (*à Iſabelle, qui parle à Liſette*)

Ecoutez.

JOSSE (*lit.*)

Les Conſeillers du Roi,
Notaires ſouſſignez, furent preſens . . . .

LISIMON (*à Valere, qui parle d'action à Liſette.*)

Eh quoi!
Vous ne vous tairez point? Eſt-il tems que l'on cauſe?
Valere, ici. Laiſſez cette fille; & pour cauſe.

JOSSE (*au Comte.*)

Votre nom, s'il vous plaît, vos titres, votre rang:
Je ne les ſçavois point, ils ſont reſtez en blanc.

LE COMTE.

Je vais vous les dicter. N'oubliez rien, de grace.
Vous avez pour cela laiſſé bien peu de place.

JOSSE.

La marge y ſuppléra. Voyez quelle largeur!

LE COMTE.

(*Il dicte.*)

Ecrivez donc. Très-haut & très-puissant Seigneur.

JOSSE (*se levant.*)

Monsieur, considerez qu'on ne se qualifie . . .

LE COMTE.

Point de raisonnemens, je vous le signifie.

JOSSE (*écrivant.*)

Et très-puissant Seigneur . . .

LE COMTE (*dictant.*)

Monseigneur Carloman, Alexandre, César, Henri, Jules, Armand, Philogenes, Loüis . . .

JOSSE.

Oh, quelle Kyrielle! Ma foi, sur tant de noms ma mémoire chancelle (*Il répete.*) Philogenes, Loüis . . . ; Après?

LE COMTE (*dictant.*)

De Mont sur Mont.

JOSSE (*répetant.*)

Sur-Mont.

LE COMTE (*dictant.*)

Chevalier . . .

JOSSE (*répétant.*)

Lier

LE COMTE (*au Notaire.*)

Continuez. Baron. De Montorgueil.

JOSSE.

Orgueil.

LE

LE COMTE. (*d'un ton empoulé.*)

Bon. Marquis de Tufiere.

LISIMON.

Quoi, vous êtes Marquis?

LE COMTE.

Proprement, c'eſt mon pere.
Mais comme après ſa mort j'aurai ce Marquiſat,
J'en prens d'avance ici le titre en mon contrat.

LISIMON (*lui frappant ſur l'épaule.*)

C'eſt bien fait, mon garçon; la choſe t'eſt permiſe.

(*à Iſabelle.*)

Je te fais compliment, Madame la Marquiſe.

JOSSE (*au Comte.*)

Eſt-ce tout?

LE COMTE (*ſe levant.*)

Comment tout? Seigneur...

JOSSE.

Et cætera.
Cette tirade-là jamais ne finira,

LE COMTE.

Mettez, & d'autres Lieux, en très-gros caractère.

ISABELLE (*à Liſette.*)

En lettres d'or.

LISETTE (*à Iſabelle.*)

Paix donc.

ISABELLE (*à Liſette*)

Je ne ſçaurois me taire.
Je ne puis me prêter à tant de vanité.

LISETTE (*à Iſabelle.*)

C'eſt le foible commun des gens de qualité.
Leurs titres bien ſouvent ſont tout leur patrimoine.

JOSSE (*à Liſimon.*)

(*Il lit.*)

A vous préſentement, Monſieur. Meſſire Antoine.
Liſimon...

LE COMTE (*d'un air ſurpris.*)

Antoine!

LISIMON.

Oui.

LE COMTE.

Quoi? c'eſt-là votre nom?
Antoine! Eſt-il poſſible?

LISIMON.

Eh! parbleu, pourquoi non?

LE COMTE.

Ce nom eſt bien Bourgeois!

LISIMON.

Mais, pas plus que les autres.
Je croi que mon Patron valoit bien tous les votres.

LE COMTE (*d'un air dédaigneux.*)

Paſſons, Monſieur, paſſons. Vos titres. C'eſt le point.
Dont il s'agit ici.

LISIMON.

Qui, moi? Je n'en ai point.

LE

LE COMTE.

Comment donc? Vous n'avez aucune Seigneurie?

LISIMON.

Ah! je me ſouviens d'une. Ecrivez, je vous prie.

(*Il dicte.*)

Antoine Liſimon, Ecuyer.

LE COMTE.

Rien de plus?

LISIMON.

Et Seigneur ſuzerain . . . d'un million d'écus.

LE COMTE.

Vous vous moquez, je crois? L'argent eſt-il un titre?

LISIMON.

Plus brillant que les tiens. Et j'ai dans mon Pupître.

Des billets au porteur, dont je fais plus de cas,
Que de vieux parchemins, nourriture des rats.

JOSSE.

Il a raiſon.

LE COMTE.

Pour moi, je tiens que la nobleſſe . . .

JOSSE.

Oh! nous autres Bourgeois nous tenons pour l'eſpece.

(*à Liſimon.*)

Ça, ſtipulons la dot.

LISIMON.

Le gendre que je prens

M'engage à la porter à neuf-cens mille francs.

JOSSE (*au Comte.*)

Voila pour la future un titre magnifique,
Et qui ſoutiendra bien votre nobleſſe antique.

LE COMTE (*à Joſſe, bas.*)

Monſieur le Garde-notte, oui, l'argent nous ſoutient;
Mais nous purifions la ſource dont il vient.

JOSSE.

Et quel douaire aura l'épouſe contractante?

LE COMTE.

Quel douaire, Monſieur? Vingt-mille francs de rente.

LISETTE (*à part*)

Mon frere eſt magnifique. En tout cas, je ſçais bien
Que s'il donne beaucoup, il ne s'engage à rien.

JOSSE (*au Comte.*)

Sur quoi l'aſſignez-vous?

LISIMON.

Oui.

LE COMTE (*diſtant.*)

Sur la Baronie
De Montorgueil.

JOSSE (*ſe levant.*)

Voila votre affaire finie.

LISIMON.

Signons donc maintenant. La nôce ſe fera
Auſſi-tôt qu'à Paris ton pere arrivera,

LE

LE COMTE.

Mon pere, dites-vous? Il ne faut point l'attendre.
Jamais en ce Païs il ne pourra ſe rendre.
La goute le retient au lit, depuis ſix mois.

LISETTE (*à part.*)

Mon frere, en vérité, ment fort bien quelque fois.

LE COMTE.

Mais nous irons le voir après le mariage.

LISIMON.

Avec bien du plaiſir je ferai le voyage.

SCENE VI.

LES ACTEURS PRECEDENS, LYCANDRE.

LE COMTE (*à part.*)

AH! le voici lui-même. O Ciel! quel incident!

LISIMON (*à Lycandre.*)

Que voulez-vous? Parbleu, c'eſt Monſieur l'Intendant.

LYCANDRE (*au Comte.*)

Je viens ſçavoir, mon fils...

VALERE & ISABELLE.

Son fils!

LE COMTE (*à part.*)

Je meurs de honte.

LISIMON.

Vous m'aviez donc trompé? Répondez, mon cher Comte.

LE COMTE (*à Lycandre.*)

Eh quoi! Dans cet état oſez-vous vous montrer?

LYCANDRE.

Superbe, mon aſpect ne peut que t'honorer.
Mon arrivée ici t'allarme & t'importune;
Mais apprends que mes droits vont devant ta fortune.
Rends leur hommage, Ingrat, par un plus tendre accueil.

LE COMTE.

Eh! le puis-je, au moment ....

LISIMON.

Baron de Montorgueil,
C'eſt donc-là ce ſuperbe & brillant équipage
Dont tu faiſois tantôt un ſi bel étalage?

LYCANDRE (*à Liſimon.*)

L'état où je parois, & ſa confuſion,
D'un exceſſif orgueil ſont la punition.
(*au Comte.*)
Je la lui reſervois. Je benis ma miſere
Puiſqu'elle t'humilie, & qu'elle venge un pere.
Ah! bien loin de rougir, adouci mes malheurs.
Parle; reconnois-moi.

ISABELLE (*à Liſette.*)

Vous voila toute en pleurs,
Liſette?

LISETTE (*à Iſabelle.*)

Vous allez en apprendre la cauſe.

LYCANDRE.

Je voi qu'à ton penchant ta vanité s'oppoſe.
Mais

Mais je veux la dompter. Redoute mon courroux.
La malédiction, ou tombe à mes genoux.

LE COMTE.

Je ne puis réſiſter à ce ton reſpectable.
Eh bien! vous le voulez, rendez-moi mépriſable.
Jouiſſez du plaiſir de me voir ſi confus.
Mon cœur, tout fier qu'il eſt, ne vous méconnoît plus.
Oui, je ſuis votre fils; & vous êtes mon pere.
Rendez votre tendreſſe à ce retour ſincere.
(*Il ſe met à genoux devant Lycandre.*)
Il me coûte aſſez cher, pour avoir mérité
D'éprouver déſormais toute votre bonté.

LISIMON (*à Lycandre.*)

Il a, ma foi, raiſon. Par ce qu'il vient de faire,
Je jurerois, morbleu, que vous êtes ſon pere.

LYCANDRE (*réleve le Comte, & l'embraſſe.*)

En ſondant votre cœur, j'ai frémi, j'ai tremblé.
Mais malgré votre orgueil, la Nature a parlé.
Qu'en ce moment pour moi ce triomphe a de charmes!
Je dois donc maintenant terminer vos allarmes,
Oublier vos écarts qui ſont aſſez punis.
Mon fils, raſſurez-vous. Nos malheurs ſont finis.
Le Ciel enfin pour nous devenu plus propice,
A, de mes ennemis, confondu la malice.

Notre auguſte Monarque inſtruit de mes malheurs,
Et des noirs attentats de mes Perſécuteurs,
Vient par un juſte Arrêt de finir ma miſere.
Il me rend mon honneur; à vous il rend un pere
Rétabli dans ſes droits, dans ſes biens, dans ſon rang,
Enfin dans tout l'éclat qui doit ſuivre mon ſang.
J'en reçois la nouvelle. Et ma joye eſt extrême
De pouvoir à préſent vous l'anoncer moi-même.

LE COMTE.

Qu'entens-je? juſte Ciel! Fortune, ta faveur
Au mérite, aux vertus, égale le bonheur;
Oui, tu me rends mes biens, mon rang, & ma naiſſance;
Et j'en ai déſormais la pleine jouiſſance.

LYCANDRE.

Devenés plus modeſte, en devenant heureux.

LISIMON.

C'eſt bien dit. Je vous fais compliment à tous deux.
Je n'ai pas attendu ce que je viens d'apprendre,
Pour choiſir votre fils en qualité de gendre,
Parce qu'à l'orgueil près, il eſt joli garçon.
Voici notre contrat; ſignez le ſans façon.

LYCANDRE.

Quoique notre fortune ait bien changé de face,
De vos bontez pour lui je dois vous rendre grace;
Et pour m'en acquitter encor plus dignement,

Je

Je prétens avec vous m'allier doublement.

LISIMON.

Comment?

LYCANDRE.

Pour votre fils, je vous offre ma fille.

VALERE (*à Liſette.*)

Je ſuis perdu.

LISIMON.

L'honneur eſt grand pour ma famille,
Très-agréablement vous me voyez ſurpris.
J'accepte le projet. Mais eſt-elle à Paris,
Votre fille?

LYCANDRE.

Sans doute. Approchez vous Conſtance;
Et recevez l'époux . . .

LISIMON.

Vous vous moquez, je penſe?
C'eſt Liſette.

LYCANDRE.

Ce nom a cauſé votre erreur.
Venez, ma fille. Comte, embraſſez votre ſœur.

LISIMON.

Sa ſœur, femme de chambre!

LYCANDRE (*au Comte.*)

Un telle avanture
Des jeux de la fortune eſt une preuve ſûre.
Grace au Ciel, votre ſœur eſt digne de ſon ſang.
Sa vertu, plus que moi, la remet dans ſon rang.

VALERE.

Quel heureux dénoûment! Je vais mourir de joye.

ISA-

ISABELLE (*à Liſette.*)

Je prends part au bonheur que le Ciel vous envoye.

LISETTE (*au Comte.*)

En me reconnoiſſant, confirmez mon bonheur.

LE COMTE.

Je m'en fais un plaiſir. Je m'en fais un honneur.

LISIMON (*à Lycandre.*)

Et moi de mon côté, je veux que ma famille
Puiſſe donner un rang ſortable à votre fille:
Car avec de l'argent on acquiert de l'éclat;
Et je ſuis en marché d'un très-beau Marquiſat,
Dont je veux que mon fils décore ſa future.
Dès ce ſoir, Monſieur Joſſe il faudra le conclure;
Allez voir le vendeur; & que demain mon fils
Ne ſe réveille point, ſans ſe trouver Marquis.
(*au Comte.*)
Etes-vous ſatisfait?

LE COMTE.

On ne peut davantage.

LISIMON.

Bon; nous allons donc faire un double mariage.

ISABLLE (*au Comte.*)

Mon cœur parle pour vous; mais je crains vos hauteurs.

LE COMTE.

L'amour prendra le ſoin d'aſſortir nos humeurs.

Comp-

Comptez ſur ſon pouvoir ; que faut-il pour vous
plaire ?
Vos goûts, vos ſentimens feront mon caractére.

LYCANDRE.

Mon fils eſt glorieux ; mais il a le cœur bon.
Cela répare tout.

LISIMON.

Oui, vous avez raiſon.
Et s'il reſte entiché d'un peu de vaine gloire,
Avec tant de mérite on peut s'en faire accroire.

LE COMTE.

Non, je n'aſpire plus qu'à triompher de moi ;
Du reſpect, de l'amour je veux ſuivre la loi,
Ils m'ont ouvert les yeux ; qu'ils m'aident à me
vaincre.
Il faut ſe faire aimer, on vient de m'en con-
vaincre,
Et je ſens que la gloire & la préſomption.
N'attirent que la haine, & l'indignation.

Fin du cinquième & dernier Acte.

L'ORACLE

COMEDIE

EN UN ACTE

Par Mr. de Ste. Foy.

A LA HAYE,
Chez P. Gosse & Compagnie

MDCCXLVII.


REGIA · BIBLIOTHECA · VATICANA

ACTEURS.

LA FE'E *Souveraine.*

LUCINDE, *Princeſſe élevée par la Fée.*

ALCINDOR, *Fils de la Fée.*

Pluſieurs STATUËS danſantes.

BIBLIOTHECA REGIA
MONACENSIS

L'ORACLE,

COMEDIE

EN UN ACTE.

Le Theatre repreſente un Palais où l'on voit pluſieurs Statuës.

SCENE PREMIERE.

LA FE'E, ALCINDOR.

LA FE'E.



N vérité mon Fils vous êtes bien inſuportable.

ALCINDOR.

Mais ma Mere.....

LA FE'E

Mais mon Fils d'où venez-vous.

ALCINDOR.

D'admirer tout ce que la nature forma jamais de plus beau.

LA FE' E.

De voir Lucinde ?

ALCINDOR.

Aſſoupie par la chaleur du jour, elle dormoit ſur un lit de roſes.....

LA FE' E.

Vous a-t-elle vuë ?

ALCINDOR.

Eh ! Madame, je vous dis qu'elle dormoit; un de ſes beaux bras étoit paſſé ſous ſa tête, l'autre étendu du côté où j'étois, ſembloit chercher des fleurs qui naiſſoient au tour d'elle : quelque ſonge agréable l'agitoit, & peignoit ſon tein de couleurs vives, & mêlées : dans mon raviſſement il ſembloit à mon cœur que mes yeux étoient trop lents à lui porter tout le plaiſir qu'ils goutoient. Je n'ai pas été le maître de mon tranſport.

LA FE' E.

Mon Fils.....

ALCINDOR.

J'ai pris une de ſes belles mains que j'ai baiſé avec une ardeur..... mais un mouvement qu'elle a fait, croïant qu'elle s'éveilloit, je me ſuis vite retiré ſans qu'elle m'ait aperçu. Madame il eſt inutile que vous me commandiés de differer encore quelque tems à me préſenter devant elle ; je ne pourrai vous obéïr, je l'aime, je l'adore, je veux la voir, le lui dire, m'en faire aimer, ou mourir à ſes piés.

LA FE' E.

Mon Art eſt bien puiſſant ; je ſuis la Fée

ſouveraine, je puis en un inſtant bâtir des Palais, exciter des tempêtes, changer un lieu charmant en un déſert affreux ; mais je vois qu'il eſt au deſſus de mon pouvoir de gouverner un jeune fou à qui l'amour a tourné la tête : Eh bien mon Fils perdés-vous, perdés Lucinde, & détruiſés par votre imprudence, les meſures que j'ai priſes juſqu'à préſent pour aſſurer votre bonheur avec elle.

A L C I N D O R.

Mais qu'elle raiſon avés-vous pour ne vouloir pas qu'elle me voye.

L A F E' E.

Aprenez-le donc enfin. Au moment de votre naiſſance je fis conſulter l'Oracle ſur votre deſtinée ; le Fils de la Fée ſouveraine, répondoit-il, eſt menacé de grands malheurs, mais il les évitera, & ſera même heureux, s'il peut parvenir à ſe faire aimer d'une jeune Princeſſe qui le croira ſourd, muet, & inſenſible.

A L C I N D O R.

Sourd, muet, & inſenſible ; ah le joli galant.

L A F E' E.

Jugé mon Fils, par la tendreſſe que j'ai pour vous, combien cette réponſe m'afligea ; cependant à force d'y méditer, j'eſpérai, en prenant certaines meſures, de détourner les malheurs qui vous menaçoient, & de voir même l'acompliſſement de l'Oracle, quelque impoſſibilité qu'il y parût.

ALCINDOR.

Je n'ai pas Madame la même confiance que vous dans la bizarrerie du gout des femmes, & je ne croirai jamais.....

LA FE' E.

Ecouté-moi; au moment que vous vites le jour, naquit auſſi une Princeſſe, Fille d'un Roi voiſin de cette Ile, (c'eſt votre Lucinde.) Je l'enlevai, & la tranſportai dans ce Palais inacceſſible à tous les humains; elle y a été élevée & ſervie par des Statuës, à qui par l'art de Férie, je donnois toutes ſortes de mouvemens; j'ai ſouvent même affecté de prendre le ciſeau, de tailler en ſa préſence un bloc de marbre, de lui donner une forme, & l'animant enſuite d'un coup de baguette, c'étoit auſſi-tôt un petit chien qui japoit après elle, ou un ſinge qui l'amuſoit par ſes grimaces & ſes ſauts. Enfin j'ai tâché de parvenir à lui perſuader qu'elle & moi ſommes les deux ſeuls Etres qui parlent, qui penſent, qui connoiſſent, & qui raiſonnent, & que tous les autres, formés uniquement pour nous ſervir, ou pour nous amuſer, ſont abſolument inſenſibles, ſans connoiſſance, & incapables également d'amour & de haine, de douleur & de plaiſir.

ALCINDOR.

Quel a été & quel eſt le but de tous ces faux préjugés où vous avez élevé ſon enfance.

LA FE' E.

De lui faire croire en vous preſentant à elle....

ALCINDOR.

Ah! j'entends que je ne ſuis qu'une poupée une marionnette organizée au deſſus des tailles ordinaires. Cette idée me divertit & peut reuſſir; Pſiché ne voioit point l'amour, elle le croyoit un monſtre, & cependant elle l'aimoit. L'imagination ſéduite par vos preſtiges, Lucinde me croira tel que l'Oracle l'exige; c'eſt à dire n'ayant une bouche & des yeux que pour l'agrément ; Cependant elle m'aimera; on peut tromper la raiſon, mais jamais le ſentiment; ſon cœur recevra de la nature des avis qu'elle goutera ſans les comprendre, & qu'elle ſuivra par inſtinct, comme l'abeille va cueillir le parfum des fleurs. Cette intelligence, cette chaine, cette force ſimpathique des cœurs agira..... oui Madame elle m'aimera, & je ſerai dans ce jour le plus heureux des mortels. Allons la trouver: vous pouvez me préſenter à elle & compter que puiſque l'interêt de mon amour l'exige, je ſuis une ſtatuë, une vraye ſtatuë un marbre inſenſible.

LA FE'E.

Il n'eſt pas encore tems que vous paroiſſiez: j'apperçois Lucinde, retirez vous vite, & paſſé par ce cabinet. Dans la converſation, que nous allons avoir enſemble, je vais préparer les choſes, & tâcher de les amener à votre ſatisfaction.

ALCINDOR.

Un mot: Quand elle badine avec ſon chien il la careſſe, ne pourrois-je pas auſſi, ſi elle

badinoit avec moi .....

LA FE' E.

Bon? voila l'homme de marbre? ſortez donc, nous verrons ſortez donc.

Alcindor ſort.

SCENE II.

LUCINDE, LA FE'E.

LUCINDE. (*Sans voir la Fée.*)

CE n'eſt point un ſonge.... Ce n'eſt point une illuſion; il avoit ſa bouche collée ſur ma main.

LA FE' E.

Que dites vous donc Lucinde?

LUCINDE.

Ah! je ne vous voyois pas.

LA FE' E.

Il avoit ſa bouche collée ſur votre main, eh qui?

LUCICDE.

Je ne ſçais; il a diſparû comme un éclair, mais il ſemble qu'en baiſant ma main, il y ait imprimé un trait de flâme, qui depuis ce moment agite mon cœur,... oui depuis ce moment je ne ſuis plus la même; inquiéte, rêveuſe, je cherche... eh quoi! je ne puis me l'expliquer. Il ſemble que je reſpire un autre air;

toute la nature me paroit plus riante ; plus animée .... qu'elle union ; qu'elle tendreſſe, ma bonne, je viens d'admirer dans deux petits oiſeaux ! ils étoient ſur une même branche ; ils chantoient l'un à l'autre ; ils ſe regardoient, mais avec des regards que je n'ai encore vû qu'à eux, & que nous n'avons point enſemble vous & moi : quelques momens de ſilence ſuccédoient à leur ramage, & ils recommençoient bien-tôt à chanter, ou plutôt à ſe répondre avec une vivacité, avec un ardeur .... vous riez ?

LA FE'E.

Sans doute, car enfin pour ſe répondre, il faut s'entendre.

LUCINDE.

Je crois bien auſſi qu'ils s'entendoient.

LA FE'E.

Eh croiez-vous auſſi que votre Clavecin, ou votre Violle vous entendent, vous répondent, & ſont ſenſibles aux doux accens de votre voix, lorſqu'ils s'acordent ſi juſte aux tons que vous prenez ?

LUCINDE.

Belle comparaiſon : ce ſont des machines.

LA FE'E.

Ne vous ai-je pas dit cent fois que vos oiſeaux ſont de pures machines : mais mieux organiſées, parce que la nature toûjours plus induſtrieuſe, toûjours plus ſavante, & toûjours ſupérieure à l'art en a compoſé, & arrangé elle même ſes reſſorts.

LUCINDE.

Repetez le moi mille fois ma bonne, & je n'en croirai rien ; un ſentiment intérieur qui m'a ſaiſi à la vûë de ces deux oiſeaux, répugne à ce que vous me dites ; car enfin, ſi j'avois pû les attraper, je les aurois careſſés, baiſés, flattés de la main ; je les aurois mis enſemble dans mon apartement, & j'euſſe été fort attentive à tous leurs beſoins ; au lieu qu'en verité je n'ai jamais penſé à careſſer ma Violle ou mon Clavecin ; ni à regarder ſi ma Guitarre avoit froid ou chaud.

LA FE'E *à part.*

Il faut l'étonner par un nouveau trait de mon art ? .... Lucinde, regardez ces ſtatuës ; examinez-les bien : touchez-les ; elles ſont de marbre ; & vous ne croyez pas ſans doute qu'elles ſoient ſenſibles : cependant je vais faire joüer certains reſſorts qui produiront les mêmes mouvemens que vous admirez dans vos oiſeaux, & qui vous font croire qu'ils ſentent & qu'ils penſent.

La Fée touche de ſa baguette les ſtatuës qui danſent une entrée de mouvemens de ſurpriſe de ſe voir animées ſur une ſarabande jouée tendrement par des flutes Allemandes : après la ſarabande tout l'Orcheſtre en ſourdine joüe un air gai & la ſtatuë du milleux finit par un tambourin.

LA FE'E *voyant Lucinde qui rêve.*

Qu'avez-vous Lucinde ? quelle ſombre tri-

ſteſſe vous a ſaiſie tout à coup ; il ſemble que ce petit divertiſſement vous fait de la peine.

LUCINDE *à part.*

Il m'en fait ſans doute, il confond, & détruit des idées où je m'entretenois avec plaiſir .... ah mes pauvres petits oiſeaux, n'êtes vous donc que des machines ? je m'imaginois que vous étiez ſenſibles & que vous goutiez une ſatisfaction infinie à vous trouver enſemble le jour ſur une même branche, & la nuit au fond de quelque arbre creux ! (*à la Fée.*) j'arrangeois enſuite dans ma tête une foule de reflexions, la nature, diſois-je pour ménager des plaiſirs à ces oiſeaux, leur inſpire une union ſi tendre : elle n'aura pas été moins bonne à mon égard, & il y a ſans doute quelque être de mon eſpéce avec qui je ſuis deſtinée à vivre, comme ces oiſeaux vivent enſemble..... vous le ſçavez, dites-le moi, ma bonne, qui peut être venu me baiſer la main tandis que je dormois.

LA FE'E.

Je ſoupçonne un jeune homme, dont je crois avoir apperçu les traces, & qui rode depuis ce matin autour de ce Palais ; il ſera d'abord accouru à vous comme à un être de ſon eſpéce ; mais vos regards en vous éveillant l'auront mis en ſuite.

LUCINDE.

Un jeune homme !.... les hommes ſont-ils auſſi des machines ?

LA FE'E.

Oui ; mais plus parfaites & plus achevées

que votre ſinge même à qui vous croyez tant d'eſprit, leur couleur eſt ordinairement blanche; ils ont la taille à peu près de ces ſtatuës; j'en avois autrefois ici quelques-uns; mais ils ont tant de défauts que je m'en ſuis dégoutée.

LUCINDE.

Les oiſeaux chantent, les ſtatuës danſent, mon clavecin rend des ſons, & ma pendule indique l'heure qu'il eſt .... que font les hommes?

LA FE'E.

Ils ſont diviſés en pluſieurs eſpéces; ceux qu'on appelle guerriers, & qui plaiſent le plus en apparence, s'aſſemblent par milliers, dans une plaine; ils ont de longs couteaux bien tranchans, de petits globes de fer où ils renferment du feu, puis ſe précipitent les uns ſur les autres, s'égorgent, ſe taillent en piéces, & lorſque le combat a duré cinq à ſix heures; les vainqueurs marchent la tête haute.

LUCINDE.

Cela eſt horrible! oh ce ſont des machines! il n'y a pas de raiſon à tout ce carnage là; cependant je ne ſerois pas fâchée de voir un homme ſi je ne craignois ſa fureur & ſa méchanceté.

LA FE'E.

Vous n'avez rien à crandre, telles que nous ſommes, tout fléchit devant nous; ces hommes ſi furieux entre eux rampent à nos pieds; nous portons dans les yeux un caractêre qui

les adoucit; cet aimant les atache, & les plie à tous nos mouvements; ils les imitent & y ſont aſſervis à peu près de même que cette figure que vous voyez dans votre miroir.

LUCINDE.

Mais cette figure eſt la mienne.

LA FE' E.

Et cependant n'eſt pas vous; les hommes auſſi, ſans être nous deviennent d'autres nous mêmes, & ſe transforment dans nos ſentimens, & prennent toutes nos paſſions.

LUCINDE.

Ma bonne tâchés de me faire voir celui qui eſt venu me baiſer la main tandis que je dormois.

LA FE' E.

Si vous ne l'avés pas trop éffarouché, il eſt peut-être encore autour de ce Palais; je vais le chercher avant qu'il s'éloigne.

LUCINDE.

Allé vîte, j'attends votre retour avec impatience.

SCENE III.

LUCINDE *ſeule.*

Elle rit...., de mon impatience ſans doute.... elle a raiſon : réellement ma curioſité va juſqu'à l'émotion : il me paſſe dans

la tête des chimères & des illusions qui semblent être aprouvées par mon cœur. Un homme.... eh bien un homme.... oh je veux ..... je veux jouer un air sur mon clavecin.

Elle fait un pas pour s'en aller, & s'arrête.

je fais une réflexion, je suis une étourdie, je devois accompagner Souveraine, elle auroit guetté de son côté, moi du mien, & s'il avoit paru, nous nous serions doucement ..... doucement approchez, & nous l'aurions pris.

Elle fait encore un pas pour s'en aller.

Quel cuuel soupçon vient m'agiter ! pourquoi ne m'a-t-elle pas proposé d'aller avec elle ? car enfin nous nous serions aidées l'une à l'autre : elle a dû le penser..... quand elle m'a dit que les hommes avoient tant de défauts, & qu'elle s'en étoit dégoutée, je me suis aperçuë qu'elle sourioit, & ne disoit pas ce qu'elle pensoit..... ne voudroit-elle point encore garder celui-ci pour elle, & me le cacher comme les autres..... oh ne soions pas sa dupe, allons la joindre avant qu'elle ait le tems.....

SCENE IV.

LUCINDE, LA FE'E, ALCINDOR *dans le fond du Theatre.*

LUCINDE *sans voir Alcindor,*

Ah vous voila? eh bien est-il pris.

LA FE'E

LA FE' E.

Oui, & je n'ai pas eu de peine à l'amener.

LUCINDE.

Où eſt-il donc ?

LA FE' E.

Il me ſuivoit.

LUCINDE, *avec empreſſement.*

Ha ! vous l'aurez laiſſé échaper ;

(*elle veut ſortir & aperçoit Alcindor*)

ah ! ma bonne .... mais .... comment .... en verité .... oui ....

LA FE' E.

Ah ! .... ma bonne .... mais .... comment .... en verité .... oui .... que voulez vous dire ?

LUCINDE.

Je ne ſçais, vous m'avez jetté un regard qui m'a tout à fait troublée.

LA FE' E.

Moi ? je vous ai jetté un regard ? vous ne vous en ſeriez pas aperçuë, vous n'otez pas la vuë de deſſus lui.

LUCINDE *ſe meſure avec Alcindor.*

Il eſt auſſi grand que moi ! comme il me regarde ! ſes yeux ſont doux & gracieux ; oh je ſuis perſuadée qu'il n'eſt pas de ces furieux qui ſe battent & ſe déchirent : je le retient pour moi.

LA FE' E.

Je vous le céde volontiers.

LUCINDE.

Il faut lui donner un nom, comment l'appellerons nous.

LA FE'E.

Comme vous voudrez.

LUCINDE.

Charmant.

LA FE'E.

Charmant ſoit ; mais laiſſons pour quelques momens Mr. Charmant, & allons conſidérer un phénomene que je viens d'appercevoir au couché du ſoleil.

LUCINDE.

Ma bonne j'ai tant vû le ſoleil.

LA FE'E.

Mais vous n'avez pas vû ce phénomene & nous raiſonnerons enſemble ....

LUCINDE.

En verité, Madame, je raiſonnerois fort mal.

LA FE'E.

En verité, Mademoiſelle, reſtez avec vôtre charmant, je ne veux pas vous gêner : il faut eſpérer que cette fantaiſie vous paſſera comme bien d'autres.

SCENE V.

LUCINDE, ALCINDOR.

LUCINDE.

ELLE ſort ; tant mieux ; ſa préſence m'embarraſſoit : ſon eſprit eſt aujourd'hui

monté ſur un ton qui m'ennuye beaucoup...

(Elle conſidére Alcindor.

les beaux cheveux! qu'il porte bien ſa tête! ſa taille eſt parfaite ; il ſemble à mon cœur qu'il trouve enfin l'objet qu'il cherchoit, & que des idées confuſes lui traçoient il y a long-tems

(Elle contrefait la Fée.

cette fantaiſie vous paſſera comme bien d'autres : non Charmant, je vous chérirai toûjours fantaiſie ! quel terme ! il ſembleroit encore que ce n'eſt que quelques oiſeaux qui m'occupent, ah ! quelle difference ! & que je la ſens bien.

Elle s'aſſoit & donne un coup ou deux ſur ſa robe.

Charmant, venez Charmant. Il vient. Il ſe met à mes genoux ; ah, cela eſt trop aimable.

Elle lui attache un ruban au cou comme à un chien avec lequel elle le tire en allant voir ſi ce n'eſt point la Fée qui revient.

j'entends du bruit ſeroit-ce déja Souveraine. Elle ne vient pas ; je me trompois, elle eſt attaché à conſidérer ſon nouveau phénomene ; puiſſe-t-elle y reſter juſqu'à ce que j'aille la chercher.

Elle ſe remet à ſa place, & frape ſur un tabouret qui eſt à côté d'elle pour faire aſſoir Charmant.

Charmant, placez vous là .... comment....

il ne veut pas s'aſſoir ; .... il ſe remet à mes genoux .. Charmant oui vous êtes Charmant je vous ai bien nommé ... vous me charmé .... vous m'enchanté ..... helas le plaiſir que j'ai à le voir ſéduit ma raiſon ; je lui parle comme s'il pouvoit m'entendre , & me repondre ... je me plais dans cette illuſion : je ne ſçai preſque où je ſuis .... je ſoupire .... un trouble , un deſordre agréable s'empare de mes ſens, & répand dans mon cœur une joye ſecrette ... une agitation .... une douceur, qui juſqu'à préſent m'a été inconnuë ... donnez la main, Charmant .... en vérité le cœur lui bat comme à moi.

(*Elle ſe leve.*

ALCINDOR *à part.*

Je n'y puis plus tenir ; cette ſituation eſt trop critique pour un amant.

SCENE VI.

LA FE'E, LUCINDE, ALCINDOR.

LA FE'E *à part.*

JE reviens ; j'ai peur que mon étourdi ait oublié qu'il doit être ſourd, muet, & inſenſible.

LUCINDE *avec empreſſement.*

Ah ma bonne, accordez moi une grace.

LA FE'E.

Quelle grace ?

LUCINDE.

Ah ma chere bonne animé Charmant, faites qu'il puiſſe penſer, me parler, m'entendre, & me répondre.

LA FE' E.

Vous me demandez l'impoſſible.

LUCINDE *ſurpriſe.*

L'impoſſible, Madame.

LA FE' E.

Oui, l'impoſſible, Lucinde.

LUCINDE.

Vous mes deſeſpérez.

LA FE' E.

Faut-il encore vous repéter que ces êtres qui vous amuſent peuvent bien par la liaiſon de leurs reſſorts imiter quelques unes de nos actions, mais que ces reſſorts de quelque façon qu'on les arrange, ne peuvent jamais produire une penſée.

LUCINDE.

Je vous entend, Madame, je vous entend. Je pénétre fort bien dans vos idées.

LA FE' E.

Et qu'y voyez vous.

LUCINDE.

J'y vois, Madame, que vous êtes très ſçavante que vous voudriez que je devinſe une philoſophe comme vous, pour avoir toûjours quelqu'un avec qui raiſonner, & que vous ne jugez pas à propos d'animer Charmant parce que vous croyez que ſi nous pouvions nous entretenir enſemble, nous ſerions unique-

ment occupés du plaiſir de nous voir, & de nous aimer, & que nous nous ſoucierions fort peu de nous rendre digne de vos ſublimes entretiens. Eh bien, Madame, une juſte colére me ſaiſi; je vous déclare que j'ai la ſçience en horreur, & que je vais, à l'inſtant briſer & mettre en piéces tous ces inſtrumens de philoſophie qui me paroiſſent des meubles très-ridicules dans mon appartement.

SCENE VII.

ALCINDOR, LA FE'E.

ALCINDOR.

ADieu les Globes, les Spheres & les Mappemondes : cet emportement n'eſt-il pas charmant ?

LA FE'E.

Il eſt plaiſant du moins ; elle eſt auſſi vive que vous mon Fils.

ALCINDOR.

Je l'en aimerai davantage ; un ſentiment tendre vivement exprimé fait les délices du cœur : mais je vous dirai Madame que vous êtes arrivée fort à propos ; je n'étois plus mon maître ; j'allois parler....

LA FE'E.

Et l'Oracle ?

ALCINDOR.

L'Oracle ? j'avois la vuë troublée, & ne voiois plus que Lucinde. Pvévenu, flatté, careſſé par ſes beaux yeux, j'ai long-tems baiſſé les miens : je me mordois les lèvres ; toute ma perſonne m'embarraſſoit : ah Madame ! qu'une bouche & des yeux ſont à charge lorſqu'il faut les tenir inutiles avec ce que l'on aime.

LA FE' E.

Il faudra cependant bien vous contraindre encore quelque tems, peut être que les ſentimens que Lucinde vous marque ne ſont point de l'amour ; mais de purs mouvemens d'un caprice, & d'une curioſité vive pour un objet nouveau : il eſt donc de la prudence d'examiner pendant ſept ou huit jours.

ALCINDOR.

Sept ou huit jours !

LA FE' E.

Oui mon Fils.

ALCINDOR.

Sept ou huit jours ! mais, mais..... mais... Madame penſez-vous à ma ſituation ; penſez-vous que dans ſon appartement, à la promenade, au fond d'un boſquet, Lucinde voudra m'avoir toûjours auprès d'elle, & ſemblable au mouton chéri d'une bergere innocente, je ſerai careſſé à tous les momens du jour, & vous voulez.....

LA FE' E.

Je veux que le mouton ſoit ſage.

ALCINDOR.

Dites plutôt me faire ſoufrir un genre de tourment tout nouveau, & qui eſt en vérité trop au deſſus de mes forces.

LA FE'E.

Et comment font donc de jeunes filles, qui pendant des mois entiers réſiſtent à leur penchant, cachent leur amour, & paroiſſent non ſeulement inſenſibles; mais même cruelles à un amant qui leur plait.

ALCINDOR.

Oh je ne ſuis ni fille ni ſtatuë, & je vais le déclarer à Lucinde. *Il veut ſortir.*

LA FE'E. *l'arrêtant.*

De grace mon fils differez encore quelques momens; laiſſez moi faire ſubir à ſon cœur un nouvel examen, & ne riſqué pas de vous découvrir mal à propos, puiſque le bonheur de votre vie en dépend.

SCENE VIII. *& derniere.*

LA FE'E, LUCINDE, ALCINDOR,

LUCINDE.

JE viens de briſer le Zodiaque, les Pôles, & de jetter par les fenêtres le Globe de l'Univers.

LA FE' E.

Vous êtes bien vive.

LUCINDE.

Et vous bien cruelle : vous dites quelque fois que vous m'aimés, & cependant vous me refuſé la ſeule choſe qui peut me combler de joye, & me donner la ſatisfaction la plus ſenſible.

LA F' EE.

Pour vous prouver que je vais toûjours au devant de tout ce qui peut vous faire plaiſir, je veux bien vous dire que votre Charmant étant parmi les hommes d'une nature qu'on appelle Petits-Maîtres, il eſt impoſſible de le faire penſer, & de lui inſpirer la raiſon ; mais que d'ailleurs il ira, viendra, rira, pleurera, ſe jettera à vos genoux, paroitra tendre, ſoumis, complaiſant, amoureux, inquiet, & cela machinalement, comme tous ceux de ſon eſpéce.

LUCINDE.

Machinalement.

LA FE' E.

Il fera plus: il ſifflera, fredonnera, & chantera même certains airs, & des paroles....

LUCINDE *avec tranſports.*

Ah! faites qu'il chante je vous prie.

LA FE' E.

Volontier, mais ſongé toûjours que ces perroquets n'ont qu'un jargon, une ſuite de mots, & de lieux communs qu'ils prononcent au hazard, & qu'ils repétent à preſque

toutes les femmes indifferemment & comme ils les ont apris.

LUCINDE.

Vous me l'avez déja dit: vous m'impatientés; faites le donc chanter.

LA FE'E *à ſon fils.*

Vous voyés le rôle que vous avez à jouer: il faut préluder un moment & l'exciter comme l'echo.

(*Elle chante.*

tout ce qui reſpire.

ALCINDOR *émû comme un homme qui ſe reveille.*

Tout ce qui reſpire.

LUCINDE.

Ah ma bonne.

LA FE'E *chante.*

Reconnois l'empire du charmant amour.

ALCINDOR.

Je perds le ſouvenir d'un Oracle odieux.

LUCINDE.

Quel Oracle: que veut-il dire?

LA FE'E.

Avez-vous deja oublié que l'oiſeau petit Maître repête au hazard ſans ſentiment & ſans raiſon, ce qu'il a entendu chanter.

LUCINDE.

Oui, Madame, je l'avois preſque oublïé: mais vous auriez été bien fâchée de ne m'en pas faire reſſouvenir. Et bien?

LA FE'E.

Et bien?

LUCINDE.

Pour quoi ne chante-t-il plus ?

LA FE'E.

Par ce qu'apparemment, on ne lui en a pas appris d'avantage: il me ſemble que vous d'evez être bien contente, & je ſuis ſure que votre perroquet ne vous en a jamais tant dit.

LUCINDE.

Mon perroquet, toûjours mon perroquet: vous ne faites ces comparaiſons que pour tâcher de donner du ridicule au penchant qu'il m'inſpire.

LA FE'E.

Et vous Mademoiſelle vous ne faites que gronder vous avez bien de l'humeur aujourd'hui.

LUCINDE.

Qui n'en auroit pas: car enfin, regardez-le, regardez-le bien; n'eſt-il pas cruel qu'il ne puiſſe connoitre combien je l'aime.

ALCINDOR *à la Fée.*

L'Oracle eſt accompli, je veux répondre.

LUCINDE.

Que ſon inſenſibilité maffligera de fois dans le jour.

LA FE'E.

Il eſt vrai croyez moi, chaſſez le de ces lieux & de vôtre ſouvenir.

LUCINDE.

Le chaſſer ? chaſſer Charmant ? me priver de ſa vûë ? ô Ciel !

LA FE' E.

Et bien qu'il reſte donc, & amuſez vous à lui apprendre des vers & des chanſons tant que les jours dureront.

LUCINDE.

Vous avez raiſon & je veux tout à l'heure lui donner la premiere leçon. Voyons Charmant ſi vous prononcerez bien mon nom. Lucinde?

ALCINDOR.

Lucinde.

LUCINDE.

Ma chere Lucinde.

ALCINDOR.

Ma chere Lucinde.

LUCINDE.

Je vous aime.

ALCINDOR *à genoux.*

Oui, je vous aime, je vous adore; il n'eſt point de termes qui puiſſent exprimer mon amour. Lucinde .... que de choſes à dire, & cependant je ne puis que dire mille fois je vous aime.

LUCINDE.

Ah ma bonne il parle tout ſeul? ce ne ſont point là des chanſons.

LA FE' E.

Vous voyés que votre premiere leçon l'a bien avancé.

ALCINDOR *à la Fée.*

Ne cherchez point, Madame, à prolonger ſon erreur. L'Oracle eſt accompli & je puis

enfin lui montrer toutes la reconnoiſſance & tout l'amour dont mon cœur eſt pénetré.

LUCINDE.

Vous avez donc un cœur tendre & reconnoiſſant ; pourquoi me le cachiez vous ?

ALCINDOR.

Forcé par un Oracle funeſte, il falloit que je paruſſe inſenſible ; me reprocheriez vous l'erreur où je vous ai jettée, lorſque l'intérêt de mon amour m'en faiſoit une néceſſité.

LUCINDE.

Eh puis-je vous la reprocher lorſqu'elle n'a ſervi qu'à faire mieux éclater mes ſentimens pour vous.

ALCINDOR *à genoux.*

Ma chere Maîtreſſe.

LUCINDE.

Levé vous ?

LA FE'E.

Allons mes enfans : l'Oracle eſt accompli : qu'un heureux himen vous uniſſe : je vais vous tranſporter au millieu d'un peuple, dont la politeſſe, le gout, & la gloire font l'émulation de toutes les autres nations ; après avoir été amant, ſourd, muet, & inſenſible, ſoyez y Alcindor époux empreſſé, tendre, & complaiſant ; ce ſera le contraſte des mœurs du tems.

La piéce finit par un divertiſſement.

REtenez bien jeunes amans
Ces régles infaillibles :
Si vous voulez être charmans
Paroiſſés pendant quelque tems
Sourd, muet, inſenſibles ;
Pour ſuivre ces ſages décrets
Il n'eſt pas beſoin des aprets
De la férie & du miracle :
Soyez tendre, ſoyez diſcrets,
C'eſt le ſens de l'Oracle.

Si vous trouvez tendres amans
Des beautez inflexibles :
Aux lieux de faire des ſermens,
Parroiſſez plus tôt quelque tems
Sourd, muets, inſenſibles ;
Quand avec des yeux inquiets,
A tous vos mouvements ſecrets
On répond il n'eſt plus d'obſtacle,
Alors ceſſés d'être muets
C'eſt le ſens de l'Oracle.

L'amour vous tend objets charmans
Des piéges inviſibles :
Pour fuir les perfides amans,
Paroiſſés à tous leurs ſermens
Sourds, muets, inſenſibles.
Mais après ces ſages combats
Aux cœur tendres & delicats
N'oppoſés point d'injuſte obſtacles,
Eprouvés ne rebutés pas
C'eſt le ſens de l'Oracle.

Souvent pour éprouver un cœur
On garde le ſilence :
Un tendre amant dans ſon ardeur,
Attend la fin de ſon bonheur ?
Sans dire ce qu'il penſe
Quoi qu'il ne parle que des yeux
Se voit l'amant le plus heureux
L'amour ſouvent fait ce miracle,
Amans, aimez mais parlez peu.
C'eſt le ſens de l'Oracle.

FIN.

